UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Archive ouverte UNIGE
https://archive-ouverte.unige.ch

Master 2009

Open Access

This version of the publication is provided by the author(s) and made available in accordance with the copyright holder(s).

Le métissage culturel: être métissé aujourd'hui en Suisse: témoignages de femmes ″biculturées″

Faye, Rachel

How to cite

FAYE, Rachel. Le métissage culturel: être métissé aujourd'hui en Suisse: témoignages de femmes ″biculturées″. Master, 2009.

This publication URL: https://archive-ouverte.unige.ch/unige:3783

© This document is protected by copyright. Please refer to copyright holder(s) for terms of use.

UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Faculté de Psychologie et des Sciences de l'Education
Section des Sciences de l'Education
Mémoire en Licence Mention Enseignement

Le métissage culturel

Etre métissé aujourd'hui en Suisse.

Témoignages de femmes "biculturées".

Rachel Faye

Membres du jury :

Malika Lemdani (directrice)

Gladys Andrade Lecomte

Martine Auvergne

Juin 2009

Résumé

L'objet de la présente étude se concentre sur le métissage culturel et le parcours de vie de jeunes filles et de jeunes femmes métisses, aux origines africaine et européenne : comment ont-elles vécu et évolué avec leur métissage ? Se situant dans le domaine de la recherche qualitative et se basant sur une démarche compréhensive, à aucun moment cette investigation ne cherche à faire des généralités. Elle crée un parallèle et un croisement entre ces différents profils ; cette démarche est possible grâce aux données récoltées lors d'entretiens semi-directifs guidés par le chercheur.

L'analyse révèle la diversité des parcours de vie de chaque personne métisse tout en les faisant se rejoindre sur certains points : la trajectoire métisse est loin d'être linéaire et simple. Elle rencontre des obstacles qui amènent l'individu métis à douter, à se questionner et à modifier son parcours de vie. Cette trajectoire se transforme en réel quête identitaire et tente de répondre aux questions suivantes : qui suis-je ? A quel monde, à quel pays ou à quelle culture est-ce que j'appartiens ? Suis-je *entre* deux cultures ? Mais alors, que représente cet *entre* ? Toute la complexité métisse réside dans l'effort produit pour alterner harmonieusement entre deux appartenances et ainsi construire son identité culturelle.

Remerciements

Tout a commencé lors du *Séminaire de préparation au mémoire*, cours suivi en troisième année (LME2), où mes questionnements sur la thématique que je voulais aborder ont débutés. Ce séminaire a été d'une grande aide même si des changements significatifs ont été effectués par la suite ; il a servi de base afin de me focaliser de plus en plus sur ce qui m'intéressait et ce qui était possible de faire. Je remercie donc Mme Céline Buchs pour ses conseils et ses informations très complètes sur la mise en place de mon objet d'étude.

Mes remerciements vont également à l'encontre de Mme Malika Lemdani qui a accepté de me suivre pour mon travail de mémoire. Elle a su me guider dès le début lorsque mon objet d'étude prenait du temps à se mettre en place et par la suite, afin d'être la plus précise et la plus claire possible dans ma réflexion. Elle a également été attentive aux idées que je lui présentais lors de nos échanges constructifs.

Je remercie tout autant Mme Gladys Andrade Lecomte qui a accepté d'être membre de la commission de mémoire ; ainsi que Mme Martine Auvergne qui figure également comme personne du juré et qui m'a donné des conseils tout au long de l'écriture de mon mémoire.

Merci également à Roxanne, Amina, Angie, Linda, Alice[1] et mon frère qui ont accepté de faire partie de ce projet en me dévoilant leur histoire en tant que personne métisse. Ils ont tous joué agréablement le jeu de l'entretien et je leur suis entièrement reconnaissante pour les données récoltées et utilisées los de ma recherche.

Et finalement, je tiens à saluer le soutien de ma famille et de mon entourage qui a su me motiver et me transmettre des énergies positives durant des périodes moins productives et constructives.

[1] Prénoms fictifs

Table des matières

1. Introduction 7
1.1 Extraits autobiographiques 7
1.2 Choix de la thématique 8

2. Présentation de la recherche 10
2.1 Les cultures à l'école 10
2.2 Mon objet d'étude 11
2.3 Le concept de métissage 11
2.4 Structure du travail 12

3. Cadre théorique 14
3.1 Précisions étymologiques 14
3.2 Définitions du mot métissage 15
3.3 Présence du métissage dans différents domaines 17
3.4 Eléments historiques sur le métissage 18
3.5 Revalorisation du métissage 20
3.6 Pensée métisse 22
3.7 Le métissage et la métaphore 23
3.8 Le métissage au sein des sociétés 24
3.9 Les rencontres : phénomène inhérent au métissage 26
3.10 Hétérogénéité du métissage 28
3.11 Composantes plurielles du Moi 28
3.12 L'individu métis 30
3.13 Appartenances multiples d'un individu métis 31
3.14 L'antimétissage 32

4. Questions de recherche 34

5. Méthodologie 36
5.1 Mes démarches 36
5.2 Les personnes choisies 38

5.3 L'entretien semi-directif 39
5.4 Récolte des données 41
5.5 Construction du canevas d'entretien 42
5.6 Le récit de vie 44

6. Construction de l'analyse 46
6.1 Quelques précisions 46
6.2 Organisation de la partie analytique 46
6.3 Une démarche compréhensive 48

7. Analyse 50
7.1 Contexte scolaire suisse 50
7.2 Se sentir appartenir à… 52
7.3 Attaches africaines 55
7.4 La langue 60
7.5 Transhumer entre ses deux cultures 61
7.6 Etre de deux cultures – Etre entre deux cultures 67
7.7 Etre métis en Suisse – Etre métis en Afrique 72
7.8 L'internationalité d'un individu métis 78

8. Synthèse analytique 81
8.1 L'″entre″ métis 81
8.2 Transhumance culturelle 82
8.3 Diversité dans l'identité ″métisse″ 83

9. Conclusion 84

10. Références bibliographiques 91

11. Annexes

10.1 Journal de mémoire 2
10.2 Autobiographie interculturelle 8
10.3 Entretien avec mon frère 15
10.4 Entretien avec Roxanne 17
10.5 Entretien avec Amina 26
10.6 Entretien avec Alice 32
10.7 Entretien avec Linda 42
10.8 Entretien avec Angie 56

1. Introduction

1.1 Extraits autobiographiques

Si je devais me présenter, voilà ce que je dirais : je m'appelle Rachel Faye, je suis étudiante à l'université de Genève en Sciences de l'éducation, je suis sénégalo-suisse et donc métisse. Il est important pour moi de le préciser, mais est-ce réellement nécessaire?
J'ai forgé ma personnalité, petit à petit, en étant sans cesse tiraillée entre mes cultures suisse et africaine (Autobiographie interculturelle, p. 8).
La question de l'appartenance à deux cultures a toujours été présente mais j'en ai réellement souffert et je me suis beaucoup interrogée dès la fin de mes années à l'école primaire jusqu'en fin du collège.
Je me sentais différente par rapport à toutes mes camarades. Je refusais d'accepter cette couleur de peau; j'avais l'impression que tous les regards étaient sur moi et je ressentais que des ondes négatives.
Jusqu'à la période du collège, j'ai souvent ressenti ma différence culturelle comme une note négative. Je n'en parlais jamais, ni avec mes copains ou copines et encore moins en famille (p. 9).

Cela me gêne de l'écrire, mais je ressentais comme une honte à être noire. Je crois que le fait d'être de deux origines ne me dérangeait pas, dans le contexte scolaire et mes activités extrascolaires, du moins. Mais le fait que cela se voit autant par la couleur métissée de ma peau, me perturbait beaucoup. Ma différence se voyait tant. J'aurai voulu être plus discrète : être blanche (p. 10).
Le fait est que la plupart du temps, je n'assume pas d'être métissée et cette différence entraîne une peur ; peur de ne pas être acceptée au près de personnes car je suis mi blanche-mi noire (p. 11).

J'aimais les voyages que nous faisions à l'étranger avec mes parents, que ce soit à Cuba ou en République Dominicaine. J'y trouvais une population "comme moi" et qui nous prenait, mon frère et moi, pour des locaux. J'aimais ce sentiment. Je me sentais à l'aise avec cette couleur de peau métissée.

Je n'avais donc qu'une hâte, c'était d'aller au Sénégal. Les gens verraient que je suis un peu comme eux. Je ne sentirais pas tous ces regards interrogateurs : mais d'où vient-elle cette jeune femme ? (p. 12)
[Mais une fois au Sénégal], *je retrouvais ce que j'avais pu, certaines fois, ressentir à Genève. Ne voyaient-ils pas que j'étais "comme eux", c'est-à-dire, africaine? Je pensais que j'allais enfin me sentir chez moi et pouvoir me fondre dans la masse puisque j'étais dans une population métissée ou noire. Et non, je me trompais. La population ne faisait pas la différence entre mes amies, blanches de peau donc, et moi. Ils nous appelaient les «toubab» ce qui signifie blanc en sérère. Ils nous mettaient dans une même catégorie. J'étais perturbée à l'idée que dans mon pays d'origine, ils me prennent réellement pour une étrangère. Ce n'est absolument pas ce à quoi je m'attendais.* (p. 14)

En Suisse, je me sens parfois étrangère et peu à l'aise en me focalisant sur ma couleur de peau et au Sénégal, la population me met dans la catégorie toubab. Ai-je réellement un chez moi alors? Où est-il? Y a-t-il un endroit où je me sentirais réellement à l'aise? (p. 14)

1.2 Choix de la thématique

Aujourd'hui, à 23 ans, je repense aux années précédentes et aux questions que j'ai pu me poser autour de mon identité culturelle complexe. Je ressens, désormais, le besoin et l'envie d'aller plus loin dans ces interrogations en effectuant une sorte de voyage intérieur.
C'est pourquoi, la recherche qui va suivre se centre sur la thématique du métissage culturel qui m'a souvent interpellée, bousculée et questionnée.

J'ai longtemps essayé de comprendre d'où je venais et cette quête se poursuit encore aujourd'hui. A la recherche d'un Moi, je me suis questionnée en passant par des phases de doutes et de craintes. J'ai ainsi d'abord eu une représentation négative de mon identité ayant pour conséquence la réflexion suivante : « je ne suis pas d'ici » (Erikson, s.d., cité par Mucchielli, 2003, p. ?), je ne suis pas de là-bas, mais d'où suis-je ? Je me suis sentie « […] enfermée entre un ici et un là-bas…» (Iglesias, 2007, p. 17), entre terre de naissance et terre d'origine. Mes cultures suisse et africaine me composent et complexifient la construction de mon identité culturelle ; j'ai toujours eu de la difficulté à me positionner par rapport à cette

double origine. Ayant traversé une expérience du métissage, je désire m'ouvrir à d'autres individus métis, se rapprochant le plus de mon profil culturel afin de construire un parallèle pertinent. Mon intention est d'entendre leurs doutes, leurs questionnements, leurs interprétations autour de la thématique du métissage et leurs expériences, bonnes ou mauvaises, en relation avec leur double origine : comment cela se passe-t-il chez d'autres personnes métisses ? Qu'ont-elles vécues ? Par quoi sont-elles passées ? De quelle manière reviennent-elles sur leur ″gestion″ de cultures multiples ?

2. Présentation de la recherche

2.1 Les cultures à l'école

J'ai souvent eu l'occasion de travailler dans des classes genevoises multiculturelles où j'ai rencontré des enseignants qui donnaient de l'importance à la diversité culturelle et élaboraient des dimensions de leur enseignement autour de cette thématique.
Dans un petit espace, celui de la classe ou à une échelle plus grande, celle de l'école, des enfants et des adultes apprennent à vivre et à évoluer avec les métissages culturels. La démarche demande à chacun une ouverture vers l'autre, vers ce qui est différent et permet alors la découverte de cet autre et de son univers tout en apprenant à le respecter. Cet apprentissage est essentiel dès le plus jeune âge, surtout dans une ville et un pays où sont présentes de nombreuses cultures amenées à cohabiter dans une même société. A Genève, notamment, des écoles présentent une grande mixité culturelle de par la fréquentation d'élèves de différents groupes ethniques ; elles « [sont] des lieux privilégiés d'éducation multiculturelle […], car on peut y faire l'expérience de la socialisation dans un milieu multiculturel, c'est-à-dire acquérir les formes de sociabilité qui permettent de travailler, de discuter, d'avoir des échanges avec ceux dont la culture est autre » (Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement (CERI), 1989, p. 73). Ce contexte social peut donc donner l'occasion d'intégrer des éléments multiculturels, sous forme d'enseignement informel alors considéré comme « un état d'esprit [imprégnant] tout le cursus scolaire » (CERI, p. 33). Dans ce cas, « l'éducation multiculturelle est une pratique de la vie quotidienne, elle désigne un comportement, un mode d'existence développé à l'intérieur de l'enceinte scolaire » (CERI, p. 33).

L'école est un lieu de vie où l'ouverture ne se situe pas seulement vers les cultures minoritaires mais vers l'ensemble des cultures présentes dans la classe. Cette démarche permettrait de faire « découvrir aux élèves qu'il y a d'autres manières de penser, d'autres mentalités, [que] leur culture n'est pas forcément la meilleure et que celle des autres n'est pas non plus nécessairement inférieure » (CERI, 1989, p. 7). Un travail à mener tout au long des années scolaires et qui peut être considéré comme le projet d'école où chaque enseignant joue un rôle significatif.

2.2 Mon objet d'étude

L'objet de mon étude prend la forme d'une réflexion orientée vers une analyse compréhensive, mettant en parallèle et croisant différents parcours de vie de personnes métisses (sexe féminin) aux origines africaine, par le père, et suisse, par la mère. Il s'agit de faire un état des lieux du métissage au féminin.

Ma recherche poursuit trois objectifs. Le premier consiste à expliciter le phénomène du métissage pour mieux le comprendre : que signifie-t-il ? En quoi consiste-il ? Quels sont les concepts qui lui sont liés ?

Le deuxième objectif concerne l'environnement dans lequel le métissage culturel est présent et se développe. Je me focalise, en effet, après une partie théorique, sur les histoires de personnes vivant ce métissage au quotidien dans des contextes tels que scolaires ou extrascolaires, familiaux ou lors de rencontres avec des amis. Le premier énoncé retient mon attention puisqu'il s'inscrit dans le cadre de mes études universitaires. En rencontrant des personnes métisses, j'avais le souhait de connaître leur parcours scolaire et la manière dont elles ont vécu leur métissage à l'école : quel souvenir en gardent-elles ? Etaient-elles intégrées ? Se considéraient-elles comme ″différente″ de leurs camarades ? L'étude entreprise donne de l'importance aux appartenances multiculturelles des individus et montre la complexité dans laquelle peut évoluer un être métis. Elle informe donc et peut être considérée comme un outil de travail et de référence pout les enseignants ayant des élèves d'origines culturelles diverses.

Le troisième objectif découle du premier car, sur un plan plus personnel, une incidence escomptée serait d'« en savoir plus sur qui je suis et ce que je représente, plus pour moi-même que pour les autres » (*Journal de mémoire*, 28 mars 2009, p. 7).

2.3 Le concept de métissage

Le métissage est une thématique de plus en plus présente dans la société d'aujourd'hui et dans des domaines variés. Elle fait intervenir différents concepts aussi nombreux que complexes. Dans le cadre de cette recherche, je me concentre essentiellement sur le métissage culturel puisque sont en question les différentes origines culturelles composantes d'un

individu métis. Ce dernier peut donc avoir diverses appartenances culturelles, pouvant autant s'opposer que se rejoindre. Dans tous les cas, « […] le métissage n'est pas fusion, mais alliage […] il ne cherche pas à résoudre ou à dépasser les contraires mais à les com-prendre […] » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 235).

Le concept d'appartenance est lié à celui d'identité. Chaque individu naît avec quelques caractéristiques immuables, telles que la couleur de la peau et le sexe, mais son identité change tout au long de son existence : « La construction identitaire n'est pas limitée dans le temps » (Iglesias, 2007, p. 22). Chaque individu construit son identité – qui n'est guère dans un état latent – au fur et à mesure qu'il évolue et de ses expériences faites : « […] L'identité dans une perspective constructiviste qui, au lieu d'envisager l'identité comme un état, la définit comme un processus dynamique » (Iglesias, p. 11).

Même si l'identité d'un individu est faite de plusieurs appartenances, elle est une et elle est vécue comme un tout. « L'identité d'une personne n'est pas une juxtaposition d'appartenances autonomes, ce n'est pas un « patchwork », c'est un dessin sur une peau tendue ; qu'une seule appartenance soit touchée, et c'est toute la personne qui vibre » (Maalouf, 1998, pp. 36 et 37). Un individu métis est quelqu'un qui se cherche et tente de comprendre qui il est réellement, pouvant parfois être tiraillé entre ses deux cultures d'origines. Cependant, l'une n'évolue pas sans l'autre ; ces cultures ou ces identités multiples sont connectées en permanence, indépendamment du chemin que chacune peut emprunter.

> Les gens normaux passent d'une étape à l'autre de leur vie comme les serpents changent de peau. Certains se transforment, évoluent, parlent volontiers des phases successives de leur existence…mais l'identité, c'est-à-dire leur sentiment de qui ils sont, de ce qu'ils font et de là où ils devraient être, va plus ou moins de soi. (Huston, 1999, p. 108)

La trajectoire de vie d'une personne métisse ne va pas de soi ; elle est loin d'être linéaire et rencontre sans cesse des mouvements identitaires incessants pouvant la faire dévier de son chemin initialement emprunté.

2.4 Structure du travail

La première partie de ce travail concerne les données théoriques autour du métissage et des concepts qui lui sont liés. Les questions de recherche suivent ce premier chapitre. Ensuite,

la méthodologie et la construction analytique sont posées afin que le lecteur entrevoie les outils choisis pour permettre une analyse mettant en relation les données récoltées sur le terrain et dans la théorie ; l'analyse est d'ailleurs le chapitre suivant. Afin de synthétiser les résultats obtenus, un petit chapitre leur est consacré (Synthèse analytique). Et finalement, la conclusion clôt ce travail de recherche.

En annexe, différentes pièces sont disponibles afin de faciliter la lecture de la recherche. Il s'agit de supports mis en place tout au long de ce travail ainsi que des entretiens menés et qui ont été retranscrits.

« Les métissages ne sont jamais une panacée, ils expriment des combats jamais gagnés et toujours recommencés. Mais ils fournissent le privilège d'appartenir à plusieurs mondes en une seule vie » (Gruzinski, 1999, p. 316).

3. Cadre théorique

L'étude du métissage fait appel à divers concepts qui se rencontrent, se lient, s'entrecroisent et ainsi forment une chaîne de points de référence qui ensemble représentent un tracé ; un tracé que l'on peut suivre, s'appuyer sur ou partir de pour comprendre la signification du métissage. Mais ces concepts n'imposent aucune logique de développement où il serait préférable de commencer par tel ou tel concept, car il n'y en a pas.
Les sujets pouvant être abordés autour du métissage sont donc nombreux car ils touchent à divers domaines ; il est préférable, dans le cadre de ce travail, de se focaliser sur certains afin de les développer au mieux : « Le pluriel de métissage n'est pas garant d'exhaustivité et oblige à l'humilité » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 13).

J'ai décidé de diviser cette partie théorique en plusieurs sous-chapitres. Le choix de ces chapitres s'est fait de la manière suivante : en partant de mes questions de recherches, j'ai effectué un tri des informations récoltées à travers les diverses lectures effectuées afin de me focaliser uniquement sur quelque aspects du métissage correspondant au cadre de cette recherche.
Il me semblait important tout d'abord de m'arrêter sur l'origine même du mot métissage et de ses dérivés ainsi que sur les nombreuses définitions qui lui sont attribuées. Ensuite, apparaissent les concepts et phénomènes qui ont pu ou qui sont encore développés autour de la notion de métissage.

Je vais donc tenter de créer ce tracé, précédemment cité, afin de mieux saisir la complexité du métissage culturel sans forcément respecter une logique de développement.

3.1 Précisions étymologiques

L'étymologie du mot *métissage* permet de mieux comprendre cette notion complexe pouvant englober différents domaines. En décortiquant *métissage*, on retient le préfixe *mé* et le terme *tissage*. Ce dernier « appartient à la même famille linguistique que *tissu* et *texte* et nous suggère que les dynamiques qui vont retenir notre attention s'effectuent dans le

langage » (De Villanova & Vermès, 2005, p. 12). Quant au préfixe, il est souvent observable dans la construction de formes négatives de termes comme *mégarde*, *méfait*, *médisance*. Dans ce sens-là, le terme *métissage* peut rapidement prendre une connotation négative. Ainsi De Villanova & Vermès soulignent les conséquences néfastes engendrées par la rencontre entre cultures différentes, telles que les chocs et les conflits :

> [Le] *mé* introduit du défaut, de la défection, de la défaillance, de la disharmonie, bref de la difficulté dans l'activité de tisser. De tisser mais aussi […] de dessiner, de chanter, de danser, de parler, de construire. Ce *mé* de *métissage* enfin nous aide à comprendre qu'il y a du manque, de l'incomplétude (et non pas de la plénitude et de la jouissance), de l'absence, de la perte (de ce que l'on a quitté) qui est revers de ce que Kafka avant Freud, Adorno et Georges Bataille, appelait déjà le travail du négatif. (p. 12)

3.2 Définitions du mot métissage

Plusieurs définitions sont apparues dans les encyclopédies et les dictionnaires sur le mot *métissage* et son adjectif, *métis*.

En 1972, L'*Encyclopédie du Bon français dans l'usage contemporain* met avant les mots *métis* et *mulâtre* qui signifient « simplement qu'il s'agit d'un produit de deux races différentes (hommes, animaux, fleurs, fruits) […] » (Dupré, 1972, cité par De Villanova & Vermès, 2005, p. 27). Le terme *mulâtre* – dérivé de *mulet* – est, de nos jours, moins utilisé qu'à l'époque où il prenait un sens particulièrement péjoratif et désignait essentiellement les individus natifs d'une union entre personne noire et personne blanche.

Trois années plus tard, *Le Grand Larousse* propose le nom de *métissage* ainsi que l'adjectif dérivé, *métis*, *-isse*. Ce dernier a comme base latine, « *mixticius*, né d'une race mélangée, du latin classique *mixtum*, supin de *miscere*,[signifiant] mêler, mélanger » (*Le Grand Larousse*, 1975, cité par De Villanova & Vermès, 2005, p. 27). Tandis que pour la définition du nom, les auteurs inscrivent la note suivante : « Croisement entre des individus appartenant à des races à différences somatique (races dites « noires », « blanches » et « jaunes »…) » (De Villanova & Vermès, p. 27). On note assez vite la notion de races présentes dans les deux ouvrages et que le terme *métis* peut être également – et surtout – utilisé lorsqu'il y a croisement entre deux animaux. La définition suivante illustre mon propos. En 1982, dans *Le Littré*, le terme *métissage* signifie l' « action de croiser une race avec une autre pour améliorer celle de moins

de valeur. […]. L'expression est réservée seulement pour les croisements pratiqués dans l'espèce ovine. » (*Le Littré*, 1982, cité par De Villanova & Vermès, p. 28).

Dès la fin du XIXème siècle, le métissage est lié à quelques faits historiques comme on peut le voir dans *Le Trésor de la langue française – Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe (1789-1960)* ; ainsi le métissage résulterait principalement de « *l'esclavage, la guerre [et] l'Islam* » (*Le Trésor de la langue française*, 1985, cité par De Villanova & Vermès, p. 28). On note plus tard, dans *Le Petit Dictionnaire Hachette* que la définition du mot métis s'est émancipée et est liée au concept de culture : « Qui résulte d'un métissage culturel. Un concert de musiques métisses […] » (*Le Petit Dictionnaire Hachette*, 2003, cité par De Villanova & Vermès, p. 29). Dans cette même définition est nommée la locution de *métissage culturel* définit comme une « influence mutuelle de cultures en contact » (De Villanova & Vermès, p. 29). *Le Petit Larousse illustré* note également cette locution en précisant qu'il s'agit d'une « production culturelle (musique, littérature, etc.) résultant de l'influence mutuelle de civilisations en contact » (*Le Petit Larousse illustré*, 1992, cité par De Villanova & Vermès, p. 29).

Certains dictionnaires, comme les encyclopédies, ignorent le terme *métis* tandis qu'il est mis en évidence dans les dictionnaires d'usage plus courant. Il apparaît ainsi dans le domaine culturel et est mis en relation avec des situations de contacts :

> […] La situation de contacts engendre l'idée de mélange, d'imbrication, de juxtaposition de choses qui *a priori* ne sont pas faites pour l'être. Le mélange permet d'obtenir un produit d'un style nouveau, quelque chose d'imprévisible, d'hybride. Ce qui, par ailleurs, a participé à l'émergence du terme métis, et l'on peut supposer que le passage de ce terme d'un domaine à un autre, suit un processus identique à celui de créole, qui lui aussi est passé du biologique à la langue.
> (De Villanova & Vermès, 2005, p. 29)

Ces quelques définitions montrent l'évolution du terme *métissage* qui, dans les années 70, avait surtout deux significations importantes ; la première, concernant le croisement entre individus de races différentes et la seconde, le croisement entre animaux. Ces deux éléments sont toujours présents dans les dictionnaires du XIXème siècle, comme *Le Petit Larousse Illustré* (2005) qui souligne, pour la définition de *métissage*, l' « union féconde entre hommes et femmes de groupes humains présentant un certain degré de différenciation génétique [ainsi que le] croisement de variétés végétales différentes, mais appartenant à la même espèce [et]

entre animaux de la même espèce, mais de races différentes » (p. 686). En revanche, dans la définition du mot *métis*, un nouveau point y est rattaché, en précisant qu'il s'agit de l'« union de deux personnes de couleur de peau différente » (*Le Petit Larousse Illustré*, p. 686). Il est important de souligner que le mot race n'apparaît plus dans les différentes définitions de notre époque.

Laplantine et Nouss (2001) proposent une autre définition du métissage qu'ils désignent comme une connaissance. La définition cognitive du terme met en avant le terme co-naissance qui signifie ici, un « recommencement multiple et infini » (p. 175). Il est éloigné du savoir qui pose « des notions de fondement et de permanence » (p. 175).

3.3 Présence du métissage dans différents domaines

Ce n'est donc que tardivement, dès les années 80, qu'un lien est fait avec la culture mais de manière plus générale et plus positive ; *le fait culturel* est alors interrogé et analysé. Le mot *culture*, comme le terme de métissage et de ses dérivés, a été et est toujours défini de plusieurs manières. Culture vient du latin, *cultura*, et du verbe *colere*. De nombreuses définitions lui sont attribuées d'où sa complexité. Au fur et à mesure du temps, les définitions se sont amplifiées, incluant de plus en plus d'éléments. Au début, étaient évoqués « la connaissance, la croyance, l'art, la morale, la loi, la coutume et toutes les autres aptitudes et habitudes acquises pas l'homme en tant que membre d'une société » (Ferréol & Jucquois, 2003, p. 81). Ensuite ont été rajoutés le langage, les représentations et les idéologies. La dimension contextuelle reste toutefois importante dans les définitions ; les différentes sensations pouvant être ressenties par tout être humain ne sont pas vécues de la même manière suivant l'environnement de chacun. Ferréol et Jucquois donnent l'exemple de « l'impassibilité [qui] serait une curiosité en Afrique [et] la moindre des politesses pour un Japonais » (p. 81).

Si nous revenons au terme de métissage, les processus de médiatisation qui se sont développé autour du concept ont engendré inévitablement quelques pertes de sens. De nos jours, le terme est à la mode et utilisé à toutes les sauces ; il est alors présent dans des domaines aussi nombreux que variés. Les différents auteurs que j'ai eu l'occasion de lire décortiquent, mettent en avant et tentent de trouver des significations, des explications à la notion de

métissage en proposant diverses entrées, manières de comprendre et d'analyser la notion. Ce sont des notions, des mots, des concepts, tous liés au métissage. Cela montre au lecteur la diversité amenée par la notion de métissage qui ne peut être seulement associée à la couleur de la peau. Elle est présente dans de nombreux domaines comme l'art, la danse, la littérature, la musique, les langues, l'habillement et la cuisine. Dans chaque situation, il est relié aux saveurs épicées.

Il existe peu d'ouvrages sur le métissage ; en effet, comme le précisent Laplantine et Nouss (1997), c'est un phénomène extrêmement diversifié et en constante évolution rendant la tâche de le définir bien trop complexe et décourageante. Des auteurs, comme ceux cités, l'explorent en définissant ce qu'il n'est pas. Nous apprenons alors rapidement qu'il n'est pas de *l'ordre de l'énoncé* procédant d'un *découpage d'un continuum*, et qu'il n'est pas non plus de *l'ordre de l'assignation*. Il n'est, finalement, ni *définitif* et *conclusif*. « Le métissage, qui n'est ni substance, ni essence, ni contenu, ni même contenant, n'est donc pas à proprement parler « quelque chose ». Il n'existe donc que dans l'extériorité et l'altérité, c'est-à-dire autrement, jamais à l'état pur, intact et équivalent à ce qu'il était autrefois » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 82).

Alors qu'est-il réellement ?

3.4 Eléments historiques sur le métissage

Comme je le notais précédemment, la notion de métissage a longtemps été considérée – et continue à l'être, parfois – comme terme négatif et perçue comme altération de la pureté.
Pour mieux comprendre cette assimilation négative au terme de métissage, il faut remonter au temps de l'esclavage où les colons s'accouplaient avec des femmes indiennes ou noires et où en résultait un enfant métis. Gruzinski (1999) donne l'exemple d'émigrants européens arrivés au Mexique ; alors séparés de leur femme, ils font des femmes indiennes des proies faciles : viols, concubinage et parfois mariage. Mais ces hommes ne sont guère préoccupés des êtres qu'ils laissent derrière eux : des enfants métis qui questionnent et posent problème à la population ne sachant pas de quelle manière les considérer et quelle place ils occupent dans la congrégation. Faut-il les intégrer à la communauté colonisatrice espagnole ou à la

communauté indienne ? A ce moment-là, ces métis n'ont pas leur place dans une société divisée en deux groupes. Ils représentent à la fois l'envahisseur et la victime, deux populations radicalement différentes. Ils symbolisent « un être de l'entre-deux, plus tout à fait sauvage et pas encore tout à fait civilisé » (Ferréol, G. & Jucquois, 2003, p. 207).

Dans ce contexte de la colonisation et de l'esclavage qui en découle, le concept de déculturation peut être mis en avant. Laplantine (2007) développe cette notion en donnant l'exemple de la plus grande déculturation de l'histoire humaine où des millions de noirs furent déracinés de leur Afrique et considérés comme du bétail pour être emmenés et traités comme esclaves à travers le monde :

> Le concept de déculturation permet de rendre compte du processus qui consiste à détacher les matériaux de culture de leur matrice qui leur donnait un sens pour les métamorphoser en symptômes. C'est un processus de désinvestissement social non seulement de la culture à laquelle on appartient, mais de toute culture, et qui a pour corollaire un appauvrissement de la personnalité et une souffrance de l'individu. La déculturation doit être mise en relation avec l'acculturation c'est-à-dire avec la situation dans laquelle une culture dominante impose ses systèmes de valeurs et de comportements à une culture dominée. (p. 77)

L'anthropologue mexicain Gonzalo Aguirre Beltràn écrit dans les années 70 que la culture métisse a vu le jour par l'histoire mexicaine et ses mouvements d'acculturation ; et nous pouvons étendre le phénomène à d'autre pays et populations également colonisées, car le métissage traverse « toute l'histoire des sociétés humaines dans l'ensemble de leurs dimensions culturelles » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 68). Des cultures diverses se rencontrent – culture européenne et culture indigène – et des mouvements de tension, d'exclusion, d'affrontement et d'opposition sont visibles. Mais, dans un même temps, et cela peut paraître paradoxale, des événements largement opposés se créent entre ces deux cultures qui finalement tendent également à se combiner et à s'identifier l'une par rapport à l'autre.

La notion de métissage apparaît donc dans un premier temps dans le contexte de la colonisation, dans les langues espagnoles et portugaises, accompagné des mots tels que *mulâtre*, *créole* ou encore *sang mêlé*. Constitué d'abord au sein de la discipline Biologie où elle prend réellement forme, elle est combattue et rejetée, assimilée à une *filiation bâtarde* contrairement à la pureté qui représente le « fruit d'un accouplement sexuel licite » (De

Villanova & Vermès, 2005, p. 69). Laplantine et Nouss (1997) précisent que la notion est exploitée « pour désigner les croisements génétiques et la production de phénotypes, c'est-à-dire de phénomènes physiques et chromatiques (couleur de peau) qui serviront de supports à la stigmatisation et à l'exclusion » (p. 7). Gruzinski (1999) rejoint les propos des auteurs précédemment cités en énonçant deux sortes de métissage : *le métissage biologique* et *le métissage culturel*. La première sorte de métissage « présuppose l'existence de groupes humains purs, physiquement distincts et séparés par des frontières que le mélange des corps, sous l'empire du désir et de la sexualité, viendrait pulvériser » (pp. 36 et 37). Je reviendrais ultérieurement sur *le métissage culturel*.

Le métissage est donc loin d'être tout le temps et partout valorisé. L'Amérique latine, par exemple, oscille entre production, réprimande et valorisation du métissage selon les situations vécues par des individus et des groupes sociaux ; même dans un Brésil métissé et marqué par l'accouplement de colonisateurs blancs avec des esclaves noirs. La partie noire de la société a été particulièrement marqué par le rejet des Blancs. Par phobie de cette couleur de peau, la population blanche est même allée jusqu'à concevoir « de nombreuses échelles de couleur qui comportent plusieurs dizaines de graduations allant du blanc le plus clair au noir le plus foncé » (Laplantine & Nouss, 1997, pp. 30 et 31).

3.5 Revalorisation du métissage

Le terme métissage et ses dérivés sont depuis quelques années analysés et décrits sous un autre angle. Comme le dit Gruzinski (1999), il s'est opéré une ouverture d'esprit dû notamment aux échanges et aux circulations des individus ; l'histoire a pu alors mettre « un terme à ce que la nature [avait] originellement et biologiquement délimité » (p. 37), c'est-à-dire une hiérarchie entre individus et leurs cultures.

L'entrée de la notion de métissage dans d'autres domaines que celui dans lequel elle s'est constituée s'est fait timidement. Comme Laplantine et Nouss (1997) le soulignent, il est important de laisser une place importante à la notion de métissage dans des domaines variés et qu'il n'est plus possible de l'enfermer dans le champ de la biologie. Selon ces mêmes auteurs, le métissage devrait être qualifié de concept, et même de *paradigme*.

Ainsi, petit à petit, le concept de métissage parvient à faire sa place dans la discipline de l'Anthropologie et trouve ainsi « […] une valeur positive esthétique voire philosophique que divers auteurs ont illustrée et renforcée » (De Villanova & Vermès, 2005, p. 69). Les anthropologues vont donc plus loin dans leur définition du métissage et incluent le domaine large de la culture et les phénomènes tel que les croisements culturels. Comme le disent Ferréol et Jucquois (2003), il n'est plus question uniquement de croisements entre races différentes mais d'une coexistence entre individus de cultures différentes ; ce *vivre côte à côte* engendre alors de nouveaux phénomènes observables. Les cultures sont désormais considérées toutes sur un même pied d'égalité sans qu'aucune hiérarchie ne soit établie.

Laplantine et Nouss se penchent longuement sur la notion de métissage et tout ce qui l'entoure. A travers leurs analyses et leurs développements, ils soulignent l'analyse réductrice souvent faite autour du métissage. En effet, il « est presque toujours systématiquement confondu avec les notions non seulement insuffisantes mais inadéquates de mélange, de mixité, d'hybridité, voire de syncrétisme, qui se situent à l'opposé du phénomène […] » (2001, p. 7). Tout ce qui s'assemble, se rencontre et se mélange n'est donc pas automatiquement métis. Le métissage s'attache davantage à la manière dont les contenus se combinent entre eux qu'aux contenus eux-mêmes. Beaucoup ne saisissent pas la valeur et la signification du terme métissage, représentant de la mondialisation ou de l'assemblement d'éléments hétérogènes ou contradictoires pour former un tout. Hannerz, ethnologue suédois, a, à ce propos, évoqué les conséquences positives des confrontations entre cultures découlant de la mondialisation. Il parle ainsi d' « « un écoumène mondial d'interactions et d'échanges persistants » qui serait « en termes de construction culturelle, comme en termes économiques et politiques, un tout intégré » et non plus une mosaïque de civilisations juxtaposées » (Hannerz, 1990, cité par De Villanova & Vermès, 2005, p. 132).
Le terme de mondialisation peut être opposé à la globalisation ; en effet, ce dernier a comme cible l'homogénéité, tandis que le premier évoquerait plutôt la diversité et la multiplicité du monde. Dans ce sens-là, la mondialisation permet « la rencontre des communautés, des cultures, des individus, et accélère l'exposition à l'altérité qui nous apprendrait à la reconnaître en nous-mêmes. […] Résister à l'unitaire et au différentiel, à la fusion et à la fragmentation, lutter pour un monde métis, ce serait simplement voir le monde comme métis et le métissage comme un monde » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 16).

3.6 Pensée métisse

Bien trop souvent donc, le terme de métissage est simplifié et limité à n'être que *la chaleur des tropiques*. Il est en réalité bien plus que cela, il est « une pensée – et d'abord une expérience – de la désappropriation, de l'absence et de l'incertitude qui peut jaillir d'une rencontre » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 7). Il représenterait alors une voie entre le communautarisme et l'assimilation, seule à pouvoir reconnaître les caractéristiques des cultures et des identités culturelles, telles que le mouvement et l'instabilité.

Plusieurs auteurs, comme Laplantine et Nouss, développent cette idée qu'il existerait une pensée métisse ; pensée paradoxale, considérée comme corruption de la pureté et entraînant la déstabilisation d'éléments fixes et stables liés à l'identité. La pensée métisse évolue au cours du temps, parallèlement à l'évolution des sociétés. Il s'agit aujourd'hui de penser le métissage dans l'air de notre temps, celui du XXIème siècle « qui n'est plus caractérisé par la morale de ce que Foucault appelait la « société disciplinaire », mais par les effets de la concentration et de la mobilité du capital qui réduisent les contacts et radicalisent les disparités sociales » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 13) La pensée métisse représente la pensée de la relation où les concepts de partage et d'échange se développent et où multiplicité et singularité se rencontrent ; elle est une pensée du mouvement. Elle s'oppose à la répétition du même et est inconstance et inconsistance. Elle ne représente pas ce qui soude ou ce qui est « compact dans un cadre limité » (Laplantine & Nouss, p. 8) mais bel et bien le décalage et l'alternance. Ainsi émergent de la tension, des oscillations et des vibrations ; mouvements qui sont en constante réorganisation. C'est alors « une pensée résolument temporelle, qui évolue à travers les langues, les genres, les cultures, les continents, les époques, les histoires et les histoires de vie. Ce n'est pas une pensée de la source, de la matrice ni de la filiation simple, mais une pensée de la multiplicité née de la rencontre. C'est une pensée dirigée vers un horizon imprévisible qui permet de redonner toute sa dignité au devenir » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 83).

La pensée métisse représente et existe, alors, à travers la non-résolution et l'inachèvement, d'où le lien avec le devenir plus qu'avec l'avenir. Dans ce cadre-là, le devenir métis semble incarner parfaitement le désordre en « brouillant pêle-mêle les genres, les espèces, les cultures et les langues [et] n'obéissant plus à aucune hiérarchie […] » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 86).

3.7 Le métissage et la métaphore

Comme je le soulignais précédemment, différents auteurs se sont penchés sur la notion de pensée métisse. Laplantine et Nouss (2001) la décrive comme « une troisième voie entre l'homogène et l'hétérogène, la fusion et la fragmentation, la totalisation et la différenciation, mais une voie sans aire de repos et sans rails de protecteurs qui dessine les chemins d'une aventure éthique et esthétique » (p. 9). Une réflexion sur le métissage entraîne des changements de la pensée ; il est important de renoncer à la logique rassurante où tout est catégorisé et classifié.

La pensée métisse ne se situe donc pas à l'extrémité d'un concept ou d'un autre, mais se retrouve dans un *entre*, bien à elle et est qualifiée de *pensée du milieu*. Cette métaphore du *entre* – ou le concept de métaphore de manière générale – est souvent présente dans les analyses faites autour du métissage : « Ce qui existe sans doute ici plus qu'ailleurs, ce sont des espaces de jeu dans tous les sens du terme, non pas du plein de l'homogène, mais des trous, des blancs, de l'entre-deux » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 79). *L'entre-deux* souligne l'écart entre deux signifiants différents qui naît « d'un excès et d'une incertitude du sens, d'une ambiguïté et d'un doute de ce que l'on cherche à nommer » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 414).
Prenons le mot *attrape-tout* et mettons l'accent sur le trait d'union. Il existe bel et bien, par exemple, « un métissage afro-américain, mais ce n'est pas celui de l'un ou de l'autre ni de l'un et l'autre dans la juxtaposition, mais de l'entre-deux. C'est un processus fragile et sans cesse menacé (tant par la « négritude » que par le « blanchissement ») : celui de la dynamique née de la rencontre de l'entre-deux, de l'interstice, de l'intervalle, de l'intermittence qui appellent des intermédiaires et suscitent des interprétations » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 84). La pensée du métissage se montre alors comme médiatrice et participative d'au moins deux univers se trouvant parfois à l'extrémité l'un de l'autre.

Laplantine et Nouss (1997) émettent l'hypothèse qu'il existerait une épistémologie métisse abandonnant le postulat élémentaire du pur mélangé et du simple complexifié. Cette même épistémologie doit chercher « à problématiser, à complexifier et à affiner l'analyse de catégories qui ne seront plus seulement pensées dans l'espace, mais dans le temps » (p. 89). Elle exclut alors les discours dualistes, prônant des thèses et antithèses ou les soit tout Blanc

soit tout Noir. L'épistémologie métisse permettrait de revisiter ce qui a été et est nié : « Les écarts différentiels, ces espaces intermédiaires flous et flottants qui redécoupent et redéployent les confins et accueillent les rencontres » (Laplantine & Nouss, p. 90).

3.8 Le métissage au sein des sociétés

Une personne métisse se retrouve donc entre deux cultures, entre deux traditions qu'elle doit parvenir à gérer pour vivre au mieux avec, sans devoir choisir entre l'une ou l'autre. Passer par cette expérience faite d'oscillations constantes n'appelle aucune résolution. C'est pourtant ce que des sociétés d'aujourd'hui – pouvant être qualifiée de rationnelles – exigent, sans quoi l'individu est perçu comme un être sans conviction (Laplantine & Nouss, 2001). La société et les personnes qui permettent son fonctionnement contraignent les individus d'appartenances culturelles diverses à rester dans une « conception étroite, exclusive, bigote, simpliste qui réduit l'identité entière à une seule appartenance, proclamée avec rage » (Maalouf, 1998, p. 14). Quiconque ose dévoiler une identité plurielle est rapidement marginalisé.

Le concept de multiculturalisme a alors pleinement sa place dans cet espace-là. Gruzinski (1999) rejoint Laplantine et Nouss (1997) lorsqu'ils soulignent que le multiculturalisme « se fonde sur la cohabitation et la coexistence de groupes séparés et juxtaposés résolument tournés vers le passé, qu'il convient de protéger de la rencontre avec les autres » (p. 75). Ce concept va donc à l'encontre de ce que propose le métissage. Il serait réducteur d'associer le métissage au multiculturalisme sur le plan sociopolitique tout comme de le cantonner au champ biologique sur le plan anthropologique, comme vu précédemment (Laplantine & Nouss, 2001). La notion de multiculturalisme a pour point de départ le courant anthropologique nord-américain qui se focalise sur les spécificités de groupe culturel. Il peut alors être utilisé afin de « servir de légitimation à toutes les revendications de monoappartenance identitaire et de rejet des « étrangers » » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 75).

Maalouf fait l'hypothèse que les mouvements de contraintes exercés par les sociétés proviennent des habitudes de pensée implantées en chaque individu, qu'il soit fanatique, xénophobe ou d'aucun des deux bords. Ils ne saisissent pas que ces personnes aux

appartenances multiples sont « des être frontaliers, en quelque sorte, traversés par des lignes de fracture ethniques, religieuses ou autres. […] Ils ont pour vocation d'être des traits d'union, des passerelles, des médiateurs entre les diverses communautés, les diverses cultures » (Maalouf, 1998, p. 13). Ils n'intègrent pas que le métissage, déjouant les dualismes, n'est pas ce choix de l'un ou l'autre. Il serait plutôt l'un dans l'autre ou l'un par l'autre. Mais sans jamais que l'un ne devienne ou se résorbe dans l'autre ou vice-versa. Laplantine rejoint Maalouf sur la question de l'identification exclusive à une seule culture qui peut alors avoir un effet négatif sur le développement humain : « […] L'interculturel est constitutif du culturel, et cela même dans les sociétés qui, comme les nôtres, prédisposent les membres qui les composent à plutôt se méfier des relations entre les cultures, des rapports avec les étrangers » (Laplantine, 2007, p. 82). Dans ce cas-là, l'individu ne se met pas en avant et renie ou rejette les parts constitutifs de son Moi en ne les explorant guère.

Ces rencontres bousculent l'un et l'autre et les transforment au point ou parfois ils deviennent autre chose. Comme le disent Laplantine et Nouss (2001), le métissage serait « une espèce de bilinguisme dans la même langue et non la fusion de deux langues […] (p. 268). Il est alors légitime de montrer toute l'ambiguïté que véhicule le métissage ; elle lui est inhérente.
Cette ambiguïté et cette ambivalence, propres au devenir métis, sont mal supportées par les sociétés décrites plus haut. « Elles se défient de la pluralité et cherchent à imposer des conduites dominantes exclusives, une vision unique du monde orientant toutes les sphères de la vie sociale » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 33). Ce cas de figure est souvent observable dans les sociétés occidentales moins habituées que les sociétés latino-américaines à vivre avec une pluralité d'identité sans aucune séparation. Au Brésil – pays souvent pris comme exemple, en opposition avec des pays plus traditionnels – les contacts entre individus ou groupes d'individus avec ce qui est autre et étranger est vu d'un point de vue très favorable. Dans ce sens-là, « la multiplicité est non seulement acceptée, mais revendiquée, et le mélange […] est exalté » (Laplantine, 2007, p. 74). Une réelle confusion est notable au sein des sociétés occidentales plus coutumières au dualisme. Le dualisme rejoint le monisme dans le sens où tous deux n'acceptent guère et protestent contre la réalité de la condition de l'être métis.

3.9 Les rencontres : phénomène inhérent au métissage

Le métissage c'est aussi la mobilité, le voyage et les rencontres. Rencontre entre peuples, comme le développent des auteurs en retraçant quelques points clés de l'histoire égyptienne, grecque et turque, par exemple : « L'histoire est constituée d'interruptions culturelles, et à partir de cultures en relation et en interaction. Les relations interculturelles peuvent être statiques, lorsque les cultures conservent leur séparation au cours de l'interaction, ou fluides, lorsque les cultures s'interpénètrent au cours de l'interaction » (Pieterse, 1995, cité par De Villanova & Vermès, 2005, p. 104).

Des cultures éprouvent ce besoin d'aller à l'encontre d'une autre culture afin de s'y identifier comme pour éviter et contourner un repli sur soi-même. Cette « ouverture à l'autre est sans doute un des premiers actes de culture » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 59) et conduit à la création du métissage. Elle est également liée directement au concept d'identité dans le sens où le contact avec les autres a une influence nette sur sa construction identitaire. Laplantine (1999) développe cette idée de la manière suivante :

> L'identité « propre » conçue comme propriété d'un groupe exclusif serait inertie, car n'être que soi-même, identique à ce que l'on était hier, immuable et immobile, c'est n'être pas, ou plutôt n'être plus, c'est-à-dire mort.[…] Privés de rapport avec les autres, nous sommes privés d'identité, c'est-à-dire conduits par autosuffisance et autoérotisme à l'autisme. (p. 49)

Dans ce sens-là, l'identité peut être perçue comme récalcitrante face à l'altérité. Dans la logique identitaire, les événements suivent un ordre et l'imprévisibilité n'a guère sa place, contrairement aux processus liés au métissage. L'identité fait alors tout « pour résorber et annuler l'altérité, neutraliser l'insolite, nier l'étonnement que supposent la rencontre et la transformation née de cette rencontre. Comme l'identité a horreur du vide, elle procède sans cesse à du remplissage : le remplissage identitaire » (Laplantine, 1999, p. 138).

Même si ce n'est pas ce côté-là du métissage sur lequel je vais me focaliser, je trouvais constructif, dans le cadre de cette recherche, de s'y attarder quelque peu car il a son importance dans les définitions et l'analyse des événements liés au métissage. Lors de ces contacts, le phénomène d'assimilation se produit où une des personnes – ou les deux – s'identifient petit à petit à la culture de l'autre. Laplantine et Nouss (2001) mettent en avant ce qui est caractéristique du métissage : « […] C'est ce mouvement qui consiste à accueillir ce

qui ne vient pas de moi mais d'ailleurs : la langue et la culture des autres, qui au début me semblent étrangères, puis vont progressivement faire naître un sentiment d'étrangeté » (p. 36). Le phénomène d'acculturation est également observable lors de contact entre personnes de cultures diverses. Cette adoption d'un individu ou d'un groupe « d'éléments de cultures différentes est un phénomène universel et constitutif des cultures, source d'émulation et de créativité » (De Villanova & Vermès, 2005, p. 17). Une relation métisse peut prendre forme lorsqu'aucun des individus cherche à enfermer l'autre dans ce qu'il n'est pas et tentent de le transformer et de se l'approprier. Car finalement « c'est notre regard qui enferme souvent les autres dans leurs plus étroites appartenances, et c'est notre regard aussi qui peut les libérer » (Maalouf, 1998, p. 32).
Mais cette relation ne peut être sans désaccords parce qu' « être, c'est être avec, c'est être ensemble, c'est partager – le plus souvent conflictuellement – l'existence » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 76).

Mais il ne suffit pas qu'il y ait déplacement et rencontre pour dire qu'il y ait métissage ; « le processus de métissage commence lorsque la nationalité ne suffit plus à définir l'identité, mais bien plutôt l'appartenance même à ces villes-mondes » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 20), dites cosmopolites – du grec *cosmopolis* où *polis* signifiant une seule cité. La ville est alors considérée comme « un espace métis en tant que carrefour d'échanges et de rencontres » (Laplantine & Nouss, p. 54).

Le point de départ reste la curiosité pour l'autre, pour les autres et est l'élément essentiel au processus de métissage. Le métissage est donc souvent ou même toujours lié aux phénomènes des migrations et représente ce qui est « transitoire, imparfait, inachevé [et] insatisfait » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 85). Il trouve sa place dans *une activité de tissage et de tressage*, sans cesse en mouvement. C'est une notion contradictoire dans le sens où « elle ne peut être mobilisée comme réponse, car elle est la question elle-même qui perturbe l'individu, la culture, la langue, la société dans leur tendance à la stabilisation » (Laplantine & Nouss, p. 85).

3.10 Hétérogénéité du métissage

La notion de conciliation n'a pas véritablement sa place dans le phénomène du métissage qui se concentre sur les ni noir ni blanc ou encore les ni vrai ni faux. L'hétérogénéité interne du métissage se perçoit en étant composé de nombreux et divers éléments étrangers les uns aux autres. Ainsi plusieurs notions s'opposent au métissage comme « le simple […], le séparé […], le clair et le distinct […], la pureté […] de la langue, du terroir, de la mémoire […] [et] la totalité […] qui introduit du compact, de l'essence et de l'essentiel dans la pensée » (Laplanine & Nouss, 1997, p. 9).
Mais nous pouvons encore aller plus loin que ce postulat en mettant en avant « l'existence de deux individus originellement « purs » ou plus généralement d'un état initial – racial, social, culturel, linguistique –, d'un ensemble homogène, qui a un certain moment aurait rencontré un autre ensemble, donnant ainsi naissance à un phénomène « impur » ou « hétérogène » » (Laplanine & Nouss, 1997, p. 8).

Le métissage est bel et bien le résultat d'une fusion de deux ensembles ou composantes mais – et c'est un point important – chacune de ces composantes gardent leur intégrité. Dans ce sens, nous dépassons le dualisme homogène/hétérogène. Nous pourrions ainsi lié le concept de métissage à la notion de syncrétisme, « terme du lexique religieux désignant l'addition de croyances de sources différentes dans une même unité » (Laplanine & Nouss, 1997, p. 119) ; mais une prudence s'impose dans le sens où le syncrétisme peut conduire à l'abolition des différences en opérant par addition et réduire ainsi à l'unité le multiple, et créer un tout homogène et indifférencié ; le multiple est alors « vaincu, car absorbé dans l'un » (Laplanine & Nouss, p. 10).

3.11 Composantes plurielles du Moi

Comme vu précédemment la pensée du métissage est une pensée de la méditation flirtant donc avec les intervalles et les entrebâillements ; mais elle ne pourrait être réduite à cet *entre* et cet *entre-deux*, spécifiquement liés aux classifications spatiales. Lors de rencontres, les conflits, les confrontations et les dialogues y sont largement présents – d'où les

mouvements de tensions et autres décrits précédemment – mais rares sont les affrontements ; ces phénomènes s'opposent alors à la fusion et à la synergie. Le face à face n'est pas pratique courante ; au contraire, le *côte à côte* est valorisé et fortement utilisé. Le métissage ne dévisage pas – et de ce fait empêche les attitudes de maîtrise de se développer – mais envisage un avenir ou un devenir avec l'autre rencontré. En restant sur cette notion de *côte à côte*, le métissage envisage le Moi comme étant habité à plusieurs ; en resserrant le champ du métissage et en se focalisant sur le métissage culturel, le Moi serait alors en présence de plusieurs cultures pouvant se distancer ou au contraire se ressembler.

La cohabitation à plusieurs entraîne « les conditions d'une objectivation de la subjectivité puisque l'objectivité naît du croisement des jugements, du partage des points de vue » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 15). Il est important de souligner que ce Moi pluriel n'est gouverné ni par « un Moi souverain ni par un lui envahisseur » (Laplantine & Nouss, p. 57) ; il représente alors un véritable livre ouvert regroupant les aventures de la cohabitation à plusieurs. Ce *nous métis*, peut être vu comme un partage ; mais il est important de préciser que ce partage n'est pas catégoriel où les différents Moi seraient présents et départagés de manière égale.

Des modulations sont observables, comme dans une partition de musique, car l'alternance est en action et crée ainsi de l'altérité. « Avec le métissage, il ne peut y avoir à proprement parler de victoire d'un camp sur un autre, rien n'est jamais définitif, absolu, stabilisé [et] fixé dans l'espace d'un territoire […] » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 81). Nous ne pouvons donc pas affirmer que l'une ou l'autre des appartenances prévaut de façon radicale et que même s'il existait une hiérarchie dans les composantes de l'identité, elle ne serait pas immuable et se modifierait au cours du temps ; les comportements des individus subiraient alors les conséquences de ces bouleversements en étant eux aussi transformés.

En reprenant ce qui a été dit précédemment, l'appartenance à un *côté* – autrement dit, l'unilatéralité – va entièrement à l'encontre du métissage. Dans la pensée métisse, il existe une tension provoquée par le *entre* qui revient à chaque fois et qui « suscite de l'écart [...] d'abord par rapport à soi [et] questionne ce que nous avons tous en commun : le fait que nous sommes différents non seulement des autres, mais de nous-mêmes » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 217).

Cette pensée de *l'entre-deux* appartient particulièrement à la réflexion sur le métissage où l'individu réalise qu'il « ne peut être l'un et l'autre simultanément mais alternativement […] » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 217). A partir de cette explication, on comprend mieux le mouvement qu'incarne le métissage fait de va-et-vient entre l'un et l'autre afin de tenter de n'être qu'un. A travers ces entre et ces entre-deux, on décèle facilement des désaccords où aucune *complémentarité naturelle* peut évoluer.

3.12 L'individu métis

La pensée ou l'expérience métisse permet de mettre en lumière la condition, parfois complexe et douloureuse, d'un sujet métis. Cette appellation choisie par Laplantine et Nouss s'éloigne des différents termes utilisés par les philosophes au fil des ans ; le sujet a été qualifié d'*étranger* par Simmel, de *paria* par Arendt, d'*émigré* par Tourane ou encore de *réfugié* par Agamben.

Si l'on remonte au temps des colonisations, on comprend encore mieux la difficulté à assumer sa condition métisse : « […] Une partie de soi participe de la couleur et de la culture des descendants des esclaves et une autre de celle des descendants des maîtres » (Laplantine & Nouss, 1997, p. 31). Le métissage peut être donc conflictuel dans le sens où deux parties littéralement différentes sont coude à coude, ce qui engendre des douleurs. D'un côté, il y a un sentiment de honte et de révolte et de l'autre, un sentiment de culpabilité. Celui qui se dit métis, pouvant alors se prétendre une chose et son contraire, est perçu, à tous les niveaux, comme un traître : aux yeux de son père ou de sa mère, de sa nation et de sa communauté.
Ce qui complexifie la situation davantage est le rôle important de la mémoire, selon Laplantine et Nouss (1997), dans les processus de métissage. Elle a comme tâche de garantir l'intégrité des différentes composantes sans qu'aucune ne soit dominante ou au contraire secondaire et prenne le risque de se décomposer. « Chaque élément doit conserver son identité, sa définition en même temps qu'il s'ouvre à l'autre. De part et d'autre, ni refoulement ni honte : la fierté du métissage tient dans ses origines » (p. 111). Lorsque l'on parle de mémoire, on parle aussi de remémoration et de commémoration. Je m'arrête sur le premier car il demande à l'individu qu'il « s'investisse au présent dans sa réminiscence et maintienne la tension exigée par la condition métisse » (Laplantine & Nouss, p. 112).

Le parcours d'un individu métis est gondolé et ne suit aucune logique tel celui d'un nomade à la recherche d'un espace sécurisant. Le sujet métis « s'éloigne de ce qu' [il] était [et] abandonne ce qu' [il] avait. [Il] rompt avec la logique triomphaliste de l'avoir qui suppose toujours des domestiques, des pensionnaires, des gardiens, mais surtout des propriétaires » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 7). Il avance en tournant, en s'aventurant et en se déployant d'un terrain à un autre ; il se trompe, parfois, connaît des mésaventures et des déboires en sortant et s'éloignant d'un cadre prédéfini. Le sujet métis est alors cabossé tout au long de son parcours après avoir subit divers chocs. On comprend alors mieux le mouvement incessant présent au sein de la pensée métisse où les principes érigés par des concepts n'exigent pas un quelconque ordre et une logique à suivre ; il n'en existe pas.
Le concept de métissage permet à l'être métis une reconnaissance de sa pluralité.

3.13 Appartenances multiples d'un individu métis

Les termes d'instabilité et de déséquilibre sont parfaitement adéquats lorsqu'est évoqué l'identité métisse. Des moments de déchirements et de conflits intérieurs sont cesse vécus et s'éloignent d'une plénitude identitaire, où l'altérité n'aurait pas sa place. Mais ce qui caractérise justement un sujet métis c'est ce concept d'altérité et une ouverture constante à l'autre. Le sujet métis vacille fréquemment entre un besoin d'une identité stable et la recherche d'altérité. Cette dernière, dans quelques cas, peut être perçue comme source de conflits et de contradiction ; mais pour la personne métisse, elle correspond plus à « une dis-position de toutes les identités auxquelles [elle] s'ex-pose » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 57).
L'identité métisse est loin d'être singulière dans le sens où le Moi métis est composé de plusieurs Moi qui ne sont pas séparés les uns des autres. A travers tous ces processus, le métissage participe à la remise en question de principes, dont celui de l'identité (Laplantine & Nouss, 1997). Selon ces même auteurs, la personne métisse doit être consciente qu'il y a souvent risque de perte identitaire dans le sens où l'individu se retrouve pris dans différentes appartenances ou diverses communautés et qu'il peut avoir de la difficulté à se déplacer d'une à l'autre ou de jongler entre elles ; il arrive alors qu'il ne sache plus qui il est réellement, d'où il vient et où il va.

3.14 L'antimétissage

Nous avons vu que la notion de métissage interpelle de plus en plus et beaucoup d'auteurs s'y arrêtent pour l'étudier et la comprendre. Malgré ce fait, au quotidien, que ce soit au niveau de la société ou des individus, l'antimétissage est à la mode, tandis que le métissage reste une particularité. Des auteurs vont jusqu'à dire que la notion de métissage existe à travers le terme d'antimétissage (Laplantine & Nouss, 1997). La pensée métisse a été rarement envisagée et souvent considérée comme une *pensée minoritaire*, spécifiquement dans les sociétés occidentales. S'opposant à la pensée du purisme, elle est souvent mise dans les catégories de l'anomalie, de l'anomie et de l'anarchie. De ce fait, elle a du mal à s'imposer car elle est prise entre deux tentations qui se situent à l'opposé de ce qu'elle représente.

> La tentation différencialiste de toute identité – nationale, régionale, familiale – construite à partir de la fiction mutilante d'un individu qui aurait définitivement résorbé sa duplicité, sa triplicité, etc. [Et] la tentation universaliste construite sur le modèle de la fusion et de l'utopie qui vise à colmater les failles, les fissures, les fêlures, à combler le moindre espace où pourrait se glisser un sourire, s'improviser une chanson, se danser une valse ou un tango et même pousser un géranium. (Laplantine & Nouss, 1997, p. 78)

Contrairement au métissage, l'antimétissage est souvent abordé et examiné. Cette notion a été fondée sur « les principes d'identité, de stabilité, d'antériorité privilégiant la pureté, l'ordre et l'origine. […] C'est une attitude résolument identitaire, incapable d'envisager qu'il puisse y avoir de l'altérité en chacun de nous. Ne pouvant concevoir et d'abord ressentir l'étrangeté, elle ne voit que de l'étranger et des étrangers, modalités absurdes de l'être ou ennemis potentiels » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 83). Laplantine et Nouss (1997) parlent de trois pensées différentes émanant de l'antimétissage et s'opposant donc aux phénomènes liés au métissage : la *pensée de la séparation*, la *pensée de la pureté* et la *pensée de la fusion* (p. 72).

L'antimétissage suppose alors des termes comme sédentarisation et stabilisation ; pensée dominante encore aujourd'hui et qui évoque une organisation binaire et dualiste au niveau de la pensée, des individus et des genres : « Le civilisé et le barbare, l'humain et l'inhumain […] les aborigènes et les allogènes […] » (Laplantine et Nouss, 1997, p. 72). Dans ce cadre-là, où la reproduction de l'identique prime, on comprendra que le métissage est une menace pour l'anitmétissage, tendance se rapprochant fortement du racisme.

Les discours de l'antimétissage partent d'une pensée simple, pure et close et évoquent le mélange, la mixité lors de cas accidentel, partis de quelque chose d'essentiel. Ce dernier adopte une position de rejet, d'autosuffisance, de pureté et d'authenticité ; ces différents éléments étant de l'ordre du tri et essayant désespérément de maintenir une stabilisation de l'histoire ; ils pétrifient le contact et la rencontre avec l'autre.

A travers la notion de métissage, on découvrira « la présence-absence de l'autre dans le Moi » et dans l'antimétissage, on apercevra « l'homme bloc, rassasié d'identité » comme l'a décrit Gombrowicz (Gombrowicz, s.d., cité par Laplantine & Nouss, 2001, p. 84). Il est possible d'observer, dans les discours des partisans de l'antimétissage, une revendication pour le dénigrement et la dénégation du métissage. Laplantine et Nouss (2001) analyse ce genre de propos de la manière suivante : ces individus auraient une attitude de rejet ou une incapacité à sentir et à reconnaître le métissage en eux-mêmes, ce qui empêcheraient alors une ouverture à la pensée métisse et une compréhension du phénomène. L'antimétissage rejetant ce qui lui est insupportable, ces partisans ne soutiennent pas « l'altérité [et] le doute sur [leur] propre identité comme sur la réalité » (Laplantine et Nouss, 1997, p. 87) ; ils montrent alors une peur de l'autre présent dans le Moi.

4. Questions de recherche

Mon objet d'étude s'est construit, tout d'abord, à partir d'une expérience personnelle, étant moi-même métis, de double origine : suisse et sénégalaise. Cette identité complexe m'a interpellée, bousculée et déplacée avec des mouvements de tension, de refus ou, au contraire, d'ouverture et d'acceptation envers ma culture africaine, plus qu'envers ma culture suisse.
Tout au long de ma recherche, je me suis posée plusieurs questions qui ont menées ma réflexion. Malgré qu'elles soient constructives, mes premières interrogations étaient particulièrement naïves. Ainsi, j'avançais l'hypothèse suivante : étant plus en contact avec la culture suisse qu'avec la culture africaine, je n'ai que difficilement réussi à créer un lien avec cette dernière. Alors peut-on généraliser ce fait en disant que le contact au quotidien, ou fréquent du moins, avec une des deux cultures influence la relation qui peut se créer entre elle et le sujet ? Avant de me tourner vers d'autres personnes métisses, je me focalisais surtout sur ma situation de jeune femme ″biculturée″. Je me posais alors les questions suivantes : si j'avais été davantage en contact avec des personnes métisses, cela aurait-il modifié mes sentiments sur la culture africaine ? L'aurais-je accepté plus facilement ? Je me demande si d'autres jeunes filles métisses sont également passées par ces mêmes genres d'expériences et quel a été l'impact sur leur identité culturelle.

Petit à petit, j'ai pris du recul par rapport à mon histoire grâce notamment aux informations théoriques récoltées et aux rencontres avec des jeunes filles et femmes métisses. Mes interrogations ont alors pris une autre tournure : de quelle manière ces personnes vivent-elles avec leurs différentes cultures et quelles relations tissent-elles entre elles ? Est-ce aisé d'être un sujet métis et de représenter *l'entre* deux cultures ? Et ce *entre*, représente-il un vide de ou un plein de quelque chose ? Considèrent-elles leur situation comme encombrante ou enrichissante ? De quelle manière se décrivent-elles ? Se considèrent-elles comme des personnes métisses ?

Plus généralement, je pourrais poser ainsi ma problématique : entre culture d'origine et culture de la terre d'accueil, comment ces deux cultures sont-elles travaillées et mises en tension ? Se rencontrent-elles, s'entrecroisent, se complètent ou se rejettent-elles ?

Les concepts d'identité et de culture étant fortement lié dans les phénomènes de métissage, je m'interroge sur l'impact de deux cultures diverses sur l'identité propre d'un individu métis ? De quelle manière gère-t-il ces deux cultures et parvient-il à se construire sur le plan identitaire ? Dans mon cas, la culture suisse a longuement prévalu sur la culture sénégalaise. Mais est-ce le cas de ces personnes métisses ? Est-ce que l'une ou l'autre des cultures a eu plus d'influence – positive ou négative – que l'autre ?

Il est possible d'observer des individus parfaitement intégrés à leur terre d'accueil et ignorant complètement leur double origine. D'autres, au contraire, montrent une plus grande attache à la culture d'origine que celle où ils sont nés. Est-il possible alors de trouver un juste milieu ; de parvenir à combiner les deux sans que l'une ou l'autre des cultures ne soient mises de côté ?

Mon projet de mémoire n'a pas pour but de faire des généralités mais simplement d'établir un parallèle entre cinq personnes au profil similaire quant à leurs origines culturelles.

5. Méthodologie

5.1 Mes démarches

A travers le texte qui va suivre, mon intention est de décrire les démarches entreprises et le cheminement effectué afin de proposer une situation réaliste et pertinente dans le cadre de ce travail. Il sera donc possible d'observer l'évolution et les mouvements incessants au sein de ma recherche et les conséquences sur l'objet d'étude ou l'échantillon des personnes choisies.

J'ai assez vite eu le besoin de tenir un journal de bord afin de marquer le chemin parcouru tout au long de mon travail de recherche. J'y ai ainsi noté des points importants que je ne devais pas oublier, des questionnements que je ne traitais pas forcément tout de suite et des réflexions faites à la suite de lectures ou de discussions avec des tierces personnes. Chaque écrit est regroupé en fonction de la date à laquelle il a été inscrit. Ce journal de bord a été un véritable outil de travail qui m'a permis de structurer et organiser ma recherche.
Pour des parties composant ce travail, j'ai eu recours à mon journal de mémoire afin d'appuyer mes dires.

A la suite des premières rencontres avec ma directrice de mémoire, j'ai écrit un texte que j'ai nommé *Autobiographie interculturelle*. Même si cet écrit respecte un ordre chronologique pour jalonner mon parcours, il s'est fait de manière très libre, sans structure ou plan préalablement pensé. Il s'agissait simplement de poser mon récit de vie avec divers événements me tenant à cœur. C'est la première fois que je me dévoile autant à travers un texte et que je l'utilise ensuite pour un travail universitaire. Même si la démarche s'est avérée utile pour la recherche, elle m'a amenée à replonger dans des moments douloureux de ma vie enfouis dans un des placards de ma mémoire. Je considère cette partie autobiographique comme un point de départ pour les questionnements et les hypothèses que j'ai pu poser par la suite. Il m'a aidée, par exemple, à clarifier mon objet d'étude et à construire le canevas d'entretien pour les interviews que j'allais mener. J'ai ainsi pu identifier les thématiques que je voulais aborder et anticiper les réflexions qui allaient découler de la récolte de données.

Concernant mon objet d'étude, je suis passée par différentes phases. Au départ, l'idée était de se focaliser sur l'identité culturelle d'enfants de 10 ans, environ, et de se centrer sur la culture d'origine et la culture de la terre de naissance. J'avais alors l'intention de les observer en contexte scolaire puis de m'entretenir avec eux. Puis, au fil des discussions avec ma directrice de mémoire, j'ai appris à énoncer clairement les variables sur lesquelles je me centrerais. L'objet d'étude s'est petit à petit clarifié ; je voulais, désormais, me concentrer sur le métissage culturel et travailler sur deux origines pouvant être présentes chez un individu.

Une fois que l'objet d'étude était plus clairement défini, je devais sélectionner l'échantillon de personnes que je voulais interviewer. Un élément qui n'a pas changé du début jusqu'à la fin de mes réflexions concerne le type d'individus que j'avais l'intention de rencontrer : des individus métis. Par métis, j'entendais donc d'origine africaine et suisse, au mieux sénégalaise et genevoise, pouvant se rapprocher au plus près de mon profil culturel. Je me rends alors vite compte de la difficulté et du temps pris par la recherche de ce genre de profil particulièrement spécifique. L'échantillon de personnes choisies est développé ultérieurement dans ce même chapitre.

J'avais aussi comme première idée d'interviewer mon frère afin que je puisse présenter un même genre de texte que le mien (*Autobiographie interculturelle).* Cette interview a été menée mais n'a pas été utilisée pour la suite de mon travail. L'explication de ce changement de cap est la suivante : après ce premier entretien, je voulais rencontrer deux femmes et deux hommes afin de faire un parallèle avec la situation de mon frère en tant qu'homme métis et avec ma situation, en tant que femme métisse. Lors de discussions avec ma directrice de mémoire, j'ai réalisé que même si l'idée était bonne, ce nombre de quatre était insuffisant et qu'il aurait été nécessaire d'interviewer plus d'hommes et de femmes afin de pouvoir faire une comparaison. Cette démarche apparaît dans mon journal de mémoire :

> *L'idée d'une comparaison sur deux plans – fille/garçon métis – m'intéressait et se rapprochait de ma situation personnelle. J'avais donc l'intention de m'intéresser à quatre personnes, en tout. Mais je me suis vite rendu compte que cela n'était guère suffisant pour pouvoir construire réellement un sujet d'étude. Je devais recadrer mon champ d'action et donc cibler une population. L'idée d'une comparaison fille-garçon était bonne en soi mais demandait un travail de recherche bien plus large que celui que je m'étais fixé.* (Journal de mémoire, 13 novembre 2008, p. 2)

A la suite d'un entretien mi-novembre avec Mme Lemdani, ma directrice de mémoire, les choses se sont précisées ainsi que la suite des procédures que je devais entreprendre ; nous avons finalement réussi à cibler un maximum les caractéristiques des personnes à interviewer. Ainsi le choix suivant s'est dessiné : je me centrerai uniquement sur des personnes métisses de sexe féminin qui seraient de double origine, européenne (suisse ou française) et africaine et dont le père serait né en Afrique noire. Il était également important que ces individus métis soient nés en Suisse ; le lieu précis de naissance n'étant pas significatif. Quant à l'âge de ces personnes, il n'était pas déterminant dans le cadre de ce travail et je restais donc ouverte à toute rencontre. Dans mon journal de mémoire, j'avance les propos suivants : *J'ai alors décidé, en collaboration avec Mme Lemdani, de me focaliser uniquement sur le sexe féminin, quelque soit l'âge. De nouvelles variables se dessinaient donc : fille, métisse, africaine et suisse, de père africain et de mère suisse* (Journal de mémoire, 13 novembre 2008, p. 2).

5.2 Les personnes choisies

Je présente ici les cinq femmes dont j'ai recueilli les témoignages :

1. La première personne choisie est Roxanne. Roxanne a 22 ans et est née à Genève. Son père est kenyan quant à sa mère, elle est Suisse, de la Suisse Alémanique.

J'ai rencontré Roxanne dans le cadre de mes études en Sciences de l'Education ; en effet, nous suivons la même formation et au fil du temps, nous avons pu lier une réelle amitié.

2. Amina a 25 ans et est née à Genève où elle a suivi ses scolarités obligatoire et post-obligatoire. Elle travaille en ce moment en tant que secrétaire juridique dans une étude d'avocats. Son père est sénégalais et sa mère est Suisse allemande. Je l'ai connue grâce à Roxanne.

3. Alice est une enfant de 10 ans allant à l'école primaire et habitant depuis maintenant neuf ans environ dans un village près de Genève. Elle est d'origine suisse, par sa mère, et congolaise, par son père. J'ai rencontré Alice lorsqu'elle était en première enfantine car j'ai eu l'occasion de faire un stage dans sa classe.

4. Linda a 23 ans. Elle est née au Jura où elle est restée jusqu'à la fin du collège. Elle est venue à Genève pour ses études universitaires en droit. Son père est congolais et sa mère française. J'ai rencontré Linda grâce à une amie commune.

5. Finalement, la dernière personne choisie est Angie, jeune femme de 32 ans, née à Zürich, de père angolais et de mère suisse. Elle a vécu deux années en Angola, lorsqu'elle était enfant, et est revenue en Suisse, par la suite, pour des raisons politiques. Elle est actuellement enseignante à Genève. J'ai rencontré Angie lors de cours de salsa où elle enseignait cette danse.

5.3 L'entretien semi-directif

Après avoir choisi l'échantillon de personnes que j'allais rencontrer, je me suis renseignée, à travers la littérature et d'autres travaux de mémoire, sur les différents outils de récoltes de données. Je me suis alors orientée vers l'entretien semi-directif ; il représentait exactement l'outil que je m'étais imaginé, permettant au chercheur de guider les interviewés, et donnant une liberté d'expression, pour les personnes interrogées.
L'entretien semi-directif est une méthode qualitative très souvent utilisée dans le domaine des sciences humaines où « le but du sociologue est l'explication compréhensive du social » (Kaufmann, 1996, p. 23). Il permet au chercheur de centrer le discours des personnes questionnées autour de différentes thématiques qu'il aurait préalablement établies. Ces thématiques sont pensées et inscrites afin de créer un canevas d'entretien. Ce dernier représente donc une des premières étapes dans la démarche de l'entretien semi-directif où le chercheur construit son guide « en fonction des objectifs de l'enquête, des hypothèses ou des résultats [tirés de] la littérature » (Wikipédia, 2009). L'intérêt de ce canevas est qu'il ne représente pas une pièce immuable à laquelle l'interviewer doit absolument se tenir ; il peut être perçu comme une aide pour le chercheur lorsque les entretiens prennent une forme parfois inattendue et que les discussions sortent des champs préalablement pensés. Il permet alors une recentration sur les questionnements de base. Mais il est important de savoir qu'à aucun moment le chercheur ne doit stopper l'interviewé même s'il estime qu'il s'éloigne du sujet traité ; l'interviewer a pour tâche de s'adapter au chemin emprunté par la personne interrogée tout en ayant toujours à l'esprit les thématiques qu'il veut aborder.

Contrairement à d'autres dispositifs méthodologiques comme l'entretien non directif, l'entretien semi-directif donne des occasions au chercheur de relancer et d'interagir avec l'interviewé ce qui permet de développer davantage les idées abordées ; car « la meilleure

question n'est pas donnée par la grille : elle est à trouver à partir de ce qui vient d'être dit par l'informateur » (Kaufmann, 1996, p. 48).
Ce type d'entretien présente deux avantages ; il permet d'abord « en étant centré sur le sujet interrogé, de garantir l'étude de l'ensemble des questions qui intéressent l'enquêteur » (Wikipédia, 2009). Dans un deuxième temps qui concernerait alors plutôt la partie analytique de la recherche, il « assure la comparabilité des résultats » (Wikipédia) puisque les mêmes thématiques sont abordées avec chaque personne interviewée.
Il présente cependant une limite ou une difficulté importante car le chercheur doit parvenir à introduire ses thématiques sans « casser le fil et la dynamique du discours » (Wikipédia) de l'interrogé.

Lors de discussions avec ma directrice de mémoire, nous avions imaginé une seconde phase dans la récolte de données ; elle aurait alors correspondu à l'entretien non directif, en proposant aux interviewés des questions à développer. Ces questions n'auraient pas été établies au hasard ; elles se seraient focalisées sur des points mis en avant par les interviewés, lors de l'entretien semi-directif, et ayant retenu mon attention en vue d'un approfondissement. Chaque personne aurait donc eu un questionnaire personnalisé.
Cependant, après avoir consulté la littérature, je me rends compte qu'il aurait peut-être été plus pertinent de d'abord commencer par l'entretien non directif, suivi de l'entretien semi-directif. Dans ce cadre-là, l'entretien non directif aurait pu permettre de repérer des thématiques récurrentes, recueillies auprès de la population sélectionnée pour la recherche. Par la suite, il aurait servi d'outil de base pour construire le canevas d'entretien.
Mais, cette seconde phase n'a pas été effectuée. En effet, fin décembre, je m'étais entretenue avec cinq jeunes filles et femmes métisses. J'estimais alors avoir récolté assez d'informations pouvant m'aider à construire mon analyse. Toute cette matière récoltée me permettait donc de faire des liens non seulement avec la littérature visitée mais également avec mon expérience de vie en tant que personne métisse. J'inscris cette réflexion dans mon journal de mémoire :

> *Je pense m'arrêter là pour la récolte de données car mon intention n'est pas de faire une comparaison de récits de vie en ayant un maximum de jeunes filles ou femmes interviewées. Je désire simplement entendre différents récits de vie et pouvoir ainsi voir diverses manières façons d'être et de vivre son métissage. Je me rends compte que chacune de ces personnes, suivant leur trajectoire de vie, ressentent d'une manière bien*

distincte leur appartenance à deux cultures. (Journal de mémoire, 28 décembre 2008, p. 3)

Finalement, les diverses démarches entreprises ainsi que le cheminement de la pensée fait avec l'aide de ma directrice de mémoire me permettent de me rendre compte que ce qui est important « n'est pas ce qui va vers ce que nous appelons un terrain, mais ce qui vient de ce dernier ou plus exactement ce qui advient dans une expérience collective du partage du sensible qui ne peut être que singulière » (Laplantine, 2007, p. 10).

En choisissant de faire passer des entretiens individuels, ma recherche s'inscrit également dans une démarche exploratoire. Ce type de démarche « peut viser à clarifier un problème [ou un concept] qui a été plus ou moins défini » (Trudel, Simard & Vonarx, 2007, p. 39) comme cela a été le cas pour ma recherche où avant d'aller interviewer les personnes métisses, j'ai élaboré les premiers éléments théoriques sans pour autant connaître parfaitement mon sujet. Cette démarche exploratoire « peut aussi aider à déterminer le devis de recherche adéquat, avant de mener une étude de plus grande envergure. La recherche exploratoire viserait alors à combler un vide, pour reprendre les termes de Van der Maren (1995) » (Trudel, Simard & Vonarx, p. 39). Elle peut être donc considérée comme une première étape lors d'une recherche et servirait à récolter un maximum d'indices pour diriger au mieux une phase ultérieure de la recherche. Les questions qui mènent une démarche exploratoire sont les suivantes : « Comment circonscrire un objet de recherche, définir de nouvelles pistes de recherche, choisir des avenues théoriques ou identifier une méthode appropriée à l'objet ? » (Trudel, Simard & Vonarx, p. 42).

5.4 Récolte des données

Tous les entretiens ont été menés à Uni Mail, sauf celui d'Alice qui a eu lieu chez elle. La durée des entretiens variant selon les personnes, le temps de discussion se situe entre 1h et 1h30, en moyenne.

Dans l'ensemble les entretiens se sont bien passés ; j'ai eu un bon contact avec les personnes interviewées et les thématiques auxquelles j'avais pensées ont été abordées par les interviewées, chacune à sa manière.

Durant les deux premiers entretiens, je me référais souvent à mon canevas où j'avais noté différentes idées ; et petit à petit, au fil des rencontres, je m'en suis détachée sachant plus clairement ce que j'avais à proposer. Mais de manière générale, les interviews ont apporté des éléments que je n'avais pas notés dans mon canevas ; par exemple, j'ai demandé à quelques unes de me parler de leurs frères et sœurs et de la manière dont eux vivent avec leur double culture.
A la fin de chaque entretien, je vérifiais si toutes les thématiques avaient été abordées ; en effet, pour que je puisse, par la suite, créer un parallèle et ces croisements entre les jeunes filles et femmes métisses, il était nécessaire que les thèmes les plus importants apparaissent dans chaque entretien. Chaque interview a donc été différente de par la forme qu'il a prise ; avec certaines personnes, mes interventions et mes questionnements étaient plus fréquents car je sentais que sans mes relances, l'entretien allait plus rapidement se terminer.

J'avais convenu, durant la préparation des entretiens, que je ferais preuve de retenue par rapport au discours énoncé tout en montrant à l'interviewé que je suis présente et à l'écoute de ce qu'il me délivre. Mais ces démarches n'ont pas été faciles à faire ; en effet, je sentais, parfois, l'envie d'acquiescer les propos de la personne alors que je voulais rester le plus neutre possible. Me reconnaissant dans certains récits, il était difficile de ne pas intervenir pour compléter le discours entendu et ainsi créer un échange, ce qui n'était bien évidemment pas le but. Kaufmann souligne à ce propos que « l'enquêteur doit […] oublier ses propres opinions et catégories de pensée [et] ne penser qu'à une chose : il a un monde à découvrir » (Kaufmann, 1996, p. 51). Mais j'y suis tout de même parvenue et lors des trois derniers entretiens, j'étais plus attentive aux dires des individus et aux relances que je pouvais faire. Durant les moments de silence, je laissais parfois un temps d'arrêt pour que la personne puisse construire sa réflexion, ce que j'avais de la peine à réaliser au début.

5.5 Construction du canevas d'entretien

En relisant mon *Autobiographie interculturelle* et en repassant en revue des éléments importants de la littérature que j'avais visitée, j'ai pu établir les thématiques que je voulais aborder avec les interviewées ; cette démarche m'a permis d'échafauder quelques questions

principales pouvant guider la rencontre. Je posais alors un fil rouge à suivre non seulement durant les entretiens mais qui serait ensuite repris pour la partie analytique.

En construisant cet entretien, j'ai dû, cependant, faire attention à deux points importants.
Tout d'abord, concernant la manière de commencer l'interview afin de mettre à l'aise l'interviewé. J'ai ainsi imaginé une question de départ générale afin de partir sur un sujet large où plusieurs chemins différents sont possibles ; je ne voulais pas montrer une attitude directive.
Le deuxième point concerne le genre de questions posées sur les thématiques que je voulais aborder. Le but poursuivi par l'entretien semi-directif est que la personne s'exprime librement sur un sujet qu'elle a l'occasion de développer. Je devais alors limiter au maximum les interrogations où les individus interviewés peuvent se contenter d'acquiescer ou de réfuter.

Voici, donc, mon canevas d'entretien :

- Présentation de la personne
  Age
  Contexte familial (frère(s) et sœurs(s))
  Origines de la personne : lieu de naissance, lieu(x) d'habitation, lieu(x) de scolarité
- Parcours scolaire (et professionnel) => dépend de l'âge et le parcours de la personne
  Quels souvenirs restent-ils de ces années passées à l'école (scolarité obligatoire et après) : au niveau relationnel
  Présence d'autres enfants métis ou de couleur dans les écoles et les classes fréquentées ?
  En contact avec des enfants de couleurs et des personnes de toutes origines ?
- Groupe d'amis d'avant et/ou maintenant (homogénéité/hétérogénéité culturelle)
- Connaissance du pays d'origine du père africain (et de la mère suisse)
  Voyage(s) au pays
  Connaissance de la famille, contacts avec elle
  Appréciation du pays
- Relation avec le père
  Parle-t-il souvent de son pays ?
  Y va-t-il souvent ?
  Relation avec sa famille

- De quelle manière la personne se décrit-elle ? Met-elle en avant ses origines ?
- Ressentis en tant que personne métisse

  En Suisse ? En Afrique ?

  Intégration au(x) pays : difficulté ? Facilité ?
- Gestion de sa ″biculturalité″

  Sentiment d'appartenance à l'un ou l'autre des pays d'origine ou aux deux ?

5.6 Le récit de vie

« [Les histoires de vie] disent l'histoire et elles disent la vie. […] Elles suggèrent, par exemple, que l'histoire se nourrit de la vie et que la vie s'inscrit dans l'histoire et y contribue, que la vie est l'histoire » (Lemdani, 2004, p. 166).

Je tiens à écrire quelques mots sur la forme que prend le discours des personnes interviewées. Ces dernières se sont exprimées librement, de manière spontanée et improvisée, sur divers sujets amenés dans la discussion soit par eux-mêmes soit par le chercheur. Souvent, la personne interrogée est revenue sur des souvenirs de son enfance ou de son adolescence parfois intimes. C'est pourquoi j'estime que le récit de vie correspond à la forme prise par le discours des interviewés. Comme le souligne Bertaux, « il y a du récit de vie dès lors qu'un sujet raconte à une autre personne un épisode quelconque de son expérience vécue […] » (Bertaux, 1997, cité par Sanseau, 2005, p. 38).

L'interviewé joue un rôle central car il possède un savoir que le chercheur n'a pas (Kaufmann, 2004). La parole de l'individu interrogé possède également un statut bien précis : « Les entretiens ne nous livrent jamais des faits mais des mots [qui] expliquent [le] point de vue [de l'acteur] sur le monde qui est son monde et qu'il définit à sa manière » (Demazière & Dubar, 1997, cité par Iglesias, 2007, pp. 39 et 40). Il permet alors de révéler « l'existence de discours et de représentations profondément inscrits dans l'esprit des personnes interrogées et qui ne peuvent que rarement s'exprimer à travers un questionnaire » (Wikipédia, 2009). Noté dans une perspective compréhensive, il est indispensable car il permet d'explorer les significations des interviewés. Le récit de vie peut donc être considéré comme une méthode qualitative, tout comme l'entretien semi-directif.

Afin de conclure ce chapitre sur le récit de vie, je souhaite citer Berger qui s'exprime sur cette forme de discours souvent empruntée lors d'entretiens semi-directif :

> Le récit de vie n'est pas une biographie qui tendrait à l'exactitude et à l'exhaustivité, même s'il peut en avoir besoin, il est une pratique, généralement interactive, par laquelle nous construisons dans l'après-coup des articulations possibles entre des événements hétérogènes, et par laquelle nous produisons un sens, sens qui n'est jamais « donné », ni surtout « donné une fois pour toutes ». (Berger, 2000, p. ?)

6. Construction de l'analyse

6.1 Quelques précisions

J'ai fait le choix de retranscrire mot pour mot les entretiens menés ; il apparaît alors parfois qu'une phrase ne semble pas très claire ou construite de manière peu juste, grammaticalement parlant. Mais dans ce type de discours direct, les doutes, les hésitations ou les contradictions sont parfois fréquentes. J'avais le désir de respecter scrupuleusement les dires des personnes qui se racontaient afin que la suite de mes démarches s'appuie réellement sur ce que les individus avaient pu me confier.

Les différents entretiens se trouvent donc en annexe de mon travail.
En gras, apparaissent mes questions ou mes interventions et avant chaque réponse de l'interviewé, son prénom (fictif) y figure. J'ai fait le choix de ne pas noter les véritables prénoms afin de respecter tout d'abord leur intimité et parce que deux personnes portaient le même prénom, ce qui n'aurait pas été clair pour l'analyse.
Durant la partie analytique, je fais donc référence aux cinq entretiens ainsi qu'à mon *Autobiographie interculturelle*. Des mots ont parfois été changés ou enlevés afin que la phrase ait du sens dans le contexte de l'analyse ; c'est pourquoi, j'ai utilisé le symbole suivant pour les modifications entreprises : […].

6.2 Organisation de la partie analytique

C'est en relisant plusieurs fois les entretiens effectués que j'ai petit à petit su de quelle manière construire l'analyse. Je me suis rendu compte des thèmes parfois largement développés par les personnes interviewées et qui fournissaient suffisamment d'informations significatives pour pouvoir y prêter plus d'attention.
En parallèle, je me repenchais sur les différentes notes théoriques récoltées lors d'une précédente phase et soulignais ceux pouvant éclairer les propos des jeunes filles et femmes interrogées. Ainsi, les thématiques ayant servi de fil rouge lors des entretiens, rejouaient le

même rôle pour la partie analytique de mon travail. Elles ont été comme un guide pour réunir sous différents sous-thèmes, les paroles retenues des interviewés.
Lors de la construction analytique, il a été plus facile pour moi de d'abord réunir les éléments des différents interviews pouvant se regrouper sous une même catégorie, d'ensuite créer plusieurs textes et de finalement nommer ces différentes parties. Les informations données par les interviewés n'ont donc pas été toutes reprises pour l'analyse. Je n'ai retenu que les plus importantes et conséquentes.

Il était alors clair pour moi de commencer par le *Contexte scolaire suisse* afin de poser une base ou un point de départ pouvant aider à comprendre les diverses situations de ces personnes métisses. Le sous-thème suivant, *Se sentir appartenir à…*, est clairement lié au premier, dans le sens où il fait partie de ces mouvements observés au sein d'un établissement scolaire, et ce dès le plus jeune âge ; c'est pour cette raison que je l'ai placé à ce moment-là de l'analyse.
Ensuite, je m'éloigne du contexte scolaire et aborde de manière large les liens que les personnes ont tissés avec leur culture africaine. Deux sous-thèmes composent cette thématique-là : *Attaches africaines et Transhumer entre ses deux cultures*. Dans ce dernier sous-thème, je mets surtout en avant les va-et-vient fréquents, dans la plupart des cas, vers sa culture africaine et la difficulté, parfois, de l'accepter.
Les deux sous-thèmes suivants sont également liés car ils reprennent à eux deux la dynamique des personnes ″biculturées″ (*Etre de deux cultures – Etre entre deux cultures*) et leur situation d'individu métis dans leurs pays respectifs : *Etre métis en Suisse – Etre métis en Afrique*.
Quant au dernier sous-thème développé, je n'y avais pas du tout pensé lors de la préparation de mes entretiens. C'est lors de discussions avec les personnes interviewées que j'ai décidé qu'il ferait partie de mon analyse. Je le considère non seulement comme une continuation du sous-thème précédent, mais également comme une note conclusive positive ; je l'ai donc nommé *L'internationalité d'un individu métis*, car il ne reste pas focalisé sur deux pays mais il s'étend sur une échelle plus grande.

6.3 Une démarche compréhensive

Avant de passer à l'analyse, j'aimerais clarifier la démarche que j'ai choisie d'utiliser pour la partie analytique.

> *Au début de ma recherche, j'employais souvent le mot comparaison pour désigner mon travail ; mais dorénavant, je ne désire plus faire de comparaisons en prenant telle ou telle variable. Je m'intéresse plus à une démarche compréhensive afin de comprendre, comme son nom l'indique, les processus marquant chez des filles, jeunes femmes ou femmes métisses.* (Journal de mémoire, 13 novembre 2008, p. 2)

Afin d'examiner mon objet d'étude, l'approche de la recherche s'inscrit dans une démarche compréhensive aux méthodes dites qualitatives. Mon travail de recherche correspond à un *raisonnement idiographique*, comme l'explicite Groulx (1999) en définissant trois styles distincts (*raisonnement idiographique, raisonnement formaliste, raisonnement post-moderne*) autour de la recherche qualitative.

A travers ce *raisonnement idiographique*, le chercheur représente à la fois l'outil de recueil de données et à la fois *le facteur déterminant de l'analyse* ; il détermine ainsi les règles de la méthode. Afin que les faits qu'il communique paraissent plausibles et l'analyse qui en découle, crédible, le chercheur doit respecter trois conditions. La première correspond à la retranscription précise et honnête des dires des acteurs. Groulx dit à ce propos que « la crédibilité de la recherche repose sur la force de la description ou du compte-rendu où le lecteur est amené à voir et à entendre ce que le chercheur a vu et entendu » (Groulx, 1999, cité par Charmillot & Dayer, 2007, p. 128). Lors de ses démarches, le chercheur est amené à s'introduire suffisamment dans le terrain afin de comprendre les différentes « significations que les acteurs attachent à leur action » (Groulx, cité par Charmillot & Dayer, p. 128). Mais dans un même temps, il doit pouvoir garder une distance avec son objet d'étude pour, par la suite, mieux analyser les faits observés ; il s'agit alors de la deuxième condition. Comme troisième et dernière condition, le chercheur analyse ses données en effectuant des interprétations et des comparaisons, en s'aidant et en s'appuyant sur son *matériel* et sur un cadre théorique préalablement établi.

Cette approche compréhensive implique également « quatre pôles interdépendants caractéristiques de toute démarche de recherche » (Charmillot & Dayer, 2007, p. 131) mettant

en lien les dimensions épistémologique et méthodologique. Les quatre pôles sont les suivants : *épistémologique*, *théorique*, *morphologique* et *technique* où chaque pôle est lié aux trois autres. Charmillot et Dayer associent le terme qualitatif (ou quantitatif) au pôle morphologique (ou technique) qui représente donc la forme que peut prendre une recherche. Le pôle technique est lié à la méthode présente comme mise en pratique du dispositif choisi. Le pôle théorique représente un guide aidant à l'élaboration « des hypothèses ainsi que la construction des concepts et détermine le mouvement de la conceptualisation » (Charmillot & Dayer, 2007, p. 131). Pour terminer, le pôle épistémologique – sur lequel je vais m'attarder plus longuement car il représente un élément essentiel pour toute démarche de recherche – s'associe au champ de la compréhension.

La personne humaine est considérée comme un acteur avec ses propres significations qu'il associe à ses actions. L'analyse du chercheur est donc centrée sur la logique des conduites tant au niveau individuel que collectif (dialectique individuel/collectif). La logique individuelle a été citée précédemment ; pour la logique collective, il s'agit de l'activité sociale en évoquant les questions suivantes : « quelle trame les actions et réactions forment-elles ? Quel est le réseau de significations qui apparaît sur la base du faisceau croisé des actions singulières ? » (Charmillot & Dayer, 2007, p. 132)

Une définition de Schurmans (2003) sur la compréhension complète les propos évoqués :

> Si les déterminismes existent – biologiques, environnementaux, historiques, culturels, sociaux – ils ne suffisent pas à la saisie des phénomènes sociohumains. Car ils ne permettent pas d'aborder le travail constant de production de sens qui caractérise notre humanité. L'approche compréhensive se focalisera donc sur le sens : d'une part, les êtres humains réagissent par rapport aux déterminismes qui pèsent sur eux ; d'autre part, ils sont les propres créateurs d'une partie de ces déterminismes. (Schurmans, 2003, cité par Charmillot & Dayer, 2007, p. 132)

A travers l'analyse qui va suivre, j'ai le souhait d'examiner les parcours de vie de jeunes filles ou femmes métisses afin de connaître et essayer de comprendre leur position par rapport à leur situation d'être métis. Cette analyse permettrait ainsi de montrer la complexité au sein d'un même individu et les différentes conséquences engendrées par le fait d'être de deux cultures différentes. L'exercice n'est pas aisé car il est important d' « éviter autant les dérives ethnocentristes que les dérives inverses, à savoir se fondre dans le point de vue des acteurs qu'on cherche à comprendre » (Charmillot et Dayer, 2007, p. 136).

7. Analyse

La partie analytique est divisée en plusieurs parties délimitées par des sous-titres. Mon objectif est d'exposer les éléments qui ressortent le plus souvent des entretiens et ainsi créer, au travers d'une réflexion appuyée par des éléments théoriques, des liens entre les personnes interviewées.

Ce texte dévoile la complexité du métissage avec ses différents modes d'agir et de penser ; les conceptions de chaque individu interrogé se rencontrent, s'entremêlent, se bousculent, se rapprochent ou s'éloignent. L'analyse peut alors prendre forme et pour l'introduire, j'ai choisi une citation de Laplantine et Nouss (1997) : « Chaque métissage est unique, particulier et trace son propre devenir » (p. 10). C'est un phénomène que l'on cherche plus à comprendre qu'à expliquer ou à ériger des classifications ; et c'est ce que je me suis évertuée à faire à travers l'analyse qui va suivre.

7.1 Contexte scolaire suisse

Tout d'abord, je souhaite revenir sur les moments passés à l'école ; en effet, j'ai pu constater qu'ils ont été marquants pour différentes raisons selon les personnes interviewées. Les années après l'école primaire ont souvent été, pour la plupart, plus agréables à vivre pour ce qui est de l'intégration dans un groupe, par exemple. Pour quelques une d'entre elles, les débuts ont été douloureux en tant qu'enfant de culture différente de celle des camarades ; la couleur de peau jouant un rôle dans les processus d'intégration comme l'a vécu et souligné Linda lors de notre rencontre : *A l'école primaire, j'étais vraiment exclue ; j'avais seulement une amie. Une amie dont les parents étaient américains, donc c'était différent car elle venait d'un autre pays, avec une autre culture. C'était donc ma seule amie parce que les autres c'était vraiment : « Mais pourquoi tu ne deviens pas blanche ? Tu mets des crèmes pour devenir blanche ? Quand est-ce que tu seras comme nous ? »* (Entretien avec Linda, p. 42)

Alice et Angie ont également été victimes de remarques blessantes concernant leur couleur de peau métissée mais sans pour autant être exclues du groupe-classe ou ne pas pouvoir se lier d'amitiés avec d'autres camarades d'école. Leurs réactions sont cependant différentes. Alice se rend bien compte qu' *[elle est] comme [elle est] et [qu'elle] peut pas changer* (Entretien

avec Alice, p. 33) mais elle n'accepte cependant pas facilement d'être une enfant métisse. Elle explique clairement que son entourage souligne la jolie fille métisse qu'elle est mais cela ne suffit pas, pour l'instant, à ce qu'elle se sente parfaitement à l'aise en tant que telle. Le regard des autres n'est pas facile à porter : *[…] C'est au niveau des autres comment ils te trouvent* (Entretien avec Alice, p. 34), selon Alice. Elle le fait remarquer de différentes manières : *[…] Enfin là, c'est bien parce qu'il y a des copines et tout ça, mais… parfois à l'école, s'il y en a qui disent des choses sur moi, du genre : « T'es quoi?! T'es du jus de poubelle ?! » Des trucs comme ça, tu vois. Alors moi… j'aime pas trop être métisse* (p. 32). Ou encore : *[…] Quand j'étais petite, on me rejetait et tout ça. Parce que j'étais comme j'étais et puis ben j'aimais pas* (p. 33).

Contrairement à Linda et à Alice, Angie ne semble pas avoir été fortement blessée pas les remarques de ses camardes. Elle réagit d'ailleurs fortement dès ses premières années à l'école et n'hésite pas à se défendre en ripostant de la même manière qu'on l'a attaquée ; c'est-à-dire par des expressions telles que *fromage puant*. Ses interventions ont été productives pour la suite de sa scolarité car elle n'a plus rencontré de telles situations : *Comme j'ai gardé le même groupe assez longtemps, après ça j'ai eu… j'ai plus vraiment eu des soucis au niveau scolaire* (Entretien avec Angie, p. 57).

Dans les trois cas que je viens de développer, il semble se dégager une curiosité de la part des enfants des différentes écoles où sont allées Linda, Alice et Angie. Comme l'évoque cette dernière, cela pouvait surprendre car elles étaient souvent les seules enfants métis ou du moins il y en avait peu – et c'est toujours le cas aujourd'hui, comme dans l'école d'Alice. Ce qui pouvait alors provoquer des réactions d'autres enfants, eux-mêmes peut-être aussi d'origine culturelle diverse sans pour autant qu'elle soit autant visible que pour ces jeunes filles ou femmes métisses. Mais finalement, quelques un de ces enfants parviennent à passer outre et comprennent *qu'il n'y [a] pas vraiment d'autres différences* (Entretien avec Angie, p. 57). Alice souligne également ce fait mais d'une autre manière positive : *Maintenant on a un peu grandi, donc on se rend compte des erreurs qu'on a fait avant et tout ça. Mais par contre il y en a des qui sont toujours aussi bêtes* (Entretien avec Alice, p. 34).

Je retrouve l'élément de curiosité déclencheur de réactions d'enfants dans l'interview d'Amina. Après avoir relu son entretien, on se demande si cela n'est pas″normal″ chez chaque enfant qui ne réalise et ne comprend pas réellement à son âge ce qu'est être métis. Amina souligne le caractère innocent de cette curiosité enfantine : *[…] Au primaire, c'était*

plus : « Oh ! Tu as les cheveux crépus ! » Et tout le monde voulait les toucher. Mais c'était donc gentil ; ils étaient très intrigués. Mais pas de rejet ni rien ; au contraire, j'étais toujours bien intégrée comme les autres, mais, mine de rien, j'étais toujours un peu la curiosité (Entretien avec Amina, p. 26). Une fois passé le cap de la découverte, les enfants passent à autre chose et perçoivent la personne en tant que telle. Comme dit Linda, *avec les curieux, on devient plus vite ami […]* (Entretien avec Linda, p. 44).

A savoir, ensuite, comment accepter cette curiosité et de quelle manière la gérer. Amina ne semble pas être ennuyée par ces élans et ces regards investigateurs contrairement à Angie à qui cela dérange encore aujourd'hui :

> *[…] Quand j'étais petite c'est qu'on me touchait les cheveux et d'ailleurs jusqu'aujourd'hui, c'est quelque chose que je déteste. Quand on vient vers moi et qu'on me dit : « Ohh ! C'est tout doux, c'est joli !! » C'est oui… si on ne me demande pas… c'est quelque chose qui m'est restée jusqu'à maintenant. Donc, ma première réaction est de sursauter quand une main s'approche de mes cheveux. Oui, parce que je trouve que ça fait vraiment un peu l'attraction….* (Entretien avec Angie, p. 57)

A travers les différents récits des jeunes filles et femmes métisses, ressort cet effet réducteur où l'individu peut être désigné comme représentant d'un groupe social ou ethnique par un attribut de ce même groupe, alors que l'identité d'une personne ne s'arrête pas là : « Par un processus soustractif, l'individu est réduit à n'être que le « représentant » de la « communauté » à laquelle il appartient, et l'identité peut alors disposer de plusieurs critères : la langue […], la religion […], l'ethnie […], l'âge […], le sexe […], la couleur (Blanc *ou* Noir pour l'éternité) » (Laplantine, 1999, p. 45).

7.2 Se sentir appartenir à…

Une autre caractéristique peut-être présente chez un grand nombre d'enfants métis, c'est ce désir que j'ai pu percevoir chez chacune des personnes interrogées d'être à un moment où un autre comme ses camarades blancs. La plupart évoque ces cheveux crépus qui attirent les gens à regarder de plus près ou qui dérange et l'envie alors d'avoir des *cheveux lisses, des cheveux qui tombent et qui soient longs* (Entretien avec Roxanne, p. 18) est très forte.

A un moment donné, l'objectif principal d'un individu métis au sein d'une population blanche est de se fondre dans la masse pour passer inaperçu ou comme un enfant du pays. S'ensuivent alors des imitations de l'autre sans forcément y parvenir. En effet, certaines caractéristiques de la personnalité sont toujours présentes car elles sont immuables ; c'est le cas pour la couleur de peau, les cheveux et le patronyme, par exemple. Heureusement peut-être, car au final, vouloir être comme les autres fonctionne-t-il toujours ? Il y a le risque que l'enfant se montre alors plus différent qu'il ne l'est déjà (Maalouf, 1998). Parfois, les enfants parviennent à dépasser ces traits caractéristiques d'enfants métis et les acceptent comme ils sont ; cela a été le cas pour la plupart des cas relatés par les jeunes filles et femmes métisses.

Il y a aussi le processus inverse de l'imitation qui peut se produire où la personne métisse met en avant sa différence et se montre fière de ses origines. Ce positionnement correspond à l'attitude décrite par Angie lorsqu'elle raconte ses débuts à l'école primaire. En s'imposant telle qu'elle est, elle se situe clairement dans une position revendicatrice : *[…] Je me suis assez défendue en première enfantine…* (Entretien avec Angie, p. 56). Elle répond alors *du tac au tac*, sans osciller et sans être ébranlée : *On m'appelait chocolat et moi, je répondais fromage puant… des choses comme ça* (p. 57).

Cette mise en avant culturelle existe depuis longtemps, historiquement parlant, et s'inclut dans une revendication du droit à la différence ; l'aspect culturel y a été intégré, plus tardivement, par des groupes ethniques qui ont commencé à défendre leur identité, *au nom de la tolérance*. Il existe alors divers genres de revendications identitaires stimulées par différentes motivations. Abou en évoque quelques unes : il existe « le désir d'affirmer une identité incertaine, de défendre une identité menacée, de libérer une identité opprimée [ou] de retrouver une identité perdue » (Abou, 1992, cité par Ferréol & Jucquois, 2003, p. 92).

Le cas d'Angie peut parfaitement rentrer dans la deuxième revendication identitaire décrite. Ferréol et Jucquois vont plus loin dans la réflexion et parlent d'un lien certain entre identité culturelle et besoin de reconnaissance aidant à la constitution de l'individu. Ainsi, Laplantine (1999) complète les propos des auteurs précédemment cités lorsqu'il évoque les différents éléments souvent recherchés et mis en avant lors de revendications identitaires ; il s'agit de « l'hérédité, la race, le sang, le sol, l'enracinement dans la nation, la famille, la naissance, le déterminisme de l'ascendance voire de la couleur de la peau » (p. 41). Cette « revendication identitaire, qui est une proclamation d' « autochtonie » et d' « authenticité », est revendication d'un reflux. […] L'identité réactualise toujours, en le ritualisant, un « fondement » incontestable. Elle est processus de réactivation de l'origine » (Laplantine, p. 41).

La notion de sentiment d'appartenance est importante et forte dès les premières années où les enfants commencent à être en contact avec des individus de leur âge. Ce sentiment rassurant, encore présent à l'âge adulte, qui permet de se sentir inclus dans un quelconque groupe. Je me rappelle les longs moments passés à faire du sport où je me sentais appartenir à mon groupe-danse, par exemple. Un sentiment que j'avais de la peine à retrouver lorsque j'étais dans le contexte exclusivement scolaire :

> *Je pratiquais beaucoup de sports, que ce soit la danse, l'athlétisme ou les agrès et je prenais un grand plaisir à jouer d'un instrument de musique, le piano. Dans tous ces contextes, je me sentais libre et totalement autre. J'oubliais qui j'étais, mes origines et ma couleur de peau. Je rêvais d'être la première athlète suisse et noire à fouler le sol international pour de grandes manifestations.* (Autobiographie interculturelle, p. 10)

Linda semble avoir vécu une situation où elle ne se sentait justement pas, au tout début de ses années primaires, appartenir à un groupe au sein de l'école. Elle l'évoque comme un événement particulièrement marquant ; bien plus marquant, d'ailleurs, que pour les autres filles – Alice ou Angie – qui ont dû parfois batailler pour s'imposer. Elle pense que sa couleur de peau était l'élément qui l'éloignait et l'excluait des autres enfants : *J'étais tellement traumatisée, qu'il y a des jours où je n'avais même pas envie d'aller à l'école. Quand on me demandait d'où venait mon père, je disais qu'il était blanc. Pour finir, j'étais convaincue par ce que je disais, tellement j'étais traumatisée* (Entretien avec Linda, p. 42).

Linda tente une explication face à un tel rejet de ses camarades ; arriver dans un petit village du Jura et être la seule famille de couleur a pu avoir une influence sur l'intégration de toute sa famille. Elle appuie son propos en donnant l'exemple de son père et de sa mère qui, après s'être mariés en France, sont venus vivre en Suisse : *[…] Mon père, durant les premiers mois où il allait dans les petits commerces du coin au Jura, tout le monde le regardait et disait : « Ah, regarde, c'est lui ! » C'est lui le Noir !* (Entretien avec Linda, p. 43) Elle compare sa situation à celle de personnes portugaises ou espagnoles rencontrées et ayant grandi à Lausanne ou à Genève sans se retrouver confronté à des situations aussi *traumatisantes*. Dans ce sens-là, on peut comprendre que le contexte social joue un rôle sur l'intégration d'individus d'autres cultures arrivant dans une société, quasiment homogène du point de vue culturel où une culture prédomine essentiellement. Comment parvenir alors à trouver sa place et à se faire accepter par un groupe social ? Linda souligne que, petit à petit, les choses se sont réglées et

que *l'arrivée d'autres familles métisses ou noires* (Entretien avec Linda, p. 43) a certainement aidé sa famille à faire partie de la société où ils habitent, encore aujourd'hui.

Pour terminer ce chapitre, je cite Maalouf énonçant un propos significatif sur l'individu et ses multiples appartenances et qui concerne chaque histoire des personnes interviewées :

> On a souvent tendance à se reconnaître, d'ailleurs, dans son appartenance la plus attaquée ; parfois, quand on ne se sent pas la force de la défendre, on la dissimule, alors elle reste au fond de soi-même, tapie dans l'ombre, attendant sa revanche ; mais qu'on l'assume ou qu'on la cache, qu'on la proclame discrètement ou bien avec fracas, c'est à elle qu'on s'identifie. L'appartenance qui est en cause – la couleur […], la langue […] – envahit alors l'identité entière. Ceux qui la partagent se sentent solidaires, ils se rassemblent, se mobilisent, s'encouragent mutuellement, s'en prennent à « ceux d'en face ». Pour eux, « affirmer leur identité » devient forcément un acte de courage, un acte libérateur. (1998, p. 37)

7.3 Attaches africaines

En ayant une vision plus globale des entretiens, je réalise que toutes ont connu cette envie de voir et découvrir leur pays d'origine qu'est l'Afrique ; les démarches entreprises par Angie et Roxanne pour voyager dans leur pays africain respectif le prouvent. Alice montre également cette ouverture au pays de son père en décrivant des souvenirs de ces voyages et des projets qu'elle pourrait réaliser dans le futur. Linda, même en étant la seule des personnes interrogées qui ne soit pas partie en Afrique, souligne son envie d'y aller au moins *une fois*. Tandis qu'Amina, malgré son reniement actuel à la culture africaine, comme elle le dit lors de notre entretien, a tout de même entrepris deux voyages au Sénégal avec sa mère pour découvrir la région.

Je remarque donc que certaines de ces jeunes filles ou femmes métisses sont proches ou non de leur culture africaine. Pour la plupart, elles se trouvent, actuellement dans une position stable – sachant qu'à tout moment cela peut changer car le concept de métissage ne tient aucune stabilité et est en constante mouvance – face à leurs deux cultures d'origine et sont plus au clair avec qui elles sont et d'où elles viennent. Mais qu'est-ce qui les a influencées à

un moment donné ou un autre ? Quel(s) élément(s) les rattache(nt) à cette culture africaine qui n'est pas la culture de leur terre de naissance ?

J'aimerais maintenant m'attarder sur les liens que ces filles ont créés avec leur culture africaine et qui a permis de concevoir et construire, parfois, un sentiment d'appartenance à cette culture. Est-ce parti d'une initiative personnelle ? Une tierce personne, en l'occurrence le père africain, aurait-elle eu une influence sur une ouverture à la culture africaine ? Le parent africain joue-t-il alors un rôle important dans la transmission de cette culture africaine ? Peut-on lier le fait qu'une personne métisse se sente appartenir plus à une culture qu'à une autre et la manière dont cette dernière a été transmise par le parent porteur de l'une ou l'autre des cultures ? Est-ce réellement la manière dont les parents ont tenté de transmettre et de faire passer les valeurs propres de leur pays et de leur(s) origine(s) qui influencent un attachement ou non à une des deux cultures ?
Si je prends mon cas, je pense que mon père en évitant de me parler de sa culture africaine ne m'a pas aidé à m'y intéresser et à m'y attacher. Cependant, j'aurai pu réagir de manière inverse et ne pas refouler mon origine africaine ; malgré le fait que cette attitude ait mis du temps à émerger, depuis quelques années, je sens désormais l'envie de découvrir mon autre origine.

Concernant les histoires de Linda ou Angie, quelques similitudes sont notables dans le sens où leur père leur a transmis dès leur plus jeune âge quelques spécificités de la culture africaine ce qui leur a permis de se sentir des personnes complètes avec une double origine ; suisse et africaine pour Angie et française et africaine pour Linda.
Comme le dit Angie lors de son témoignage, cette question des origines n'a jamais été *un tabou* au sein de sa famille et c'était un sujet de discussion parfaitement développé par son père : *C'était pas chez moi des époques où je faisais des découvertes parce qu'heureusement, mon père, il a toujours répondu à ces questions sans nous faire des leçons. C'était naturel et on a grandi avec* (Entretien avec Angie, p. 63).
Pour Linda, son attachement à la culture africaine semble présent depuis qu'elle est enfant. Elle précise le fait suivant : *Alors déjà nous, on est très famille* (Entretien avec Linda, p. 46). Son père, issu d'une grande famille, a gardé des contacts avec ses frères et sœurs vivant au Canada : *Ils viennent, on y va. Mais on ne se voit pas chaque année mais je dirais maximum tous les deux ans* (p. 47). Linda a pu créer des liens avec ses oncles et tantes et également avec

sa grand-mère qui vit dans le Jura et *qui gardait [Linda et son frère] quand [ils étaient] petits* (p. 46). Ainsi, elle a pu créer un lien avec quelques spécificités de la culture congolaise. De ce fait, ces deux personnes métisses ont pu intégrer quelques caractéristiques de leur culture africaine, comme la langue, la musique, la cuisine ou encore les coutumes. Elles s'attardent plus longuement sur les coutumes découvertes et apprises au sein de leur famille et une volonté, parfois, de les respecter. Linda évoque ainsi qu'*il y a certaines coutumes qu' [elle] aimerait respecter et d'autres pas… mais certaines oui, par respect pour [son] père* (Entretien avec Linda, p. 48). Elle donne alors l'exemple significatif de la dot et explique une autre tradition congolaise : *[…] Ma grand-mère, pour elle, on dit que mon petit frère c'est son mari, tu vois. Et mes neveux, c'est les maris de ma mère. S'il arrive quelque chose à mon père, ce sera à mes frères d'entretenir ma grand-mère, tu vois. Et toute cette hiérarchisation de la famille, je trouve ça cool. Ça fait qu'on reste toujours soudé, finalement* (Entretien avec Linda, p. 128).

Angie, dans son récit, évoque une *valeur angolaise* mise en avant par son père et à laquelle elle semble accorder une importance : *[…] On a toujours eu beaucoup de monde à la maison, par exemple ; ça a toujours été un lieu ouvert que ce soit des amis mais aussi de toutes cultures, en fait. Mais je pense que c'est quand même un côté très angolais que d'accueillir du monde, voilà. Ces valeurs-là, elles m'ont été transmises* (Entretien avec Angie, pp. 59 et 60). L'esprit de communauté est alors bien présent au sein de la famille d'Angie, une conception qui donne l'impression de lui plaire.

Roxanne, sans donner d'exemples précis, s'exprime également sur quelques aspects kenyans transmis par son père : *J'allais voir mon père fréquemment et il m'a transmis un peu des brides de cultures. Il m'a appris plein de petits trucs sur la culture kenyane mais depuis ici [La Suisse]* (Entretien avec Roxanne, p. 20).

Alice rejoint également Angie et Linda dans le sens où elle évoque le passé de chanteur de son père et la découverte, ainsi, de la musique africaine. Elle semble apprécier ce genre de musique qui lui donne l'*envie de danser un peu… un peu folle. […] Juste pour rigoler et [s]'amuser* (Entretien avec Alice, p. 35).

Comme on peut l'observer en lisant les différents récits, certains traits provenant de la culture africaine ont été transmises et intégrées par Angie, Linda, Alice ou Roxanne. La phase de transmission de la culture demande alors à la personne concernée de mettre en fonction un

autre processus, celui de l'intériorisation, comme l'explique Laplantine (2007) : « Les processus de transmission de la culture ne consistent pas seulement dans l'acquisition pédagogique de contenus matériels, mais aussi dans l'intériorisation de modèles de conduite nous indiquant dès notre plus petite enfance ce qu'il convient d'exprimer et ce qu'il convient de refouler » (p. 72). La phase de transmission culturelle n'est alors pas nécessairement suivie par une intériorisation des attributs culturels ; il arrive aussi qu'un individu les rejette, comme c'est le cas pour Amina.

Ces différentes particularités africaines auxquelles ces quelques jeunes femmes métisses adhérent apparaissent comme des éléments pouvant faire tampon face à une culture peut-être bien plus présente, celle de la terre de naissance et d'habitation. Ces spécificités, qu'elles soient congolaise, angolaise ou kenyane permettent finalement de créer et de maintenir un lien avec la culture africaine. Elles servent d'accroches lors de va-et-vient et de doutes avec les deux cultures d'origine. Linda le souligne à travers son témoignage : *[…] Même si tu ne le veux pas forcément, tu essayes de tout faire comme une Blanche. Tu essayes de paraître comme eux et tu te fermes peut-être à ta culture, mais d'un autre côté, je ne me fermais pas totalement parce qu'on avait toujours des fêtes, on était toujours en famille […]* (Entretien avec Linda, p. 51).

Cette conception semble s'éloigner de celle développée par Amina. Angie évoque comme tradition culturelle africaine, le fait d'accueillir et d'être entouré par des personnes proches ou de sa famille ; cette idée va également à l'encontre de la manière dont Amina se décrit et vers quoi elle aspire. Cette dernière se définit, en effet, comme une personne *solitaire* et développe son propos de la manière suivante : *C'est peut-être aussi pour ça que je n'ai pas cet esprit communauté africaine. Ça aurait été peut-être différent si j'avais plusieurs frères et sœurs. Mais je n'ai pas du tout ce côté-là qui est très présent dans les pays africains. Quand je pense à leur mode de vie, parfois, je me dis que je ne pourrais vraiment pas…ce n'est pas réellement pour moi tout ça…être entouré tout le temps de gens…non, je suis vraiment quelqu'un de solitaire* (Entretien avec Amina, p. 30). Ces deux conceptions sociales mises en avant par Angie et Amina divergent par la manière de concevoir l'individu en tant que personne. Les sentiments d'Amina semblent davantage se rapprocher des cultures occidentales où l'individu se construit en apprenant à être autonome et indépendant. Tandis qu'Angie semble tendre principalement vers la culture africaine où il se passe toute autre chose : « […] La notion même d'autonomie individuelle, loin d'être un modèle culturel

d'identification, est résolument pénalisée et rejetée à la périphérie du système social et attribuée à ce personnage réputé antisocial qu'est le sorcier » (Laplantine, 2007, p. 88).
L'évocation d'un esprit communautaire est également visible à travers le récit de Linda : *Tu grandis alors tu côtoies le milieu* [africain] (Entretien avec Linda, p. 42). Elle parle de *la communauté zaïroise de Genève* (p. 48) de laquelle font partie ses frères : *Il* [le grand frère] *connaît tout le monde, il va qu'en discothèque africaine ; tu vois, il est vraiment dans le milieu. Mon petit frère, il a aussi cette tendance ; ma sœur et moi, peut-être un peu moins. Mais ça n'empêche pas que j'écoute de la musique africaine, on fait des fêtes entre nous…* (p. 48). C'est donc cette manière trouvée par les communautés culturelles de pouvoir se retrouver entre eux, entre personnes de mêmes codes culturels qui perdent parfois leurs repères loin de chez eux, loin de leur milieu africain. Laplantine et Nouss abordent cette thématique en spécifiant que « le métissage est principalement urbain » (Laplantine et Nouss, 1999, cité par De Villanova et Vermès, p. 223). C'est donc dans des grandes villes ou des vastes villages que ces regroupements par communautés culturels sont visibles. Raulin parle alors d'exotisme présent « aujourd'hui [au] quotidien pour l'habitant des métropoles, il est entré dans ses habitudes, dans ses représentations ; il est d'une certaine façon devenu populaire » (Raulin, 2000, cité par De Villanova et Vermès, p. 232).

Amina semble alors s'éloigner des sentiments exprimés par les autres jeunes femmes métisses ; elle souligne tout au long de son récit ses sentiments de non-appartenance à la culture sénégalaise. Elle justifie ce propos en précisant qu'elle n'est pas réellement intéressée à en connaître davantage sur ses racines africaines : *Je ne recherche pas vraiment à avoir des contacts avec la culture sénégalaise, en fait. Je ne suis pas contre mais…En fait, je vais jamais dans les communautés africaines, ni même en soirée, ni rien. J'y vais jamais, mais si une copine me demandait d'y aller, j'irais, je pense. Mais je n'y pense pas spécialement autrement* (Entretien avec Amina, p. 30). Elle ne s'est pas attachée aux traits spécifiques de sa culture africaine. Elle souligne, d'ailleurs, sa non-connaissance des dialectes ou langues de son pays d'origine: *Alors je ne parle absolument pas un des dialectes ou une des langues du Sénégal, ou peut-être que deux ou trois mots* (p. 30).

7.4 La langue

Parlons de la langue maintenant, car elle est une spécificité culturelle qui revient souvent à travers les récits et prend alors toute son importance dans les processus d'attachement à la culture. Elle est alors perçue comme un pont permettant d'accéder et de se rapprocher de sa culture. La langue représente souvent, pour les gouvernements, une appartenance à une minorité déterminée. Dans ce cadre-là, son statut social, bien qu'alors subjectif, est le suivant : elle est une représentation ethnique. (Abou, 1992).

Linda spécifie qu'elle *parle la langue depuis qu' [elle est] toute petite : le lingala* (Entretien avec Linda, p. 46).
Angie a également pu établir une relation forte avec la langue de son père ; elle évoque ainsi ses *deux années où [elle] était en Angola [qui l'ont] aidé à apprendre cette langue. Du coup, [elle] communique tout à fait en portugais aussi* (Entretien avec Angie, p. 58).
Roxanne n'a pour l'instant pas de réelles connaissances du swahili mais, à travers son récit, on sent un intérêt pour cette langue. Elle évoque, à ce propos, son futur voyage de plusieurs mois au Kenya pour s'imprégner de la culture et donc apprendre la langue de son père : *[…] J'ai besoin de rester un moment là-bas, pour apprendre le swahili, et puis même après, si je l'utilise pas, rien que le fait de savoir que je suis allée quelques mois là-bas, pour voir, pour m'imprégner de la culture, un peu plus que pendant les vacances. Ce ne sera pas forcément ce que mon père m'aura transmis* (Entretien avec Roxanne, p. 20).
Quant à Alice, elle dit savoir *quand même un peu parler* et ainsi dire *deux ou trois mots […] en sénégalais ou en congolais* (Entretien avec Alice, p. 38).

A travers les témoignages de Linda et d'Alice, la langue prend également la fonction suivante : elle donne l'occasion de créer un lien avec le père et de pouvoir entretenir une attache particulière. Ainsi se créent des moments qui n'appartiennent qu'au père africain et à sa fille. Alice le souligne à travers son récit de la manière suivante : *Mais des fois quand je parle avec mon père et qu'il y a du monde autour pour pas qu'ils comprennent eh ben je dis des mots en sénégalais ou en congolais et puis, je fais des phrases un peu en français, congolais, sénégalais* (Entretien avec Alice, p. 38). Linda, elle aussi, le précise lors de notre rencontre : *Mais des fois, avec mon père, ça arrive qu'on parle le lingala. Par exemple si t'es*

au restaurant et qu'il y a beaucoup de gens et qu'il veut nous dire un truc secret ou des choses comme ça…alors là, il nous parle en lingala (Entretien avec Linda, p. 46).

La langue joue ainsi un double rôle comme l'explique Maalouf dans l'un de ses ouvrages : « La langue a cette merveilleuse particularité d'être à la fois facteur d'identité et instrument de communication. […] La langue a vocation à demeurer le pivot de l'identité culturelle, et la diversité linguistique le pivot de toute diversité » (1998, p. 172).

Comme il est observable à travers les différents récits, la langue est un élément pouvant aider l'intégration d'un individu à l'intérieur d'une population ou d'une culture. Angie s'est rendu compte, lors de son voyage de plusieurs mois en Angola, de l'avantage de parler le portugais qui lui a permis non seulement de communiquer mais également d'être considérée par la population comme une angolaise.

Quant à Roxanne, elle compare ses deux pays d'origine en soulignant qu'en sachant parler le suisse allemand, elle a une facilité à s'intégrer à la population et qu'elle se sent à l'aise d'y retourner lorsqu'elle en a envie. Tandis que pour le Kenya, comme elle ne sait pas parler la langue, *c'est plus compliqué* (Entretien avec Roxanne, p. 20).

7.5 Transhumer entre ses deux cultures

Précédemment dans l'analyse, je précisais que le passage à l'école primaire a été ou est – pour Alice – passablement difficile ; que ces jeunes filles ou femmes se soient intégrées ou non dans un groupe, il y a eu pour chacune d'elles soit des moments de confrontation avec les autres enfants soit, à un niveau moins fort, des discussions et des questionnements sur leur culture et principalement sur leur couleur de peau.

En passant d'une école à une autre, du cycle au collège et ce jusqu'à l'université, la personne métisse s'interroge sur sa propre identité et cherche à se trouver et à se construire avec ses deux cultures, européenne et africaine. Le parcours est semé d'embûches et pas toujours, voire jamais, linéaire et stable (Laplantine & Nouss, 2001). Elle se cherche et tente de trouver sa place au sein d'une société, dans notre cas une société suisse, tout en étant consciente d'être différente culturellement parlant car composée d'une autre origine. La trajectoire métisse peut ressembler à celle d'un nomade mais l'origine ou les origines de chaque personne, quant à elle(s), représente une identité stable ; elles peuvent être multiples et

l'individu peut exercer des mouvements de recul et d'approche envers chacune d'elles : « En renvoyant chaque individu ou chaque culture à une appartenance, l'identité leur désigne leur origine. Elle attire l'attention sur ce qu'il y a de plus stable et de plus permanent dans un être humain ou dans un groupe social […] » (Laplantine, 1999, p. 41).

L'individu métis se retrouve parfois dans un débat, dans une ″bataille″ entre deux cultures. On observe des mouvements irréguliers et incessants, des alternances entre l'une ou l'autre des cultures où parfois l'une prend le dessus sur l'autre et vice-versa ce qui a des conséquences sur sa construction identitaire culturelle ; on comprend alors que rien n'est jamais fixe et continu. Une métaphore de Lemdani représente bien ce va-et-vient :

> Métaphoriquement, la culture en construction peut se concevoir comme un mouvement, une marche : si deux jambes lui sont requises pour se déplacer, les avoir n'empêche pas toujours d'être rivé au sol pour maintes raisons […], il demeure alors immobile, planté et, sans défaut de constitution physique, anatomique, le mouvement est pourtant entravé […]. Par analogie, si l'être de cultures bouge avec frénésie entre ses diverses appartenances, l'agitation peut lui être handicap, le faire souffrir sans qu'il soit conscient des causes de son mal-être. En revanche, s'il fait mouvoir chaque jambe culturelle à son tour, en alternance, dans un mouvement coordonnée et harmonieux, il y a mobilité, ressourcement et vie. (Lemdani, 2004, pp. 162 et 163)

Ces va-et-vient culturels peuvent représenter « une expérience vécue physiquement […] et rendue de manière sensible et réfléchie » (Lemdani, p. 163).

En allant à la rencontre des personnes métisses, un de mes objectifs était d'aborder cette transhumance culturelle : notent-elles également des va-et-vient entre acceptation et rejet de la culture africaine ou des mouvements d'alternance entre culture suisse et culture africaine que ce soit maintenant ou dans leur passé ? Précédemment, je montrais leur grande ou petite bataille livrée pour s'imposer en tant qu'être métis au sein du contexte scolaire suisse ; le contact avec autrui et les réactions parfois inattendues des personnes rencontrées ont-ils eu une influence sur les liens qu'elles ont construits avec leur culture africaine ?

Personnellement, j'ai souvent vécu ces va-et-vient entre ma culture africaine et ma culture suisse. Suivant les personnes que je côtoyais, j'osais laisser exprimer mon côté africain alors qu'à d'autres moments, comme à l'école, je le reniais complètement. Je ne savais pas réellement qui j'étais et si je pouvais m'affirmer en tant que personne "biculturelle" au sein

d'un groupe d'amis "monoculturel″ : *J'ai toujours senti en moi une différence. Différence par rapport aux autres car lorsqu'on a 8 ans, on pense souvent à être comme ses camardes de classe pour être inclus dans un groupe* (Autobiographie interculturelle, p. 9). Aujourd'hui, j'ai le sentiment d'appartenir à deux mondes sensiblement différents, à deux sociétés qui s'opposent mais où la culture de la terre de naissance est bien plus présente. Même si à certains instants, une de mes appartenances est plus visible, à aucun moment, il y a chaos culturel et heureusement. En effet, « si l'opération de rencontre des deux cultures provoque des dégâts, l'une étant vue comme un projectile visant l'anéantissement de l'autre, il y a péril en la demeure » (Lemdani, 2004, p. 163).

Les témoignages délivrés montrent les mouvements continus qui se créent à partir de son appartenance à la culture africaine. Certaines ont eu de la peine à l'accepter ou à la faire partager avec son entourage et cela dure encore aujourd'hui. On dépasse cette fois-ci les simples traits caractéristiques ; il n'est plus question essentiellement des autres et le regard qu'ils posent sur nous. Plus on grandit, plus on se demande de quelle manière gérer nos deux origines. Roxanne souligne le fait que lorsqu'elle était petite *[elle n'a] pas non plus vachement affirmé… [elle n'a] pas revendiqué [son] appartenance à la communauté noire. Mais [que] c'est venu plus tard […]* (Entretien avec Roxanne, p. 18). Roxanne, sans forcément passer par une phase de rejet envers sa culture africaine, a vécu des moments d'oscillations entre ses deux cultures. Pour elle, l'ouverture à son côté africain s'est fait petit à petit, s'est construit avec le temps : *[…] Je pense qu'en grandissant on réalise qui on est et on a envie de s'affirmer et puis de savoir d'où l'on vient* (p. 19). Roxanne tente une autre explication possible quant au rapprochement qu'elle a eu avec sa culture africaine, en liant le contexte familial :

> *Je ne sais pas…mais je me suis jamais dit : « Maintenant, je dois m'intéresser à ma culture ! » Mais je pense que ça vient aussi du fait que tu sois proche ou pas avec tes parents. Et après vers l'époque du collège, mes parents sont devenus plus proches, et ça s'est apaisé, on fêtait les Noël ensemble, on se voyait, etc. […] Au cycle, j'étais déjà partie au Kenya avec mon père. Donc, j'ai vachement adoré, je voulais retourner là-bas, mais je me disais pas : « Faut que j'aie un rapprochement avec ma culture. » Je ne sais pas mais c'est vrai que quand t'es à l'école primaire, les enfants, ils s'en fichent, non ?! Les petits enfants, je veux dire. J'aurais plutôt eu envie d'être comme tout le monde, plutôt que d'être un peu différente et tout. Et puis après, ça a changé. Au*

collège, en tout cas, je me rappelle que j'étais vachement contente d'être métisse, d'avoir un papa qui vient du Kenya et ma mère est suisse allemande […]. (p. 19)

La trajectoire de Roxanne est clairement marquée par ces mouvements d'oscillations envers ses deux cultures d'origine ; en retraçant son parcours scolaire, on note qu'elle se souvient parfaitement des moments où elle était plus proche de sa culture suisse et qu'en grandissant, sa situation a évolué d'une autre manière. Avec les propos de Roxanne et ceux de Linda, qui vont suivre, on se rend compte que « les routes de la transhumance sont toujours marquées par les paysages comme des lignes à vrai dire indélébiles, pour les moins difficiles à effacer, comme des cicatrices qui, une vie durant, marquent la peau des hommes » (Braudel, 1985, cité par Lemdani, 2004, p. 173).

Le récit de Linda se rapproche, dans ce contexte-là, de celui de Roxanne. Ayant eu de grandes difficultés d'intégration lorsqu'elle a commencé l'école, il est compréhensible qu'elle ne se soit pas sentie tout de suite à l'aise avec sa culture africaine. Elle souligne justement à ce sujet, le propos suivant : *[…] Je me suis sentie à l'aise vraiment en cinq et sixième année, seulement. Avant j'étais à l'aise, je veux dire, mais je me sentais bien plus frustrée… mais au final, tu te sens toujours différent des autres. Alors que maintenant pas du tout. J'ai totalement changé, je suis fière de mes origines* (Entretien avec Linda, p. 42). Un sentiment de frustration né d'une envie de faire partager et de s'exprimer sur sa culture africaine mais ne pouvant être développé dans l'environnement scolaire dans lequel elle était.

D'où le rôle important de l'école avec les enfants d'origines multiculturelles et le travail à faire pour qu'ils soient le mieux intégrer possible et que leurs appartenances ne se marquent par comme une différence, dans le sens négatif du terme. Une ouverture aux cultures présentes dans la classe peut aider l'enfant d'origine culturelle dite minoritaire à être considéré comme un élément faisant partie intégrante de la ″machine scolaire″. Dans ce cas, l'élève pourrait s'exprimer librement sur sa culture et se montrer fier d'apporter de nouveaux modes de penser et de faire dans un contexte autre que celui de la famille.

Cela n'a justement pas été le cas de Linda qui ne parlait jamais de sa culture africaine à l'école et pensait plus à la dissimuler. De ne pas pouvoir être telle qu'elle est, suisse et africaine, Linda s'est sentie frustrée ce qui l'a empêché de s'ouvrir à sa culture africaine. Cette dernière avait alors sa place uniquement dans le contexte familial : *[…] Avant je ne parlais jamais de ce qu'il se passait à la maison et de tout ce qu'on faisait avec la famille. Je ne racontais jamais rien à personne. Tandis que maintenant, oui, j'ose en parler. Mais je ne*

pense pas que j'essayais de me changer quand j'étais à l'école ; je racontais tout simplement moins que maintenant et j'étais moins comme maintenant (Entretien avec Linda, p. 52). La situation de Linda a donc évolué au fil du temps. Elle a été tiraillée entre famille et école, entre deux contextes distincts où s'exprimaient des sentiments différents. Ces proches ont pu la diriger vers des appartenances et l'initier dans des rites, des coutumes et des pensées familiales dissemblables de celles du milieu scolaire. Son histoire montre que chaque individu suit sa propre route en faisant attention et en évaluant là où les autres le poussent, lui mettent des embûches et des interdits : « [L'individu] n'est pas d'emblée lui-même, il ne se contente pas de « prendre conscience » de ce qu'il est, il devient ce qu'il est ; il ne se contente pas de « prendre conscience » de son identité, il l'acquiert pas à pas » (Maalouf, 1998, p. 35). C'est en sortant de chez lui, en rencontrant les autres que l'individu se frotte à la réalité et aux regards et pensées des autres qui peuvent être très différents de ce qu'il avait l'habitude d'entendre et qui peuvent être aussi blessants. Ce sont « ces innombrables différences, minimes ou majeures, qui tracent les contours de chaque personnalité, forgent les comportements, les opinions, les craintes, les ambitions, qui souvent s'avèrent éminemment formatrices mais qui parfois blessent pour toujours » (Maalouf, 1998, p. 36). Ces humiliations sur sa couleur de peau ou ses appartenances culturelles ne s'oublient finalement jamais.

L'histoire d'Angie rejoint celle des deux autres jeunes femmes précédemment citées (Linda et Roxanne) dans le sens où, au jour d'aujourd'hui, elles se sentent en phase avec leurs cultures européennes et africaines ; elles semblent accepter leur double origine. Elles sont parvenues à transhumer entre leurs cultures afin de se construire harmonieusement. Le schéma de l'alternance culturelle est alors visible où ces jeunes femmes vont à un endroit et à un autre, sachant qu'elles y sont autorisées.

Cette affirmation de soi en tant qu'être métis s'est faite de manière assez rapide, dès l'école enfantine, pour Angie. Comme je l'ai déjà souligné avant dans l'analyse, elle a su s'imposer avec son métissage culturel. De ce fait, même si *ça surprenait parce qu' [elle] avait une couleur de peau différente que les autres* (Entretien avec Angie, p. 56), elle a su faire sa place au sein du contexte scolaire et n'a pas réellement connu ces moments d'oscillations, entre rapprochement et éloignement de la culture africaine. Elle rajoute, cependant, que le fait *d'avoir le même groupe pendant en tout cas tout l'école primaire où [elle a] pratiquement eu la même classe [et où ils étaient] un bon noyau* (p. 57), l'a passablement aidée. Elle a dû

batailler pour s'imposer au début, lorsqu'elle est rentrée en contact avec de nouvelles personnes, et n'a plus eu à le faire par la suite, au sein du contexte scolaire, donc.

Dans ces trois récits, le sentiment d'affirmation de soi est fort ; est-ce un besoin, finalement, de parvenir à faire sa place en tant que personne multiculturelle dans la société suisse ? Est-ce un besoin de reconnaissance de sa culture africaine afin de légitimer sa place sociale ?

Le cas d'Alice rejoint ceux précédemment décrits dans le sens où elle est dans la situation dans laquelle étaient Angie et Linda lorsqu'elles étaient à l'école primaire ; elle est victime parfois de moqueries de ses camarades sur sa couleur de peau et doit s'en défendre. C'est pour cette raison principalement qu'elle dit ne pas apprécier d'être métisse. Mais elle semble tout à fait consciente que les choses sont ainsi et qu'elle ne peut rien y faire. Elle doit les accepter telles qu'elles sont. Elle ne semble donc pas renier sa culture africaine mais la met peut-être moins en valeur lorsqu'elle est à l'école.

Amina a également vécu ses oscillations, spécifiquement avec la culture africaine, mais en grandissant, elle décrit un phénomène opposé à celui décrit par Roxanne et Linda :

> *Alors en primaire, je me souviens que j'en jouais beaucoup, c'était un peu ma marque de fabrique ; j'aimais bien être différente des autres. Après au cycle, c'était déjà plus mitigé et je m'affirmais moins en tant que métis. A un moment donné, je reniais mes origines et d'autres moments, je voulais me faire des tresses et tous les accessoires qui faisaient penser que j'étais africaine. Mais maintenant, c'est plutôt reniement qu'affirmation dans ce sens.* (Entretien avec Amina, p. 27)

En la lisant, je perçois clairement ce va-et-vient, cette vague incessante entre ouverture et repli, entre acceptation et refus. Elle se cherche jusqu'à trouver une situation qui lui convienne sur le moment ; mais jusqu'à quand cette situation va-t-elle lui correspondre ? Cette position de reniement va-t-elle durer ? Un être métis peut-il réellement faire abstraction d'une de ses cultures et privilégier la culture de la terre de naissance et d'habitation ?

Le lien avec la culture européenne – suisse ou française – est peu cité dans les récits entendus. Seules quelques-unes en parlent ; Amina, par exemple, se rend bien plus souvent en Suisse romande ou Suisse alémanique qu'au Sénégal. Lorsqu'elle explique qu'elle a une grande famille recomposée et qu'elle aime y aller régulièrement, on sent qu' *[elle y est] attachée*

[…] (Entretien avec Amina, p. 28). Roxanne fait également allusion à sa famille suisse allemande et l'on sent que c'est un endroit où elle se sent à l'aise : *Je connais bien et je sais que quand je veux, je peux y retourner ; je saurais parler, je saurais m'adapter, etc.* (Entretien avec Roxanne, p. 20). Elle précise également qu'elle n'a *[…] jamais renié le fait d'être suisse allemande […]* (p. 19).

Les questionnements des jeunes filles et femmes métisses partent alors de la culture africaine. On peut émettre l'hypothèse que le cas inverse se serait présenté si les personnes interviewées vivraient en Afrique avec la culture européenne comme autre culture d'origine ; dans ce sens-là, la culture de la terre de naissance a-t-elle une influence plus forte sur la personnalité de la personne que l'autre culture d'origine avec laquelle les contacts sont peut-être présents mais moins fréquents ? Abou (1992) rejoint cette idée lorsqu'il évoque le contexte étatique hérité de la colonialisation. Transposée dans le cadre de mon étude, sur des plans plus personnel et individuel, cela concernerait la lutte entre deux cultures : « […] Ce qui se joue le plus souvent, ce sont des luttes de prestige dans lesquelles la nationalité ou l'ethnie la plus forte tente de s'imposer aux autres et de s'identifier à la nation » (p. 17).

7.6 Etre de deux cultures – Etre entre deux cultures

Etant de deux origines différentes, on m'a souvent demandé si je me sentais plus suisse ou sénégalaise. Mais est-ce réellement possible en tant que métis de se situer soit vers l'une ou l'autre de nos deux cultures ? Quelle place donner alors à ses deux origines ? S'agit-il d'un choix entre l'une ou l'autre ? Ces cultures ne sont-elles pas des composantes inhérentes à notre Moi pluriel ? Pour se faire accepter au sein de la société, l'individu métis doit-il mettre de côté sa culture africaine ou au contraire s'imposer avec sa diversité culturelle ? L'un des processus est-il plus facile que l'autre à entreprendre ?

Maalouf (1998) qualifie de dangereuse cette question récurrente à propos de la culture à laquelle un être métis se sent le plus appartenir. Il avance quelques interrogations constructives : cela signifie-t-il que chaque individu a une seule, unique et vraie identité au fond de lui et que lorsqu'on proclame d'affirmer notre identité, c'est celle-là seulement, cachée au fond de chacun, qu'il faut dévoiler ? Aurait-on une identité immuable depuis la

naissance où aucun changement ou évolution ne serait possible ? Et que fait-on du reste alors ? Lorsque je parle du reste, je veux dire la « trajectoire [de chaque] homme libre, ses convictions acquises, ses préférences, sa sensibilité propre, ses affinités, sa vie […] » Cela ne compterait-il pas ? (p. 11)

Cependant, lorsqu'elles sont posées, ces questions bousculent car elles sont représentatives de la complexité dans laquelle peut se retrouver un être métis. La métaphore du *entre* est alors souvent utilisée, comme je l'ai souligné dans le cadre théorique. La personne métisse se retrouve véritablement le "cul entre deux chaises" ; c'est une expression qui a d'ailleurs souvent été utilisée lors de mes rencontres aves ces filles et jeunes femmes métisses se sentant tiraillées, sur leur chemin de vie, entre culture de la terre de naissance et culture du père, représentant alors une terre lointaine et bien différente de celle où elles grandissent.

Jusqu'à l'âge de 19 ans, je me sentais appartenir essentiellement à une seule de mes deux cultures me composant ; la culture africaine vivait de manière latente au sein de mon Moi. Mais le temps passe et les choses changent, influant sur le développement personnel de chacun ; je peux dire à l'heure actuelle que je ne me sens appartenir ni plus à la culture suisse ni plus à la culture sénégalaise. Je suis les deux, je suis l'une et l'autre. Je suis « à la lisière de deux pays, de deux traditions culturelles, de deux langues [; c'est] ce qui fait que je suis moi-même et pas un autre » (Maalouf, 1998, p. 9), c'est ce qui constitue et définit mon identité.

En rencontrant et discutant avec les cinq personnes interviewées, j'ai voulu connaître leur position par rapport à cette situation. Lorsque je l'interroge, Roxanne souligne d'entrée qu' *[elle] déteste cette question* (Entretien avec Roxanne, p. 23) ne sachant que répondre. Plusieurs éléments de sa réponse interpellent. Tout d'abord, elle sépare ses deux composantes culturelles et attribue à chacune quelques qualificatifs : *Je pourrais dire que pour certaines choses, j'ai un état d'esprit qui appartient plutôt à une culture africaine. De l'autre côté, je me qualifierais plus de suisse dans ma manière de penser* (p. 23). Dans sa réflexion, elle se rend compte que cette division ne lui correspond pas complètement et propose de nouveaux éléments :

> *[…] On entend toujours les gens dire que quand on est métisse, on a "le cul entre deux chaises" […] enfin, moi, je ne dis jamais que j'ai "le cul entre deux chaises" parce que je sais qui je suis et je n'ai pas besoin que quelqu'un me dise que je suis noire ou que je suis blanche ; je m'en fiche, en réalité. Et moi, je me sens…je sais que je suis née, ici, à*

Genève et je sais que Genève, ce n'est pas mes origines. Mes origines, elles sont suisse alémanique et kenyane. (p. 23)

Elle souligne finalement ce que Maalouf (1998) met en avant lorsqu'il dit qu'une personne métisse n'est pas l'une ou l'autre de ses cultures mais qu'elle est les deux en même temps. Dans le cas de Roxanne, elle est kenyane et suisse alémanique. Deux appartenances composantes de son identité :

Il y a certains points qui font que c'est dommage que je ne connaisse pas chaque culture aussi bien que l'autre mais si je devais dire que je suis plus suisse qu'africaine, je dirais…je ne sais pas…je dirais simplement que je suis moi, que je suis les deux en même temps et le fait d'être les deux en même temps, ça me constitue moi. Mais je ne pourrais pas dissocier car j'ai l'impression que ça se mélange et que c'est comme ça. (Entretien avec Roxanne, pp. 23 et 24)

En discutant avec Angie sur cette question de position par rapport à deux origines, le questionnement se situe tout d'abord à un autre niveau. Elle évoque, en effet, que le terme métis ne lui plaît pas pour se décrire ; elle fait le rapprochement avec les premières définitions – et qui sont toujours présentes dans les dictionnaires – où « l'expression de métissage est réservée seulement pour les croisements pratiqués dans l'espèce ovine » (De Villanova & Vermès, 2005, p. 28). Dans ce contexte-là, il est compréhensible que cette définition, *restée pour les êtres humains* (Entretien avec Angie, p. 66) – parmi d'autres, maintenant – ne lui convienne pas particulièrement. Angie refuse cette notion de *moitié-moitié* qui formerait un tout ; elle a une autre vision et une autre interprétation de ses appartenances culturelles : *[…] Je préfère dire que je suis 100% angolaise et 100% suisse, ça fait 200%, que de dire moitié-moitié parce que… parce que pour moi, ça veut rien dire d'être une moitié… et une moitié de quoi ?! T'es pas une moitié, t'es une personne à part entière, quoi. Donc, voilà, ça a toujours été un tout […] pour moi, les deux sont ma culture […]* (p. 63). Dans la réalité, la position que propose Angie n'est pas possible. Mais, c'est sa manière de se représenter en tant que personne entière avec deux origines différentes. Elle précise à ce propos qu'elle ne se situe pas entre deux appartenances culturelles ; elle les intègre parfaitement et de manière si complète que lorsque je lui demande si elle n'a pas parfois le sentiment d'avoir "le cul entre deux chaises", elle me répond : *Non, non, pas du tout* (p. 63). Les propos d'Angie rejoignent ceux de Maalouf (1998) qui énonce que l'identité ne peut se diviser et être 2 moitiés ou 3 tiers : « Je n'ai pas plusieurs identités, j'en ai une seule, faite de tous les éléments qui l'ont

façonnée, selon un « dosage » particulier qui n'est jamais le même d'une personne à l'autre » (p. 10).

Linda met en avant une autre manière – différente de Roxanne et Angie – de se sentir une personne complète aux appartenances multiples ; elle se décrit, en effet, comme étant *métisse à 100%*. Mais que signifie être métis à 100% ? Linda donne sa propre explication en insistant sur *l'apparence* et le *caractère* : *[…] Quand je dis métisse, je veux dire mélange, donc. Et puis, culturellement aussi. Il y a des trucs que j'adhère de mon côté européen, d'autres de mon côté africain ; idem, il y a des trucs que tu refuses* (Entretien avec Linda, p. 52). Elle rejoint Roxanne lorsqu'elle tente d'attribuer des éléments de son caractère et de sa personnalité à l'une ou l'autre de ses cultures :

> *[…] J'ai envie d'élever mes enfants quand même aussi un peu à l'africaine, jamais je n'arrêterai de manger africain, jamais je… chez moi, j'aime bien la "déco" africaine, tu vois ; il y a plein de choses comme ça. Mais je pense que côté esprit, je suis plus française. Mais non, je suis fière de mes racines et jamais je n'abandonnerai ce côté. […] J'essaye toujours justement de concilier les deux pour essayer d'être au milieu même si ce n'est pas possible, mais tu vois ce que je veux dire.* (p. 54)

Linda attribue certaines caractéristiques de sa personnalité à sa culture africaine et d'autres à sa culture suisse. Ses propos montrent que le psychisme et la culture sont deux notions réciproquement liées où l'une ne peut se concevoir sans l'autre et vice-versa. « […] Il est impossible de penser la formation même de la personnalité, c'est-à-dire les processus d'acquisitions cognitifs et affectifs, indépendamment de la culture » (Laplantine, 2007, p. 73). L'auteur va plus loin dans sa réflexion en énonçant que les processus psychiques peuvent être considérés comme la face *interne* de processus culturels et ces derniers comme la face *externe*. Ou encore, les premiers seraient le *dedans* et les seconds, le *dehors* ; le dedans nous renvoyant toujours au dehors et réciproquement.

Je note l'envie de respecter non seulement la culture française mais également la culture africaine, représentées par la mère et le père. Linda souligne cependant la difficulté ou l'impossibilité d'être au milieu de ces deux cultures même en essayant. Durant la discussion, elle s'exprime d'abord sur sa culture française parce que chez elle *c'est quand même la culture française pour beaucoup de choses [et] parce qu'on [lui] a toujours montré ça…* (Entretien avec Linda, p. 54). Mais on sent qu'elle ne veut pas omettre ou mettre à part la culture de son père : *[…] Je dirais que je suis plus française mais je pense que je suis un tout petit moins africaine (elle rigole) mais pas beaucoup […] mais je pense que jamais je*

n'oublierais mon côté africain (p. 54). Cette démarche de Linda où elle veut respecter et être présente avec ses deux cultures « répond aux exigences de l'assimilation pragmatique dans le pays d'installation, sans négliger l'intérêt de la conservation ontologique de la culture familiale […] » (Manço, 1999, cité par Iglesias, 2007, p. 65). Elle se rapproche également du dialogisme de Bakhtine « qui traite de la mise en dialogue de logiques différentes, c'est-à-dire de conceptions du monde s'exprimant selon des modes autres. Le non légitime, la culture d'en bas ne détruit ni ne remplace l'officiel, la culture d'en haut, elle esquisse avec lui une « danse discursive » » (De Villanova et Vermès, 2005, p. 16). Linda semble mener un bal plaisant avec ses deux cultures d'origine cela peut être aisé et sans questionnement perpétuel. Ou comme Laplantine (1999) le souligne, il s'opère un « « bricolage », phénomène directement rattaché au concept de métissage, contrairement au processus de la pureté qui serait de l'ordre du « tri » » (p. 49).

Dans le discours d'Alice, on retrouve les liens clairs entre Afrique et Suisse et un sentiment d'appartenir à la seconde plus qu'à la première sans toutefois vouloir mettre la culture africaine aux oubliettes. Alice souligne le fait qu'elle se sente *plus suisse […]* (Entretien avec Alice, p. 40) du fait peut-être qu'elle soit *née en Suisse* (p. 40). Elle insiste cependant sur le fait qu' *[elle aimerait] être plus un peu congolaise […]* (p. 40). Elle tente une explication en disant que la Suisse, elle la connaît passablement bien avec ses *immeubles*, contrairement à son autre terre d'origine, le Congo, où elle ne voit pas souvent *la mer*.

Quant à Amina, son expérience avec ses deux cultures d'origine et ce qui en découle diffèrent légèrement des autres personnes interviewées. Amina est la seule personne rencontrée qui m'ait dit clairement qu'elle ne se sentait pas africaine, au jour d'aujourd'hui. Lorsque je lui fais remarquer que je la sens plus proche de la culture européenne qu'africaine, elle me répond : *Ah oui, complètement, à 100% même* (Entretien avec Amina, p. 30). Elle insiste en affirmant qu'elle se sent *clairement [appartenir] à la Suisse* (p. 31), qu' *[elle a] la culture suisse à 100% [:] je n'ai rien de la culture sénégalaise ; c'est juste l'apparence, mais au-delà de ça, il n'y a pas grand-chose* (p. 31).

Sur cette question d'appartenance à l'une ou l'autre de ses deux cultures voire au deux, même si des liens peuvent être faits entre les récits des jeunes filles et femmes rencontrées, chacune vit ses appartenances multiples de diverses manières. Dans ce sens-là, on intègre parfaitement ce que Maalouf (1998) souligne : « Mon identité, c'est ce qui fait que je ne suis identique à aucune autre personne » (p. 18). Ces diverses appartenances culturelles ne jouent pas le même

rôle et n'occupent pas la même place, en tout cas pas au même moment. Même dans le cas où la personne métisse s'éloigne de l'une de ses cultures, les deux sont bien présentes et, à aucun instant, *insignifiantes* : « Ce sont les éléments constitutifs de la personnalité, on pourrait presque dire « les gênes de l'âme » […] » (Maalouf, p. 19). Chaque personne serait donc unique et irremplaçable, avec ces propres combinaisons. En partant de mon exemple, mon appartenance à la culture sénégalaise, je la partage avec quelques 12 millions de personnes ; mon appartenance à la culture suisse, je la partage avec quelques 7 millions de personnes. Mais mes origines sénégalaise et suisse, avec combien de personnes puis-je les partager ? Peut-être quelques milliers à travers le monde. « […] Plus les appartenances que je prends en compte sont nombreuses, plus mon identité s'avère spécifique » (Maalouf, 1998, p. 27). Mon identité ne peut donc se confondre avec aucune autre.

Lors des discussions avec ces personnes métisses, j'ai senti ce désir et ce plaisir – perçu en moi autant avant qu'actuellement – de « pouvoir dire : je suis », et non pas ou non plus : « […] Je suis entre deux » (Iglesias, 2007, p. 5).

7.7 Etre métis en Suisse – Etre métis en Afrique

En Suisse, à Genève, j'ai […] mis du temps à me sentir chez moi. Cette différence de couleur de peau prenait une place si importante dans mon quotidien (Autobiographie interculturelle, p. 12). Je me sentais mal en me comparant à ses femmes blanches qui parvenaient à se fondre dans la masse. Je ne trouvais donc pas ma place dans la société en tant que jeune fille métisse ; et cela perdure encore aujourd'hui où j'ai souvent le sentiment d'être perçue comme étrangère – par définition, pas suisse – par les individus que je croise.

En partant au Sénégal, je me réjouissais de partir dans mon autre pays d'origine afin de m'y sentir chez moi avec des personnes de couleur. Je me disais qu'enfin je me sentirais appartenir à la société sans être perçue comme une étrangère. Mais je me trompais :

> *Je retrouvais ce que j'avais pu, certaines fois, ressentir à Genève. Ne voyaient-ils pas que j'étais "comme eux", c'est-à-dire, africaine? […] La population ne faisait pas la différence entre mes amies, blanches de peau donc, et moi. Ils nous appelaient les*

toubab ce qui signifie blanc en sérère[2]*. Ils nous mettaient dans une même catégorie. J'étais perturbée à l'idée que dans mon pays d'origine, ils me prennent réellement pour une étrangère. Ce n'est absolument pas ce à quoi je m'attendais. En Suisse, je me sens parfois étrangère et peu à l'aise en me focalisant sur ma couleur de peau et au Sénégal, la population me met dans la catégorie toubab.* (Autobiographie interculturelles, p. 14)

Maalouf m'a permis d'aller plus loin dans mes questionnements. Si je prends l'exemple d'un individu né au Sénégal, l'élément le plus déterminant pour son identité est le fait qu'il soit Sérère ou Peuls ; c'est donc son appartenance ethnique. Dans mon cas, ce qui a été déterminant dans la construction de mon identité est d'être métisse dans un pays blanc, malgré le côté international de la ville de Genève. On se rend compte alors que l'origine ethnique est moins significative en Suisse qu'en Afrique. Une citation de Maalouf complète ce propos : « […] Une personne qui aurait parmi ses ancêtres à la fois des Blancs et des Noirs serait considérée comme « noire » aux Etats-Unis [ou en Suisse], alors qu'en Angola [ou ailleurs en Afrique noire] elle serait considérée comme « métisse » » (Maalouf, 1998, p. 34) ou même *toubab* dans certaines régions. Cette réflexion peut alors donner un élément de réponse par rapport au fait que les gens m'aient considérée comme une *toubab*.

Ce voyage au Sénégal m'a bousculée et m'a amené d'autres questionnements : *Ai-je réellement un chez moi ? Où est-il ? Y a-t-il un endroit où je me sentirais réellement à l'aise ?* (Autobiographie interculturelle, p. 14) En allant à la rencontre de ces jeunes filles et femmes, j'étais intéressée de connaître leur expérience en tant que métisse dans leurs pays d'origine respectifs.

Dans le discours d'Amina, j'ai pu déceler ce que j'ai décrit précédemment. Elle dit simplement le fait suivant qui résume sa pensée : *Moi, personnellement, je me sens plus suisse, mais bon maintenant en tant que métisse en Suisse…Bof ! Et en tant que métisse au Sénégal, bof aussi* (Entretien avec Amina, p. 31). Les propos d'Amina font apparaître deux points significatifs. Tout d'abord, en disant qu'elle se « sent plus suisse », elle semble avoir adopté le système socioculturel de la terre de naissance. Elle se situe alors dans une démarche qui tend à « rendre invisible les caractéristiques individuelles qui rappellent l'origine

[2] Une des langues parlées au Sénégal

étrangère » (Manço, 1999, cité par Iglesias, 2007, p. 65). Dans un deuxième temps, en exprimant sa situation de personne métisse dans ses deux pays d'origine, elle utilise une interjection qui souligne la difficulté pour un être métis de se sentir chez soi dans ses pays d'origine car il y le sentiment de représenter plus un étranger qu'une personne du pays ; Amina *trouve qu'ils [les gens] ont quand même un regard sur nous en tant que métisse* (Entretien avec Amina, p. 31), *que c'est plus les gens. Mais moi, je ne me sens pas du tout mal à l'aise ou quoique ce soit* (p. 31). Même si Amina confie qu'on *se sent mieux à Genève avec toutes les origines qu'au Sénégal* (p. 31), elle semble se positionner entre deux pays, entre deux continents ; elle est alors, comme le dit l'expression, ″le cul entre deux chaises″ n'ayant pas encore trouvé un lieu où elle puisse vivre et évoluer avec son métissage. Elle paraît comme prise entre ses deux cultures et se situe dans cet *entre* métis où les deux appartenances culturelles ne parviennent pas à cohabiter ensemble et se distancient de par leurs spécificités, ce qui crée des tensions. Dans le discours d'Amina, la question du lieu est présente. Ce lieu que chaque personne métisse recherche afin de sentir comme chez soi et non comme une étrangère : « la question du lieu d'être devient celle du lieu où l'on peut être, où l'on peut « se retrouver ». Question de disponibilité – celle de l'espace, du temps et du je qui peut s'y tenir. « Où puis-je aller ? Y a-t-il place pour moi ailleurs ? Ou même ici que je ressens comme ailleurs ?... » » (Sibony, 1991, p. 302).

Le récit de Roxanne rejoint celui d'Amina dans le sens où, lors de notre rencontre, elle dit le fait suivant : *Mais quand je suis au Kenya, on va dire de moi que je suis blanche et quand je suis ici, on me dit que je suis noire* (Entretien avec Roxanne, p. 23). Le terme *métis* n'intervient pas dans les descriptions données par Roxanne. Le concept de dualisme est alors bien présent pour ces sociétés où seuls les extrêmes existent, le milieu n'étant qu'un *entre* vide. Roxanne met en avant, à travers son histoire, le fait qu'elle ne connaisse pas la langue du Kenya et qu'elle aimerait l'apprendre lors d'un long voyage dans ce même pays. On peut émettre l'hypothèse que le seul apprentissage de cette langue et le fait qu'elle puisse par la suite communiquer avec la population et les membres de sa famille, l'aide également et facilite ainsi son intégration et son acceptation en tant que kenyane avec une autre origine. Comme elle le dit : *Si je parlais swahili, ça faciliterait […]* (p. 21) ; mais elle précise que cette situation ne l'a pas fait se sentir *frustrée*. Une phrase de Roxanne expose son sentiment général : *Enfin, moi je trouve que ce n'est pas facile d'être métis. Alors oui, le fait d'être métis c'est vachement beau, c'est enrichissant, et tout ça, mais ce n'est pas facile non plus* (p. 19).

Les expériences africaines de Roxanne, d'Amina et de moi-même se rejoignent car nous avons toutes côtoyé une population qui nous a prises pour des étrangères ; nous avons alors retrouvé et éprouvé les mêmes regards qu'en Suisse. Mais je me questionne car étant nées en Suisse, parlant la langue du pays et l'utilisant aussi bien que les personnes suisses sans aucune autre origine, nous devrions nous sentir bien dans ce pays qui est aussi le nôtre, finalement. Mais aux yeux de la société, sommes-nous vraiment suisses? Et aux yeux de la société africaine, sommes-nous réellement africaines ? Nous devrions nous sentir libres de revendiquer cette double appartenance « mais rien dans les lois ni dans les mentalités ne [nous] permet […] d'assumer harmonieusement [notre] identité composée » (Maalouf, 1998, p. 12).

Angie a vécu d'une autre manière son voyage en Angola. Lorsqu'elle évoque cette véritable découverte de son pays, elle semble n'en garder que de bons souvenirs et propose deux interprétations différentes à ce besoin d'aller dans son pays d'origine : *Ça clôt ou ça ouvre un chapitre, je crois. On peut le voir dans les deux sens* (Entretien avec Angie, p. 62). Elle souligne cette envie d'y aller depuis un certain temps *parce que c'est quand même une partie [d'elle]* (p. 59), et le souhait de s'imprégner du lieu, de la culture et des traditions afin de *compléter cette image, cette appréciation* et de *confirmer tout ce que [elle avait] pu ressentir avant* (p. 62). Ce qu'elle est parvenue à réaliser en l'espace de six mois sur place : *[…] Je me suis à aucun moment sentie comme étrangère, donc ça c'était très agréable comme expérience. Au bout des six mois, je crois, que j'ai fait là-bas, j'avais l'impression d'être… d'avoir la famille partout dans la ville […]* (p. 60). Elle raconte à ce propos une anecdote : *Je conduisais une voiture là-bas… donc une fois elle est tombée en panne et je me suis dit que c'était pas grave car là il y avait un oncle, un peu plus loin, pour pouvoir m'aider* (p. 60).
Un point important qui ressort de son témoignage est un sentiment d'appartenance au pays, à la ville et au groupe social ; un sentiment nouveau et différent de ce qu'elle a vécu et vit souvent encore en Suisse : *[…] C'était un très beau sentiment pour moi. En tant que métisse… […] mon expérience première qui m'a beaucoup frappée, c'était de pas avoir ce regard des autres sur moi… Je crois que j'ai de la chance, de par mes origines, qu'en Angola, la population est vraiment très mélangée. Donc, il y a beaucoup de Blancs, de Métis, il y a vraiment… il y a des Noirs, bien sûr…* (Entretien avec Angie, p. 60).

Elle donne alors une explication plausible qui l'aurait aidé à se fondre dans la masse et à être considérée comme une jeune femme du pays :

> *La colonisation a été profonde, je ne sais pas si c'est une bonne chose mais pour moi, ça m'a permis vraiment de me sentir à la maison. Et de pas avoir ce regard extérieur, ce que j'ai toujours eu Suisse. Donc, en Suisse, t'as toujours le regard, t'es toujours perçue comme étrangère, quoi… même si… au-delà de la couleur de peau et tout ça. T'es quand même à prime abord perçue comme étrangère. Et là-bas, eh ben non ; je peux me promener dans les rues même si on m'arrêtait c'était pas parce que j'avais une autre couleur de peau, mais c'est peut-être parce que j'étais belle (elle rigole) ou je sais pas… c'est parce qu'on m'avait jamais vue ou … enfin, voilà ; donc ça, c'était quand même un poids, au fait, qui me tombait des épaules, donc ça c'était vraiment super.* (Entretien avec Angie, pp. 60 et 61)

Elle appuie son propos en donnant l'exemple de connaissances ayant également voyagé dans leur pays respectif et n'ayant pas pu, comme Angie, se sentir chez elle et comme faisant partie de la société. Elles se sont senties étrangères et regardées de la même manière que lorsqu'elles sont en Suisse : *[…] J'ai d'autres copines qui ont aussi des parents d'Europe et d'Afrique qui ont pas du tout cette même expérience, comme au Nigeria où la population est beaucoup plus noire que mélangée. Enfin, là-bas aussi, finalement, elles sont étrangères, du coup, elles n'ont aucun lieu où elles se sentent vraiment chez elles* (p. 61). Ce dernier point soulevé par Angie souligne un sentiment difficile à gérer en tant que personne métisse ; ce sentiment de ne pas avoir un *chez soi*, un endroit où l'on se sent accepté et inclus pleinement dans la société d'origine.

Contrairement aux récits précédemment développés, Linda n'a pas voyagé au pays de son père ce qui l'entraîne à adopter un autre point de vue par rapport à la Suisse et au Congo. Elle reste dans une logique lorsqu'elle fait un commentaire sur l'intégration en tant que personne métisse ou noire : *[…] Pour moi la Suisse c'est chez moi et je ne vois pas pourquoi je devrais essayer de m'y intégrer puisque c'est mon pays. Je suis née ici, tu vois. Je ne connais rien d'autre. Donc, je suis née ici, c'est chez moi. Mais c'est clair que c'est différent et qu'il faut te conduire différemment. Mais moi, je me sens chez moi. Je ne vais pas forcément me comporter en fonction de ce que les autres pensent de moi* (Entretien avec Linda, p. 54). Deux éléments significatifs mais contradictoires ressortent de son témoignage ; dans un sens, elle ne pense pas devoir faire des efforts pour s'intégrer alors que la Suisse représente à ses yeux, son

pays, pays où elle est née. Mais elle souligne qu'il *faut se conduire différemment* (p. 54) en tant que personne métisse, mais pas forcément *en fonction de ce que les autres pensent* (p. 54). Il en ressort donc qu'elle se sent chez elle et bien intégrée à son pays de naissance qu'est la Suisse tout en ayant conscience que c'est différent d'être d'origine africaine avec une peau métissée. Le récit de Linda prend alors une autre direction que ceux de Roxanne et Amina dans le sens où elle n'a pas ce sentiment de n'appartenir véritablement à aucune de ses terres d'origine. Il montre également que « quand plusieurs cultures composent un édifice humain, il n'y a pas forcément souffrance, ni comportement inadéquat » (Lemdani, 2004, p. 166).

Le témoignage d'Alice me laisse penser qu'elle a du plaisir à voyager aux pays d'origine de son père, le Congo et le Sénégal. Elle garde de bons souvenirs de ses séjours auprès de sa famille sans souligner un quelconque malaise par rapport au fait qu'elle soit métisse dans une Afrique noire. Lorsque je lui demande son sentiment en tant que métisse en Suisse, elle répond d'une manière claire et sans hésiter : *Alors ça ne me dérange pas vraiment parce que je suis pas la seule* (Entretien avec Alice, p. 40).

Dans quelques cas (Amina, Roxanne), les personnes métisses se sont senti étrangères à la fois dans leur pays de naissance et à la fois dans leur pays d'origine. Ce processus se rapproche de celui des migrants qui, en arrivant dans un nouveau pays, ils se sentent d'abord isolés de la terre d'accueil, puis, avec le temps, s'y familiarisent. Mais en revenant dans leur pays d'origine, ils s'y sentent désormais étrangers.
Nous pourrions nous interroger sur ce mot *étranger* qui revient dans chacun des récits. Se sentir étranger : mais qu'est-ce que cela signifie réellement ? Et se sentir étranger par rapport à quoi ? Par rapport à qui ? Rien qu'en posant ces questionnements, on remarque que le processus de comparaison est inhérent au fait de se sentir étranger et qu'il inclut forcément la notion d'appartenance que ce soit au niveau social ou culturel. Lorsque nous voyageons dans un pays inconnu, par exemple, il est alors légitime de dire que nous sommes étrangers au pays car nous n'avons aucun lien qui nous y rattache et aucun élément pouvant nous greffer à la société que nous découvrons. Dans le cas d'Amina et de Roxanne, quelques traits caractéristiques comme les cheveux ou la couleur de peau pouvaient être des éléments qui leur permettaient de se fondre dans la société sénégalaise ou kenyane, mais cela n'a pas réellement été le cas. Contrairement à Angie qui a réussi à se sentir appartenir au groupe social angolais ; de par la grande diversité de la population en Angola avec un très grand

nombre de couleurs de peau différente, elle a pu se sentir chez elle. Le fait qu'elle parle la langue du pays a dû également jouer un rôle important pour son intégration au sein de la population, ayant ainsi adopté les codes culturels de sa famille et de la société angolaise. Angie a ainsi trouvé son lieu métis, pays et ville où elle est pleinement intégrée.

7.8 L'internationalité d'un individu métis

Nombreuses sont les fois où l'on m'interroge sur mes origines culturelles. S'ensuit alors, souvent un jeu de devinettes où la personne énumère plusieurs pays. Et la plupart du temps, on m'imagine originaire des Caraïbes, d'Amérique Latine ou encore des Antilles ; mais rarement voire jamais de l'Afrique noire et du Sénégal. Les personnes rencontrées sont alors étonnées de ma réponse et la réaction des Sénégalais semblent encore plus importante. Lors de ces moments, je me suis souvent sentie vexée face aux expressions d'étonnement des personnes ; n'ai-je vraiment rien d'une Sénégalaise ?

En ayant les quelques entretiens avec ces jeunes filles et femmes métisses, j'ai pu voir que le phénomène du jeu des devinettes les concerne également mais que leur réaction est parfois sensiblement différente de la mienne.
En prenant tout d'abord l'exemple de Linda, les gens la prennent souvent pour une *indienne* ou une *maghrébine*, comme elle le souligne dans son récit ; ses cheveux jouant alors un rôle important puisqu'ils sont noirs foncés et lisses. Face à ce genre de remarques, sa réaction est la suivante : *Ça ne m'indigne pas, je ne vais pas m'énerver pour ça, voilà c'est normal. Moi, ça m'arrive aussi de dire à quelqu'un qu'il est japonais mais en fait il est vietnamien. Et quand la personne est métisse ce n'est justement pas évident puisqu'il y a un mélange* (Entretien avec Linda, p. 55). Le dernier point que Linda met en avant est tout à fait pertinent et rejoint le point de vue d'Angie. Cette dernière insiste sur le fait qu'*il peut pas vraiment savoir* (Entretien avec Angie, p. 61) et qu'il lui arrive également de se poser des questions par rapport aux origines de personnes sans forcément rapidement trouver la réponse correcte. Ce jeu de devinettes semble partir d'une démarche innocente ; mais les personnes qui y jouent ignorent parfois les réactions que cela peut provoquer chez les individus″biculturés″ qui se retrouvent observés et questionnés sur leurs origines.

Angie souligne l'attitude des personnes rencontrées et qui entraînait ce sentiment, chez moi, de vexation : *« Tu viens d'où ? » Et il y a la réponse : « Je suis suisse » et après c'est les : « Ah, bon !!! »* (Entretien avec Angie, p. 62) Cet étonnement exprimé par les individus rencontrés souligne l'ignorance que j'ai décrite précédemment où la personne a déjà une idée en tête et semble désorientée par la réponse de l'individu métis. Ces réactions montrent que chacun est porteur de préjugés accumulés au fil des expériences et des rencontres. Angie y fait allusion lors de notre rencontre : *J'ai toujours des préjugés mais je pense que, j'en ai quand même moins que… par rapport à d'autres personnes ; je serais comment me comporter dans différentes situations si tu rencontres quelqu'un dont tu ne connais pas la culture, ben… je sais pas, il y a certaines manières de faire qui, que j'ai apprises… dont je sais que la sensibilité peut être plus heurtée en faisant d'une manière ou d'une autre, donc je crois que c'est un atout que j'ai* (Entretien avec Angie, p. 64).

Roxanne semble également avoir été confrontée à ce genre d'expression de surprise lorsqu'elle dit qu'elle est suisse allemande. Les commentaires sont alors imminents quand ils l'observent et voient sa couleur de peau *colorée* : *« Oui, mais bon tu viens d'où vraiment ? Il n'y a pas que ça »* (Entretien avec Roxanne, p. 23). Malgré des réactions vives, ce jeu des devinettes ne n'a pas l'air de réellement la déranger.

Linda, Angie et Roxanne ne vivent pas les sentiments de vexation et de tristesse que j'ai pu éprouver. Lors de notre entretien, Angie avance une explication tout à fait constructive à laquelle je n'avais jamais pensé et qui fait apparaître les choses sous un angle bien plus agréable. En abordant donc ce sujet des devinettes et les nombreux pays qu'une personne métisse peut représenter, Angie souligne *la chance d'être à plusieurs endroits à la maison* (Entretien avec Angie, p. 61). De ce point de vue là, nombreux seraient les pays dans lesquels un individu métis se sentirait à la maison ; *au lieu d'en être que d'un ou de deux* (p. 61), il pourrait retrouver ce sentiment d'appartenance si important dans des lieux aussi multiples que variés. Comme l'évoque Angie, *c'est sympa comme sentiment d'appartenance, finalement, quand tu vois que ça peut s'élargir, en fait* (p. 61). Angie parle d'un de ses voyages au Brésil qu'elle a fait avec une amie suisse et où les gens la considéraient comme une fille du pays.

J'ai vécu la même expérience lors de mes voyages en République Dominicaine ou à Cuba que j'ai particulièrement affectionnés. Je sais dorénavant ce qui a pu favoriser ce sentiment de bien-être lorsque j'étais sur place. Dans ce contexte-là, « les métaphores du havre, du voyage,

de la racine peuvent être […] utiles si l'on entend l'arbre qui émerge de la racine, la détente et la joie qu'offre le havre et le ressourcement du voyage. Les ancrages peuvent être divers, avec le mouvement de l'ancre plantée puis levée, autant de fois que souhaitable » (Lemdani, 2004, p. 166). Ces voyages sont possibles lorsque l'autre laisse la personne métisse naviguer d'un point à un autre et ne la contrait pas à rester ancrée à un endroit déterminé.

8. Synthèse analytique

Je souhaite écrire à présent une synthèse des résultats que j'ai pu obtenir à la suite des entretiens et de leur analyse. Je me focalise ainsi sur les quelques éléments qui ont particulièrement retenu mon attention.

8.1 L'"entre" métis

Le premier élément que j'avais envie de souligner est la difficulté pour les personnes métisses interviewées de trouver un endroit où elles ne se sentent pas étrangères. Au fond d'elles, elles se sentent appartenir à cette Suisse qui est leur terre de naissance mais ce sentiment de non appartenance à la société viendrait de la population et du regard posé sur elles. Je me sens proche des témoignages d'Amina et de Roxanne qui se positionnent, socialement parlant, en tant qu'être étrangère dans leurs deux pays d'origine ; en Suisse, la personne métisse peut être considérée comme noire et en Afrique, comme une *toubab*, c'est-à-dire une blanche. Cette impression d'étrangeté peut être assez déstabilisante lorsque la personne métisse se cherche et tente de se rapprocher de ses racines. Elle peut alors se sentir appartenir ni à la Suisse ni à l'Afrique et avoir l'impression de représenter un entre-deux (Roxanne, Amina) : ″ne représentons-nous qu'un entre-deux ? N'existe-il pas de qualificatif pour définir les personnes avec deux origines ?″ Cet entre-deux fait partie de la complexité métisse où l'individu, en essayant de construire son identité culturelle, passe par des moments de questionnement et il se rend compte que de par son mélange culturel, il est *entre* deux sociétés, deux pays, deux continents ; mais que représente cet *entre* ? Est-ce le vide ou le plein de quelque chose ? Dans ce cadre-là, *l'entre* représente une caractéristique spatiale où la personne métisse a le″cul entre deux chaises″. Cela montre alors la distance séparant deux signifiants, deux mondes. Cette disposition peut créer un conflit ou une tension interne car l'être métis se rend compte qu'il ne parvient pas à être l'un et l'autre en même temps, mais en alternance, ce qui peut entraîner des doutes et des questionnements sur la personne que l'on est, réellement.

8.2 Transhumance culturelle

En reprenant ce qui a été dit précédemment, le métissage ne serait se réduire à cette spécificité de *l'entre*. Comme deuxième élément de cette syntaxe analytique, je souligne l'existence d'autres situations métisses où l'individu métis parvient à vivre et évoluer avec ses deux cultures qui forment alors un *côte à côte*. Ainsi, au sein d'un même être humain, deux composantes culturelles se rencontrent et dialoguent sans pour autant créer de conflits et d'affrontements (Linda, Angie). Elles forment alors un Moi pluriel, un Moi où cohabitent différents univers sans que se crée une quelconque hiérarchisation des cultures où l'une deviendrait souveraine.

Ce *côte à côte* fait alors naître des va-et-vient entre assimilation et rejet de ses deux cultures. Dans le cas des récits des cinq personnes interviewées, ces mouvements ont été observés, et ce, dès le plus jeune âge, avec un focus sur la culture africaine. Dans certains cas (Linda et Roxanne), l'évolution et l'acceptation de cette origine se sont faites petit à petit, en grandissant et en construisant sa propre identité culturelle. Ainsi, ces jeunes femmes métisses parviennent à déclarer, aujourd'hui, qu'elles ne se sentent pas plus appartenir à l'une ou l'autre des cultures ou qu'elles ne se sentent pas entre ces deux cultures. Angie dit être 100% suisse et 100% angolaise, quant à Linda, elle affirme être 100% métisse. Chacune à sa manière a pu trouver sa place au sein de la société suisse tout en étant une personne à part entière et parfaitement complète avec ses particularités qui la rendent unique.

Une personne métisse ne devrait pas être contrainte de faire un choix entre ses deux origines ; elle apprend à vivre avec et à les gérer au mieux afin de pouvoir évoluer au sein de la société. Les données récoltées auprès des interviewées donnent des indices quant à leur situation par rapport à leurs deux cultures. Elles laissent supposer que plusieurs cas de figure sont possibles ; dans un premier cas, la personne fait son ″bricolage″ culturel avec ses deux origines ce qui aboutit à une nouvelle culture émanant d'une rencontre dont les éléments culturels utilisés sont encore visibles. Dans un autre cas, l'individu parvient à créer une cohabitation avec ses deux cultures valorisées et reconnues et tend vers l'une puis vers l'autre sans qu'aucune des deux ne soient minimisées ; se crée alors une sorte de jeu fait d'alternance culturelle. Dans tous les cas, s'il y a intervention de l'autre qui impose sa manière de penser et bloque la personne dans une de ces cultures, les mouvements d'alternance sont moins aisés à effectuer et engendrent des tensions ; ainsi, ils laissent des traces indélébiles sur le chemin de

chaque être métis qui apparaissant comme des cicatrices se refermant parfois difficilement suivant l'expérience vécue.

8.3 Diversité dans l'identité "métisse"

Le dernier point important et principal qui ressort de ces rencontres est la diversité des récits et donc des expériences vécues par chaque personne métisse. Malgré le fait que nous ayons plusieurs paramètres en commun, tels que les origines européenne et africaine, la couleur de la peau et le parcours scolaire pour certaines, nous sommes toutes différentes et avons vécu ou vivons notre métissage de manière dissemblable. Le chemin de vie d'un individu métis peut parfois croiser celui d'un autre mais finalement, leur trajectoire ne se ressemblera jamais. Leur seul point commun est peut-être les caractéristiques de leur parcours qui ne se veut pas logique, linéaire et sans obstacles ; suivant les rencontres faites, la trajectoire initiale peut être chamboulée et ainsi modifiée.

Sur cette route, chacune des personnes interviewées a pu croiser et faire connaissance avec différents phénomènes ; ainsi, elles ont pu rencontrer l'humiliation, le défi, la revendication culturelle, l'amitié, diverses cultures, le doute, le sentiment d'appartenance, le rejet, la découverte, ou encore le ″voyage intérieur″. Ce ne sont que quelques exemples qui sont ressortis des témoignages des jeunes femmes interrogées et avec lesquels j'ai pu faire des liens avec mon histoire de vie. Ces différentes rencontres énoncées précédemment ont été vécues de manière distincte par chacune d'entre nous et les conséquences nous ont donc amenées à poursuivre notre route mais en suivant des trajectoires dissemblables ou opposées, suivant les personnes.

9. Conclusion

Tout d'abord, ma première intention est de revenir sur les questions de recherche qui m'ont amenée à entreprendre ce travail et à rencontrer différentes personnes se rapprochant de mon profil culturel. Une première remarque que je peux faire à propos des récits des individus est que chacun « suggère le déplacement fréquent, régulier, entre deux lieux qui présentent des différences, des complémentarités ou des répétitions, mais desquelles il y a toujours un bénéfice à tirer » (Lemdani, 2004, p. 174).

Cette étude m'a permis de connaître d'autres expériences métisses et leurs conséquences sur les développements personnel et relationnel d'un être métis. A travers le récit des individus interviewés, mon objectif n'était pas de vérifier des données mais plutôt de décrire, à travers différents récits de vie, ″la particularité″ et la complexité que peut représenter le métissage culturel, au sein d'un individu. Cette complexité est marquée par les deux composantes culturelles au sein de l'individu ; ce dernier doit apprendre à vivre avec elles tout en sachant que l'une d'elles – parfois à tour de rôle – peut prendre le dessus pendant une période précise, suivant les rencontres et les contextes dans lesquels évolue l'individu. La personne métisse peut être prise dans des mouvements d'alternance entre ses deux cultures, sans jamais qu'une ne soit oublié ou mise de côté. Cet équilibre entre deux appartenances peut représenter un défi où l'objectif est de pouvoir vaguer harmonieusement d'un espace à l'autre, d'une culture à l'autre, sans être déstabilisé et perdu lors de sa construction identitaire : « La transhumance c'est partir, revenir, repartir et revenir encore, dans une dynamique vitale » (Lemdani, 2004, p. 175). Il est donc possible que la partie africaine de soi n'arrête pas de *se chamailler* avec la partie européenne (suisse ou française), en reprenant les termes de l'écrivain Octavio Paz et en les transposant dans les cas que j'ai traités. Mais il n'est pas seulement question de lutte entre les différentes composantes ; l'individu est justement amené à faire un travail sur lui-même afin qu'aucune ne soit lésée. Ce qui demande alors des moments de questionnements afin d'intégrer et de comprendre son propre fonctionnement dans le but de se construire d'un point de vue identitaire : « Quant aux agencements culturels, ils se bricolent avec les conflits et les harmonies de chaque moment, de chaque lieu, occasion ou événement » (Lemdani, 2004, p. 166).

Avoir conscience que ses différentes origines, tout comme sa variété d'identités, sont aussi significatives les unes que les autres n'est pas aisé à acquérir et demande du temps. La personne métisse ne peut les rejeter sans quoi elle risquerait « de renoncer à ce qui est le plus spécifiquement humain : l'affirmation de notre ″différenciabilité″ individuelle » (Devereux, 1967, cité par Ferréol & Jucquois, 2003, p. 92). Ces identités et ces origines culturelles peuvent être représentées comme des repères stables que l'individu « active successivement ou simultanément selon les contextes […]. L'identité est une histoire personnelle, elle-même liée à des capacités variables d'intériorisation ou de refus des normes inculquées » (Ferréol & Jucquois, 2003, pp. 47 et 48). On retrouve l'idée selon laquelle chaque individu est unique et que chacune de ses spécificités méritent le respect. Cette spécificité découle des phénomènes produits aussi bien en dehors de nous qu'en dedans et des divers héritages que chacun reformule à sa manière.

″La particularité″ d'un être métis fait naître de la curiosité chez l'autre qui s'interroge parfois sur cette couleur de peau qu'il n'a peut-être jamais vue ou sur les origines d'un tel mélange. Pour l'individu métis, il s'agit ensuite de pouvoir accepter ces regards inquisiteurs et parvenir à prendre du recul pour éviter qu'ils n'envahissent trop fortement son propre développement personnel et entraînent, alors, un rejet d'une de ses origines. Cette curiosité de l'autre engendre parfois des remarques blessantes ou des humiliations, surtout sur sa couleur de peau. Par rapport aux témoignages que j'ai pu analyser, différentes réactions sont alors observables : la personne métisse subit les moqueries et fait tout par la suite pour appartenir à la culture dominante. Ou au contraire, elle défend son origine menacée et refuse ainsi toute tendance de conformité à la majorité. Ce genre de réaction se rapproche fortement de celle développée par Laplantine et Nouss (1997) qui parlent d'élan de revendication identitaire correspondant à la jeunesse d'aujourd'hui qui ose s'affirmer telle qu'elle est. Les auteurs identifient ce phénomène comme un « reflux de passé qui […] monte à la gorge, [un] déferlement de racines et d'origines […] » (p. 74) qu'on ne parvient plus à identifier *la source*. La société évolue et les individus qui la font vivre, également ; ainsi, un changement dans les mentalités est à noter. « Pour les générations antérieures, l'enjeu était celui de l'intégration et de l'assimilation » (Laplantine et Nouss, 2001, p. 15) ; aujourd'hui, les jeunes ont envie de montrer au grand jour leur(s) différence(s). Dans ce sens-là, chacun est amené à vivre avec l'autre tout en acceptant ses identités et ses appartenances diverses et en les respectant.

Même si un individu présente une seule origine, il possède, inévitablement, des identités plurielles. Dans ce sens-là, chaque individu peut être considéré comme étranger aux yeux d'une personne ou d'un groupe social. Ce postulat énonce une note positive : « l'étranger commence lorsque surgit la conscience de ma différence et s'achève lorsque nous nous reconnaissons tous étrangers rebelles aux liens et aux communautés » (J. Kristeva, 1988, cité par Iglesias, 2007, p. 19).

D'une manière générale, le métissage peut être vu comme « un style de vie, des manières d'être, des façons de voir le monde, de rencontrer les autres, de parler, d'aimer, d'haïr, dans lesquels la pluralité est affirmée non comme fragilité provisoire, mais valeur constituante » (Laplantine & Nouss, 1997, cité par Lemdani, 2004, p. 169). Au sein des sociétés multiculturelles, sont en contact des cultures majoritaires et minoritaires. Mais ce ne sont que des termes qui peuvent être alors interprétés de manière différente. De Certeau (1987) utilise la métaphore musicale pour montrer que minoritaire n'équivaut pas inévitablement à inférieur. Dans la musique, il y a les tons mineur et majeur ; « un ton mineur se différencie du ton majeur sans pour autant l'exclure. Ainsi, il y aurait des cultures mineures […]. C'est […] une autre manière d'être, une autre forme de socialité et d'appartenance collective, une autre tonalité » (Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement (CERI), 1989, p. 9).

J'aimerais revenir à présent sur le contexte scolaire et la diversité culturelle qui y est présente. En tant que future enseignante, je sais que l'interculturalité fera partie intégrante de ma manière d'enseigner ; je m'en suis déjà rendu compte lors des stages que j'ai faits. Bénéficiant d'une grande mixité culturelle à Genève, les diverses appartenances sont à considérer comme une richesse et non comme un problème. Je me pose alors certaines questions pour que cette pensée corresponde au terrain : « Comment connaître et gérer la diversité culturelle ? Comment l'évaluer, l'apprécier, afin qu'elle soit une source de richesses mutuelles, et non l'argument d'une hiérarchie des peuples, la justification d'une inégalité dite naturelle et donc irrémédiable entre ceux-ci ? » (Balandier, 1989, p. 11). Il s'agit alors de mettre en place différentes structures permettant la reconnaissance des cultures présentes au sein d'une classe ; mais cette « reconnaissance […] ne va jamais sans malentendus, sans ambiguïtés, sans investissement d'émotions. […] Il peut y avoir un « choc des cultures », par incompréhension mutuelle, par intégrisme culturel offensif ou défensif. […] Il est [alors] nécessaire de contribuer au « dialogue des cultures » » (Balandier, p. 11).

Les interviews et la démarche analytique m'ont apporté diverses émotions suivant les histoires de vie de ces jeunes filles et femmes métisses ; j'ai alors été curieuse, surprise, attentive et j'ai eu du plaisir à écouter leurs témoignages qui délivraient des souvenirs personnels et parfois intimes.

Je pense avoir fait le bon choix quant au dispositif méthodologique mobilisé tout en ayant conscience que j'aurais pu aller plus loin par rapport aux démarches entreprises ; l'idée développée avec ma directrice de mémoire au tout début de mes recherches, quant à l'élaboration d'un questionnaire afin de revenir sur les éléments énoncés par les interviewées, aurait été pertinent et aurait pu compléter les différentes informations récoltées.

L'entretien semi-directif m'a permis de relancer les personnes interrogées lorsque j'en ressentais la nécessité ; ce n'est, cependant, pas une démarche facile suivant l'individu interviewé et la manière dont il s'exprime. Il arrive que la personne soit moins inspirée ou soit moins à l'aise sur une ou l'autre des thématiques abordées et qu'elle ne parvienne pas à développer clairement le fond de sa pensée. Lors de ces moments, j'essayais d'emprunter d'autres chemins pour mettre à l'aise la personne interviewée, tout en restant dans le domaine approché. Je me rends compte de la flexibilité dont le chercheur doit faire preuve pour permettre que l'entretien continue et que l'interviewé ne se braque pas sur certaines questions.

Ces rencontres m'ont bousculée, moi, en tant que personne métisse ainsi que certaines de mes conceptions. J'ai alors vécu, durant la recherche, cette instabilité et ces mouvements présentés comme phénomènes liés au concept de métissage (Laplantine & Nouss).

Je retiens un élément essentiel : le métissage, ce n'est pas seulement la couleur de peau. C'est un concept qui englobe un nombre de domaines importants et tout autant diversifiés. En ce qui concerne le métissage culturel, j'ai ainsi bien intégré qu'une personne métisse n'a pas pour seul qualificatif sa couleur de peau. D'un point de vue extérieur, cet aspect-là peut paraître évident, mais pour moi, en tant qu'individu métis, je me décrivais principalement en énonçant ma couleur de peau qui était alors la source de mon mal-être, à une époque de ma vie.

Lorsqu'on évoque donc un individu de deux cultures différentes, son identité culturelle ne se cantonne pas à ces deux composantes. Elles sont multiples et peuvent impliquer l'aspect relationnel, les langues, la religion, les coutumes, les modes de vie et les influences qu'elles soient suisses, européennes et occidentales ou sénégalaises et africaines, en reprenant, comme exemple, les profils des interviewés. Encore faut-il avoir le courage et la force de vivre cette

expérience qui peut être autant enrichissante que traumatisante si l'individu ne se sent pas libre de vivre et d'assumer pleinement sa diversité culturelle. Mais il arrive qu'il ne soit guère encouragé dans cette voie-là ; en reprenant mon exemple, si j'affirme ma composante suisse, il se peut qu'on me renvoie à mon autre appartenance, en soulevant le fait que je ne sois pas blanche. Mais si j'affirme ma composante sénégalaise, je peux avoir en retour des regards interrogateurs et méfiants lorsqu'on découvre mes tenues vestimentaires, typiquement occidentales. « […] Ce qui détermine l'appartenance d'une personne à un groupe donné, c'est essentiellement l'influence d'autrui ; l'influence des proches […] qui cherchent à se l'approprier, et l'influence de ceux d'en face, qui s'emploient à l'exclure » (Maalouf, 1998, p. 33).

Cette recherche m'a permis de découvrir d'autres manières de penser et de se représenter en tant que personne métisse comme, par exemple, pouvant paraître tout autant originaire des Iles Caribéennes que des pays d'Amérique Latine. J'ai ainsi pris du recul par rapport à mes conceptions sur le métissage ce qui ne peut être que constructif pour la suite de mes développements personnel et relationnel.
Reste cependant une difficulté à surmonter ; aurai-je un jour le sentiment de réellement appartenir à mes deux cultures ? Parviendrais-je à me sentir proche de la population suisse lorsque je suis en Suisse et de la population sénégalaise lorsque je suis au Sénégal ? En ce qui concerne la Suisse, un long chemin a déjà été parcouru mais quant au Sénégal, il me faudra certainement encore quelques voyages au pays de mon père pour m'imprégner de la culture et me sentir proche de cette dernière.

La recherche que j'ai effectuée peut être considérée comme une première partie d'un travail plus conséquent. J'ai ainsi imaginé un prolongement ou une suite à donner à cette recherche. L'idée d'avoir une population métisse serait la même, mais cette fois-ci, les genres se mélangeraient. Les personnes interviewées seraient donc des hommes et des femmes, d'origine suisse (mère) et d'origine africaine noire (père) ; leur nombre serait plus important que celui choisi pour mon travail de mémoire. Afin de faire un parallèle et de permettre des comparaisons, mon choix de personnes s'orienteraient vers un nombre d'au moins 10 hommes et 10 femmes. Une option qui serait possible de rajouter concernerait le lien entre ces hommes et ces femmes afin de mieux voir s'il y a une différence entre les genres ; le fait de prendre

des frères et des sœurs pourraient alors apporter des données significatives. L'âge ne serait toujours pas un critère pris en compte.

Un autre élément serait à inclure pour une suite de la recherche. En effet, un phénomène minimisé dans mon travail de recherche et qui est inhérent au processus de métissage est le concept d'altérité. Durant ma recherche, je me suis rendu compte qu'il était, en réalité, surtout question du regard des gens posés sur soi et l'interprétation que l'on en fait. Mais ma réflexion s'est essentiellement focalisée sur les histoires de vie des personnes métisses et leur situation en tant que telle, dans le passé et actuellement. Mais les autres, que ce soit l'entourage familial ou amical et les personnes rencontrées tout au long d'une vie jouent également un rôle dans la construction identitaire de chaque individu. Ces autres peuvent être considérés comme une richesse sur les plans culturel et humain (Comité de liaison pour l'alphabétisation des immigrés (CLAPEST, 1988)) ; « la découverte de l'altérité est [donc] celle d'un rapport, non d'une barrière » (Claude Lévi Srauss, s.d., cité par Perotti, 1989, p. 91).

Il a été important, pour mon développement personnel, d'aller à la rencontre de quelques personnes métisses et de découvrir et d'essayer de comprendre d'autres expériences de vie. Je pense que cette démarche m'a permis une ouverture d'esprit et une prise de distance par rapport à mon vécu et mes conceptions du métissage. J'ai vécu cette recherche comme un voyage intérieur où je suis partie explorer un monde que je refusais de voir et de découvrir : le monde du métissage. J'ai ainsi pris le temps de me redécouvrir et d'affiner ce lien avec ma culture sénégalaise que j'apprends à connaître, petit à petit. Je me rends compte que j'ai trop souvent voulu résister et renoncer à ma culture africaine ; et je réalise que même si je tente de la renier, elle sera toujours présente car elle fait partie intégrante de mon Moi et que sans elle, je ne serais pas moi, telle que je suis aujourd'hui et tel que je serai demain. Je ne me représente plus comme deux moitiés qui n'auraient pas les mêmes valeurs et auxquelles je n'accorderais pas la même importance ; je rejoins les propos de Maalouf (1998) qui énonce que « […] l'identité métisse n'est pas formée d'un *je* et d'un *tu* mais de deux ou plusieurs *je*, plutôt de deux ou plusieurs *il* » (p. 235).

Les rencontres faites durant mon travail ont joué un rôle important puisque c'est un phénomène qui fait partie inhérente du processus de métissage et de son mode être qui se veut « pluriel, et non multiple : il est addition, non multiplication […] ; il n'est pas simple

dédoublement de la personnalité, il accueille potentiellement une pluralité d'individualités (au gré de rencontres) […] » (Laplantine & Nouss, 2001, p. 236).

Je saisis ainsi, petit à petit, les apports enrichissants amenés par le fait d'être de deux cultures différentes et ce que cela représente non seulement pour moi-même mais également pour les personnes qui m'entourent. Comme le disait Montaigne, « un honnête homme, c'est un homme mêlé » (De Montaigne, 1998, cité par Laplantine, 1999, p. 76 ; voir aussi Gruzinski, 1999) ; dans ce cadre-là, toute identité dite entière ne serait alors que *vanité* (Laplantine & Nouss, 1997).

Je ressens à présent l'envie d'être pleinement moi-même, c'est-à-dire, une personne à la fois suisse et sénégalaise, avec ses spécificités identitaires et qui n'a plus, désormais, ni peur et ni honte d'être différente, d'être tout simplement métisse.

« Je suis mille possibles en moi ; mais je ne puis me résigner à n'en vouloir être qu'un seul » (Gide, s.d, cité par Bastide, 2006, p. 5).

10. Références bibliographiques

Abou, S. (1992). *Cultures et droits de l'homme*. Paris : Hachette.

Balandier, G. (1989). Diversité et richesse des cultures. In E. Bérard, A. Seksig & H. Trublin-Savoye, *Connaissance et rencontre des cultures à l'école* (pp. 11-12). Paris : CRDP.

Bastide, R. (2006). *Anatomie d'André Gide*. Paris : L'Harmattan.

Berger, G. (2000). Se connaître et s'inventer. *Les cahiers pédagogiques : notre métier, notre identité, 380*. Paris : CRAP.

Bertaux, D. (1997). *Les récits de vie*. Paris : Nathan.

Braudel, F. (1985). *La méditerranée. L'espace et l'histoire*. Paris : Flammarion.

Charmillot, M. & Dayer, C. (2007). Démarche compréhensive et méthodes qualitatives : clarifications épistémologiques. *Recherches qualitatives, 3*. Hors-série : Bilan et prospectives de la recherche qualitative, 126-139 [Revue électronique de méthodologie].
Accès : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/hors_serie_v3/Charmillot_et_Dayer-FINAL2.pdf (consulté le 8 mai 2009).

Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement. (1989). *L'école et les cultures*. Paris : OCDE.

Comité de liaison pour l'alphabétisation des immigrés. (1988). Pluralité des cultures : un apprentissage de la solidarité. In E. Bérard, A. Seksig & H. Trublin-Savoye, *Connaissance et rencontre des cultures à l'école* (pp. 85-86). Paris : CRDP.

De Certeau, M. (1987). Economies ethniques : pour une école de la diversité. In Centre pour la recherche et l'innovation dans l'enseignement. *L'éducation multiculturelle*. Paris : OCDE.

De Montaigne, M. (1998). *Essais*. Paris : Flammarion.

De Villanova, R. & Vermès, G. (Ed.) (2005). *Le métissage interculturel : créativité dans les relations inégalitaires*. Paris: L'Harmattan.

Demazière, D. & Dubar, C. (1997). *Analyser les entretiens biographiques : l'exemple de récits d'insertion*. Paris : Nathan.

Devereux, G. (1967). La renonciation à l'identité : défense contre l'anéantissement. *Revue française de psychanalyse, 31*(1), 101-142.

Dupré, P. (1972). *Encyclopédie du bon français dans l'usage contemporain*. Paris : Trévise.

Ferréol, G. & Jucquois, G. (Ed.) (2003*). Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles.* Paris : Armand Colin.

Groulx, L.H. (1999). Le pluralisme en recherche qualitative : essai de typologie. *Revue suisse de sociologie*, *25*(2), 317-339.

Gruzinski, S. (1999). *La pensée métisse.* Paris : Fayard.

Hannerz, U. (1990). The world in Creolization. *Africa*, *57*, 546-559.

Huston, N. (1999). *Nord perdu*. Arles : Actes Sud.

Iglesias, R. F. (2007). *Les couleurs de la perte : de la construction identitaire des premières générations en situation d'acculturation comme exemple de transaction sociale*. Mémoire en Sciences de l'éducation, Université de Genève.

Kaufmann, J.-C. (1996). *L'entretien compréhensif*. Paris : Nathan.

Kaufmann, J.-C. (2004). *L'entretien compréhensif*. Paris : Fayard.

Kristeva, J. (1988). *Étrangers à nous-mêmes.* Paris : Fayard.

Lemdani, M. (2004). *Transhumer entre les cultures : récit et travail autobiographique*. Paris : L'Harmattan.

Laplantine, F. (1999). *Je, nous et les autres*. Paris : Fayard.

Laplantine, F. (2007). *Ethnopsychiatrie psychanalytique*. Paris : Beauchesne.

Laplantine, F. & Nouss, A. (1997). *Le métissage*. Paris : Flammarion.

Laplantine, F. & Nouss, A. (2001). *Métissages, de Arcimboldo à Zombi*. Paris : Pauvert.

Le Grand Larousse. (1975). Paris : Larousse.

Le Littré. (1982). Paris : Garnier Flammarion.

Le Petit Dictionnaire Hachette. (2003). Paris : Hachette.

Le Petit Larousse Illustré. (1992). Paris : Larousse.

Le Petit Larousse Illustré : 100e Edition. (2005). Paris : Larousse.

Le Trésor de la langue française : Dictionnaire de la langue du XIXe et du XXe (1789-1960). (1985). Paris : CNRS.

Maalouf, A. (1998). *Les identités meurtrières*. Paris : Grasset & Fasquelle.

Manço, A. (1999). *Intégration et identités. Stratégies et positions des jeunes issus de l'immigration*. Paris/Bruxelles : De Boeck.

Mucchielli, A. (2003). *L'identité* (Que sais-je ? N°2288). Paris : PUF.

Perotti, A. (1989). L'éducation interculturelle : enjeux et stratégies. In E. Bérard, A. Seksig & H. Trublin-Savoye, *Connaissance et rencontre des cultures à l'école* (pp. 91-92). Paris : CRDP.

Pieterse, J.N. (1995). Globalization as hybridization. In M. Featherstone, S. Lash & R. Robertson (Eds.), *Global Modernities* (pp. 45-68). London: Sage Publications Ltd.

Raulin, A. (2000). *L'ethnique est quotidien. Diasporas, marchés et cultures métropolitaines*. Paris : L'Harmattan.

Sanseau, P. -Y. (2005). Les récits de vie comme stratégie d'accès au réel en sciences de gestion : pertinence, positionnement et perspectives d'analyse. *Recherches qualitatives, 25*(2), 33-57 [Revue électronique de méthodologie].
Accès : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/numero25(2)/ysanseau.pdf
(consulté le 12 mai 2009).

Schurmans, M.-N. (2003). *Les solitudes*. Paris : PUF.

Sibony, D. (1991). *Entre-deux. L'origine en partage*. Paris : Seuil.

Trudel, L., Simard, C. & Vonarx, N. (2007). La recherche qualitative est-elle nécessairement exploratoire ? *Recherches qualitatives, 5*. Hors-série : Les questions de l'heure, 38-45 [Revue électronique de méthodologie].
Accès : http://www.recherche-qualitative.qc.ca/hors_serie_v5/trudel.pdf
(consulté le 28 mai 2009).

Van der Maren, J.-M. (1995). *Méthodes de recherche pour l'éducation*. Montréal : Presses de l'Université de Montréal.

Wikipédia (2009, 5 mai). Entretien semi-directif [Page Web].
Accès : http://fr.wikipedia.org/wiki/Entretien_semi_directif

11. ANNEXES

11. ANNEXES

11.1 Journal de mémoire

13 novembre 2008

Rendez-vous avec Mme Lemdani le jeudi. Recadrement très utile pour mieux savoir et centrer mon étude. Attentes précises. Objectifs précis d'ici Noël. Permet de me motiver et d'être moins perdu dans l'avancement de ma recherche.
Cadre : filles/jeunes femmes métisses.
Outil : 2 phases ; la 1ère : entretien avec questions ouvertes. Puis, analyse de ces premiers entretiens. 2ème phase : questionnaire, entretien semi-directif. Permet de mieux éclaircir certains points pertinents relevés lors de l'analyse des premiers entretiens.

Premier rendez-vous pris avec Roxanne pour le mercredi 19 novembre 2008, pour le premier entretien.
Réflexion sur la meilleure manière de commencer l'entretien pour laisser libre cours à la discussion. Regarder dans la littérature. Récit de vie. Entretien avec questions ouvertes.

J'avais, au départ, eu envie d'observer et de m'entretenir non seulement avec des filles mais également avec des garçons. L'idée d'une comparaison sur deux plans – fille/garçon métisses – m'intéressait et se rapprochait de ma situation personnelle. J'avais donc l'intention de m'intéresser à quatre personnes, en tout. Mais je me suis vite rendu compte que cela n'était guère suffisant pour pouvoir construire réellement un sujet d'étude. Je devais recadrer mon champ d'action et donc cibler une population. L'idée d'une comparaison fille-garçon était bonne en soi mais demandait un travail de recherche bien plus large que celui que je m'étais fixé.
J'ai alors décidé, en collaboration avec Mme Lemdani, de me focaliser uniquement sur le sexe féminin, quelque soit l'âge. De nouvelles variables se dessinaient donc : fille, métisse, mi-africaine et mi-suisse, de père africain et de mère suisse.
Au début de ma recherche, j'employais souvent le mot comparaison pour désigner mon travail ; mais dorénavant, je ne désire plus faire de comparaisons en prenant telle ou telle variable. Je m'intéresse plus à une démarche compréhensive afin de comprendre, comme son nom l'indique, les processus marquant chez des filles, jeunes femmes ou femmes métisses.

J'ai déjà effectué trois entretiens et je me rends compte de la diversité entre les récits de vie que j'ai eu la chance d'écouter.
Au début de ma recherche, j'ai fait des hypothèses qui sont, au fur et à mesure que j'avance, bousculées, contredites ou confirmées. C'est intéressant d'observer ce va-et-vient incessant qui nous emmène à chaque fois sur des chemins différents en élaborant de nouvelles hypothèses ou en les modifiant.

28 décembre 2008

Voilà, je me suis entretenue avec 5 personnes de sexe féminin. Je pense m'arrêter là pour la récolte de données car mon intention n'est pas de faire une comparaison de récits de vie en ayant un maximum de jeunes filles ou femmes interviewées. Je désire simplement entendre différents récits de vie et pouvoir ainsi voir diverses manières façons d'être et de vivre son métissage. Je me rends compte que chacune de ces personnes, suivant leur trajectoire de vie, ressentent d'une manière bien distincte leur appartenance à deux cultures.

3 janvier 2009

Je me rends compte réellement de l'évolution et des mouvements incessants qui se réalisent durant une recherche. Ma problématique de départ évolue au fil des jours, des semaines, des différentes rencontres et des auteurs que je lis. C'est un réel enrichissement. Le simple fait aussi d'expliquer son objet d'étude aux individus que j'interview, ce dernier se différencie de mes premiers essais. Je me remets en question ainsi que ce qui dirige ma recherche. Sur quoi je veux réellement me concentrer ? Quelles sont mes intentions ? La thématique d'identité culturelle est l'idée de base sur laquelle je m'appuie pour partir dans différentes directions. De quelle manière, des individus de sexe féminin, vivent-ils leur appartenance à deux cultures distinctes, précisément mi-suisse, mi-africaine ? Leurs ressentis dépendent-ils de leur vécu, de leur parcours de vie ? Quels sont leurs sentiments par rapport à la notion de métissage ? De quelle manière se considèrent-ils et se situent-ils par rapport à ces deux cultures ? Sont-ils indifférents, bousculés, perturbés ou au contraire ressentent-ils de la fierté à être de deux cultures différentes ?

Toutes ces interrogations alimentent ma recherche ; à travers des lectures, je trouve des pistes en mettant en parallèle les récits de vie des différentes filles ou femmes interviewées. Mais, d'autres questions surgissent également lors de ces phases de ma recherche.

3 février 2009

Réflexion sur le rejet de notre couleur de peau et par conséquent de notre culture africaine.
Pourquoi certaines personnes noires ou métisses – comme Amina ou moi – ont ou rejettent encore maintenant leur culture africaine, leur couleur de peau. Est-ce relié à l'histoire des colonisations, à la traite des noires ? Ce passé est-il toujours présent et nous en ressentons encore les conséquences aujourd'hui où nous avons honte d'être de couleur de peau foncée ?

5 février 2009

Il faut que je pense à prendre de la distance avec mes lectures pour effectuer un tri le mieux possible qu'il soit. Prendre du recul avec les propos des auteurs.
Ma récolte de données théoriques touche bientôt à sa fin. Après avoir regroupé différentes idées ou citations, j'effectuerai un autre tri et me focaliserais d'abord sur le métissage en examinant les concepts qui lui sont liés, tels que l'acculturation, le multiculturalisme, etc. Ce sera un autre travail de pointer les concepts les plus pertinents pour mon travail de recherche.

18 février 2009

Je vais commencer un stage dans un Centre de jour, à Genève. (18.02.09) Et le formateur de terrain que j'ai récemment rencontré s'est montré enthousiaste par rapport au fait que je sois métisse. Une enfant du centre l'est également et rencontre de gros problèmes, notamment lié au fait qu'elle soit métisse. Jusqu'à maintenant elle rejetait sa couleur de peau et en même temps, ce qui est peut-être contradictoire, elle rejette toutes personnes travaillant dans le centre et de peau blanche. Mon formateur de terrain se réjouit de notre rencontre pour voir comment elle va réagir. Je ressens alors une légère appréhension. Vais-je me retrouver en cette jeune enfant ? Vais-je revivre ce que je ressentais à son âge ?

24 février 2009

Méthodologie à faire en fonction des différentes étapes, des entretiens crées et menés et de ce que je peux en tirer.
Début du stage en Centre de jour. Rencontre avec l'enfant métisse (Guadeloupe et Suisse) : attachement vite de l'enfant. Intriguée. Curieuse. Pose des questions sur mes origines, ma famille, mes cheveux, etc. Veut être avec moi souvent, dit qu'elle m'aime alors qu'elle rejette tous les autres éducateurs et profs. Une éducatrice m'a dit qu'elle ne peut aimer plusieurs adultes en même temps.

Me poser les mêmes questions que j'ai posées aux autres filles ??

Les entretiens ont permis de prendre de la distance avec mon vécu et de pouvoir voir et comprendre le parcours d'autres personnes métisses.
Une autre prise de distance a ensuite été prise en lisant la théorie où ma question principale tout au long de ces lectures était d'arriver à mettre en lumière la signification du métissage, ce qui est derrière ce processus ou ce concept (scientifique) et ce qu'il enclenche.
Nécessité d'expliquer pourquoi j'ai choisi de me centrer sur les filles. Expliquer toute cette démarche pour en arriver à me focaliser que sur les filles et femmes.

Rappel :

I) Vécu, récit de vie, expérience personnelle
   1er jet : autobiographie interculturelle. Retravailler le texte, se rapprocher du « je », du « moi », car j'ai été trop en surface. Quelles sont les parties importantes, qu'est-ce qu'il y a derrière. La théorie aide à analyser ce 1er jet.
II) Distanciation nécessaire : théorie sur le métissage
III) Demander à mon frère de faire la même réflexion que j'ai eue, sous la même forme. (2ème autobiographie interculturelle). 2 expériences différentes à l'intérieur d'une même famille.
IV) Distanciation : théorie sur le métissage (Laplantine, Nouss et co.)
V) Entretiens avec filles et femmes. Analyse de ces entretiens. 2ème rencontre ? Questionnaire ouvert (Interview semi-directif.) ?

28 février 2009

Rencontre avec Mme Lemdani cette semaine. Pression pour pouvoir finir au mois de mai.
Cadre théorique à relier et mettre en texte. Tâche complexe après un aussi gros travail d'assemblages de données.
Poser le cadre théorique et les questions qui vont me mener à l'analyse des entretiens avec les filles.
Titre de mémoire : Le métissage au féminin ?

10 mars 2009

Stage à La Coudraie :
Rencontre d'une enfant métisse. Elle me renvoie à ce que j'étais quand j'étais enfant : rejet de la culture africaine ; lien direct avec l'environnement, le lien avec sa mère noire.
Récit de Blanche-Neige : une enfant métisse dit être blanche-neige mais une autre la rattrape vite en disant qu'elles, que nous pourrons jamais l'être car blanche-neige est blanche. Même sentiment quand j'étais petite.

26 mars 2009

Inscrire au début de l'analyse de quelle manière s'est déroulé la rencontre entre les filles interviewées, l'âge qu'elles ont, ce qu'elles font, etc.
Analyser avec différents points : appartenance à plusieurs pays, identité, entre, etc.

27 mars 2009

- Linda : 23 ans (mai 1986). Etudiante en droit, à l'université de Genève. Rencontrée par l'intermédiaire d'une amie en commun. Française-Zaïroise.
- Roxanne : 22 ans ?? Etudiante en sciences de l'éducation, à Genève. Rencontrée dans le cadre de nos études et de cours de danse. Suisse-Kenyane.
- Amina : 25 ans. Travaille en tant que secrétaire juridique dans une étude d'avocats. Présentée par Roxanne. Suisse-Sénégalaise.

- Angie : 32 ans. Enseignante. Rencontrée dans le cadre de cours de salsa. Suisse-Angolaise.
- Alice : 10 ans. Ecolière à l'école de Vésenaz. Rencontrée lors d'un stage dans sa classe, quand elle était en enfantine. Suisse-Congolaise.

28 mars 2009

Préciser que je voulais rencontrer d'autres filles vivant en Suisse, avec un père d'Afrique noire. Toutes sont nées en Suisse ; toutes sont d'origine suisse et africaine sauf une qui est d'origine française et africaine.

Conclusion ? Introduction ?
Cette recherche sur le métissage me permet finalement d'approfondir une thématique, un concept qui m'a souvent interpellé, bousculé et questionné. Le point de départ de ce mémoire est aussi une volonté d'en savoir plus sur qui je suis et ce que je représente, plus pour moi-même que pour les autres.

27 avril 2009

A ne pas oublier avant la reddition du mémoire :

- Changer les prénoms
- Regarder après chaque « : » si la citation qui suit est avec une majuscule
- Résumé du mémoire
- Table des matières
- Remerciements
- Annexes : entretiens, journal de mémoire, autobiographie interculturelle, entretien avec mon frère

11.2 Mon autobiographie interculturelle

Introduction

Si je devais me présenter, voilà ce que je dirai: je m'appelle Rachel Faye, je suis étudiante à l'université de Genève en Sciences de l'éducation, je suis sénégalo-suisse et donc métisse. Il est important pour moi de le préciser, mais est-ce réellement nécessaire?

Mon père africain

Mon père ayant vécu une histoire difficile dans son pays natal a toujours repoussé le moment de nous parler, à mon frère et moi, de ce qu'il avait traversé. A ses yeux, nous n'étions ni assez grands ni matures et donc pas prêts à écouter son récit. Voulait-il nous protéger ou plutôt se protéger lui-même ? Mais de quoi ? J'ai réellement du mal à comprendre. Il y a donc un effet contradictoire dans mes ressentis. Dans un sens, je reniais mes origines africaines et dans l'autre, j'en voulais à mon père qu'il ne nous dévoile pas son histoire.

Je me suis toujours sentie proche de mon père et nous avons toujours eu une relation forte. J'étais SA fille. Il était MON père africain et noir. J'apprécie tout particulièrement une de ces caractéristiques de la culture africaine où le père est très protecteur avec sa fille.

Influence de la culture dans la construction de sa propre personnalité

J'ai forgé ma personnalité, petit à petit, en étant sans cesse tiraillée entre mes cultures suisse et africaine.

Mes attitudes et mes réactions reflètent également cette double appartenance; ma mère me fait souvent des remarques en me disant que l'on ressent bien qu'il y a du sang africain qui coule dans mes veines, lorsque je demande qu'on ne me stresse pas et qu'il faut être relax. Tandis que dans mon travail, je suis très organisée et perfectionniste ce qui me fait plus penser à la culture suisse. Il est étonnant de noter, et cela me réjouit, que la culture suisse ne m'a pas totalement envahie malgré le fait que je vive dans ce pays et que l'influence sénégalaise, même si elle est peu visible, est bien présente au quotidien à travers mes actions.

Ma culture africaine

- ***Durant ma scolarité obligatoire***

La question de l'appartenance à deux cultures a toujours été présente mais j'en ai réellement souffert et je me suis beaucoup interrogée dès la fin de mes années à l'école primaire jusqu'en fin du collège.

A l'école primaire, mon frère et moi étions les seuls enfants noirs de l'école de campagne où nous allions. Je m'en souviens comme si c'était hier. Cela me dérangeait même si je n'ai jamais eu ou entendu de remarques racistes au sujet de mon frère ou moi. Je me sentais différente par rapport à toutes mes camarades. Je refusais d'accepter cette couleur de peau; j'avais l'impression que tous les regards étaient sur moi et je ressentais que des ondes négatives. J'ai toujours senti en moi une différence. Différence par rapport aux autres car lorsqu'on a 8 ans, on pense souvent à être comme ses camardes de classe pour être inclus dans un groupe.

Au cycle d'orientation, j'étais mal dans ma peau et très renfermée sur moi-même. Avec du recul, en revoyant des vidéos de cette époque de l'adolescence, je ne me suis pas reconnue. Etais-je réellement comme ça, si transparente, renfermée et peu sûre de moi ? Ce n'est en tout cas pas la jeune femme que je connais aujourd'hui.

Jusqu'à la période du collège, j'ai souvent ressenti ma différence culturelle comme une note négative. Je n'en parlais jamais, ni avec mes copains ou copines et encore moins en famille. Cela a certainement eu une influence sur mes réactions de rejet par rapport à cette culture africaine.

Je me rappelle une amie qui me taquinait souvent en affirmant que j'étais noire et je me souviens de ma réaction: « Non! Je ne suis pas noire! » Elle ne comprenait pas mon entêtement et en riait.

Durant mon cursus obligatoire, je n'ai jamais rencontré de personnes de même origine ou couleur de peau que moi. Tous étaient blancs malgré le fait que certains soient de deux origines différentes. Est-ce était un hasard que je me fasse des amis principalement de couleur blanche et ce même au collège?

Je n'ai donc jamais eu de problème d'intégration ; j'avais mon groupe d'amis avec lesquels nous n'abordions, à mon souvenir, peu voire jamais mon appartenance à deux cultures

différentes. Je pratiquais beaucoup de sports, que ce soit la danse, l'athlétisme ou les agrès et je prenais un grand plaisir à jouer d'un instrument de musique, le piano. Dans tous ces contextes, je me sentais libre et totalement autre. J'oubliais qui j'étais, mes origines et ma couleur de peau. Je rêvais d'être la première athlète suisse et noire à fouler le sol international pour de grandes manifestations.

- ***Un déclic***

Un déclic a eu lieu lors de ma neuvième année au cycle d'orientation. Mon enseignante de français a alors demandé à la classe de faire un petit travail sur une personne de notre choix en relatant son parcours, son vécu et ses expériences passées et du moment. Cette personne ne pouvait, cependant, pas être choisie au hasard : elle serait, à nos yeux, un héros. J'ai alors choisi mon père. Le choix pour moi était évident.

J'ai tout de suite su que j'étais prête à écouter le récit de mon père et à partager son histoire avant que nous rentrions dans sa vie.

C'est alors la première fois que mon père m'a parlé de lui et de sa vie africaine. J'étais émue et fascinée. Il était difficile pour moi de me dire que la personne qui se racontait était le personnage principal de l'histoire. C'est comme si mon père avait eu deux vies et enfin, je pouvais connaître cette première qui est à la base de tous mes questionnements. J'étais heureuse et me sentais privilégiée que mon père et moi, nous nous retrouvions en tête à tête pour parler des rencontres, de ses expériences, ses joies, ses peines et ses souffrances.

- ***Comme une différence***

Cela me gêne de l'écrire, mais je ressentais comme une honte à être noire. Je crois que le fait d'être de deux origines ne me dérangeait pas, dans le contexte scolaire et mes activités extrascolaires, du moins. Mais le fait que cela se voit autant par la couleur métissée de ma peau, me perturbait beaucoup. Ma différence se voyait tant. J'aurai voulu être plus discrète : être blanche.

Aujourd'hui encore, j'ai des réflexes qui heureusement tendent à disparaître, petit à petit. Il m'arrive parfois, lorsque je suis à la montagne, dans les téléphériques, d'observer si mon père, mon frère et moi sommes les seules personnes de couleur. Comme c'est souvent le cas, je prends l'habitude et cela ne me touche plus. Mais quelques années auparavant, cela me gênait réellement d'être la seule métisse dans un lieu aussi fermé. Je ne me sentais pas à l'aise et j'avais l'impression que toutes les personnes présentes autour de moi notaient cette différence.

Le fait est que la plupart du temps, je n'assume pas d'être métissée et cette différence entraîne une peur ; peur de ne pas être acceptée au près de personnes car je suis mi blanche-mi noire. Il m'est arrivé de ressentir une grande appréhension lorsqu'on me présente auprès de nouvelles personnes. Lorsque j'arrive dans une nouvelle école, je m'interroge toujours si je vais être la seule enseignante de couleur. Je n'ai encore jamais rencontré d'enseignant noir ou métis. Par exemple, lorsque j'apprends par l'intermédiaire d'une amie qu'elle connaît tel ou tel enseignant dans une école où je vais et que cette dernière l'a aidée à trouver un logement au Burkina Faso, je m'imagine forcément que cette personne n'est pas blanche de peau. Quelle déception lorsque je la rencontre et que je découvre qu'elle n'est ni noire ni métisse.
Pourquoi suis-je autant en attente? Je pense que cela me rassurerait d'être dans une école où les enseignants sont de différentes cultures et de savoir de quelle manière ils ont été acceptés par leurs collègues et les parents des élèves.

- ***Comme un enrichissement***

Avec le temps, les rencontres que j'ai pu faire et les différentes expériences vécues quotidiennement, cela m'amène à voir d'une autre manière mon appartenance à la culture sénégalaise. Mon entourage au niveau amical est très ouvert à cette culture africaine et mon pays d'origine. Ils envient ma couleur de peau, alors que j'ai passé les 15 premières années de ma vie à la détester. Ce n'est alors pas facile de changer totalement de point de vue et d'en avoir un différent. Lorsque je dis que je suis d'origine sénégalaise, les différentes personnes que je rencontre souligne la beauté du pays et loue leur manière de vivre. J'ose désormais dire que je suisse et sénégalaise. C'est désormais un point que je mets en avant et dont je n'ai pas honte.
En classe, lors de stages ou de remplacements, les enfants sont curieux de connaître d'où je viens et me posent des questions sur cette région africaine. J'ai dû plaisir et je suis fière d'en parler.
J'ai dernièrement fait un stage dans une classe de 2P, où j'ai commencé à lire aux élèves un livre pris au hasard dans la bibliothèque de la classe. J'ai découvert, au même rythme que les enfants, cette histoire parlant d'une jeune fille africaine, qui dans la cadre d'une pièce de théâtre avec sa classe, obtient le rôle du personnage principal, la *Belle au bois dormant*. J'ai craint que les élèves fassent une remarque, pensant que j'avais choisi exprès ce livre mais ils étaient intéressés par l'histoire et ne s'arrêtaient pas à la question de la couleur de peau. Je leur alors demandé ce qui changeait de l'histoire originale de la Belle au Bois dormant; ils ont bien sûrs tous notés qu'elle était en réalité blanche mais qu'est-ce que ça change réellement?

Durant ce même stage, une maman d'élève m'a même félicité en soulignant le travail que je faisais avec la classe et me demandant si je pouvais venir l'année prochaine enseigner dans cette école. J'ai été touchée car non seulement mon travail était reconnu mais également car il n'a pas du tout été question de mon origine et de ma différence de couleur de peau.

C'est à l'université où je me suis rapprochée d'une étudiante d'origine kényane. C'est la première fois où je parviens à me lier d'amitié avec une personne de même couleur que moi.
Nous parlons souvent de nos deux origines; nous sommes toutes les deux à la recherche de réponses à des questions liés à cette double appartenance. Mais de manière bien semblable. Cette amie veut prendre une année sabbatique pour vivre au Kenya et y apprendre la langue.
Elle, contrairement à moi, n'a jamais eu un réel conflit avec sa culture africaine et a toujours été fière d'être métisse. Elle a d'ailleurs été très étonnée lorsque je lui ai raconté mes difficultés à accepter ma couleur de peau. Elle ne comprenait pas comment j'ai pu rejeter cette culture si riche.
Je fais également depuis deux ans de la danse africaine ce qui était encore impensable il y a plusieurs années en arrière ne voulant absolument pas être en relation avec quoique ce soit me rappelant ma culture d'origine.
Ces deux nouveaux points signifient-t-ils, sont-ils des preuves que je me suis ouverte à la culture africaine et que je parviens finalement à l'accepter?

A la recherche d'un "chez moi"

En Suisse, à Genève, j'ai donc mis du temps à me sentir chez moi. Cette différence de couleur de peau prenait une place si importante dans mon quotidien.
J'aimais les voyages que nous faisions à l'étranger avec mes parents, que ce soit à Cuba ou en République Dominicaine. J'y trouvais une population "comme moi" et qui nous prenait, mon frère et moi, pour des locaux. J'aimais ce sentiment. Je me sentais à l'aise avec cette couleur de peau métissée. Je plaignais même ma mère, ayant une peau blanche, de se retrouver dans un pays métissé ; je m'étonnais de la voir si rayonnante. Pourquoi cela ne la dérangeait-elle pas d'être "si "différente ?
Je n'avais donc qu'une hâte, c'était d'aller au Sénégal. Les gens verraient que je suis un peu comme eux. Je ne sentirais pas tous ces regards interrogateurs : mais d'où vient-elle cette jeune femme ?
Souvent lorsque je rencontre quelqu'un, une question qui vient assez rapidement est la suivante : « d'où viens-tu ?» Alors souvent, je réponds simplement que je suis née en Suisse.

Mais forcément, les gens sont curieux et me demandent : « mais de quelle origine es-tu ? » C'est alors toujours un challenge de deviner d'où je viens et j'entends alors: Brésil ? République Dominicaine ? Cuba ? Ile Maurice ? Ile de la Réunion ? Mais, étonnamment, ils ne disent jamais Sénégal. Lorsque je dis mon pays d'origine, ils s'exclament : « Mais non ! Sénégal ! Je n'aurai jamais pensé ! Tu n'as pas vraiment les traits d'une sénégalaise ! » Alors lorsque je rencontre des sénégalais, la réaction est encore plus forte. C'est seulement au moment où je dis mon nom de famille qu'ils me croient mais n'en reviennent toujours pas. Ces discussions me vexent et je les évite. Certains pourtant me disent que c'est un point positif car je suis une personne multiculturelle et internationale. Je n'arrive pas encore réellement à le voir de cette manière mais il est certain que cela m'éviterait des moments d'énervement.

- ***Mon voyage sur terre sénégalaise***

Dans le cadre d'un cours à l'université, *Gestion de projet*, j'étais amenée à trouver une classe qui m'accueillerait pour réaliser un projet. Nous avions la possibilité de faire ce stage à l'étranger, ce qui m'intéressait énormément. L'envie de partir au Sénégal m'est venue rapidement. Je me suis dit que ce serait justement l'occasion de découvrir enfin mon pays et surtout ma famille. J'ai commencé à entreprendre des démarches en contactant une cousine africaine étudiant à Lyon qui m'a dit pouvoir faire le lien assez facilement entre le Sénégal et moi.

J'avais, au début, pensé partir seule. Je me disais que ce voyage, je voulais le faire pour moi, pour compléter mon arbre généalogique et connaître mes racines africaines. Mon entourage m'a cependant déconseillé de partir seule, anticipant certainement les réactions que pourrait créer ma venue au Sénégal et les émotions intenses qui allaient s'en dégager.

Deux amies étudiantes de la même volée en Science de l'éducation ont été très intéressées par l'idée d'aller dans une classe sénégalaise faire ce stage.

Je partais donc ravie et étonnamment avec peu d'anxiété et d'appréhension. Je pense que je ne réalisais pas réellement que j'allais à la découverte d'une partie de moi et de mon père.

Mais une fois sur place, tout est allé très vite. Je rencontrais chaque jour un ou plusieurs membres de ma famille et récoltais les pleurs et les cris de joie provoquée par ma venue. Certains me considéraient tel un miracle alors que pour moi, la plupart était des étrangers. Ils me prenaient dans leurs bras, me touchaient et me parlaient dans des langues que malheureusement je ne comprenais pas, le *wolof* ou le *sérère*. Mon père n'étant pas revenu depuis plus de 30 ans, certaines personnes qui l'avaient connu étant jeune, pensaient qu'il était décédé des suites de sa maladie. Alors en me voyant, tout un passé a resurgi; je leur ai montré

des photos de ma famille et ils n'en croyaient pas leurs yeux de voir mon père entouré de ses proches. Ils étaient très émus en voyant ce que mon père avait pu construire.

Je m suis sentie oppressée à des moments. On me regardait avec des yeux remplis d'émotions et d'étonnement que ce soit au sein de ma famille ou lorsque nous marchions dans les rues. Je retrouvais ce que j'avais pu ressentir à Genève. Ne voyaient-ils pas que j'étais "comme eux", c'est-à-dire, africaine? Je pensais que j'allais enfin me sentir chez moi et pouvoir me fondre dans la masse puisque j'étais dans une population métissée ou noire. Et non, je me trompais. La population ne faisait pas la différence entre mes amies, blanches de peau donc, et moi. Ils nous appelaient les «toubab» ce qui signifie blanc en sérère. Ils nous mettaient dans une même catégorie. J'étais perturbée à l'idée que dans mon pays d'origine, ils me prennent réellement pour une étrangère. Ce n'est absolument pas ce à quoi je m'attendais.
En Suisse, je me sens parfois étrangère et peu à l'aise en me focalisant sur ma couleur de peau et au Sénégal, la population me met dans la catégorie toubab. Ai-je réellement un chez moi alors? Où est-il? Y a-t-il un endroit où je me sentirais réellement à l'aise?

Mon frère

On me dit souvent que je n'ai pas réellement les traits d'une sénégalaise. Mon frère, Florian, est dans le même cas; les gens le prennent pour un indou. Mais cela n’a pas l’air de le déranger absolument pas et il en rigole même.

Ma mère m’a dernièrement rappelé un épisode qui s’était déroulé lorsque mon frère était en 4P. Son enseignante avait été étonnée d’une remarque de Florian lors d’une séance d’éducation physique. Il lui avait dit en la regardant droit dans les yeux : « ce qui est sûr, c’est que moi, je suis métis ! »
Florian a dû effectuer le même travail que j'ai fait en dernière année du cycle d'orientation sur le récit d'une personne que je considérais comme un héros. Voyant que mon travail avait reçu un très bon résultat, il a simplement voulu reproduire ce que j’avais fait. Mais n’aurait-il pas voulu que notre père lui raconte la première partie de sa vie ? N’en ressentait-il pas le besoin ? Ou n'avait-il peut-être pas envie d'affronter ce regard de mon père rempli d’émotions ?

11.3 Entretien avec mon frère

Te rappelles-tu qu'à l'école primaire nous étions les seuls enfants de couleurs de l'école ? Cela t'a-t-il dérangé ?

Fabrice : Oui, je m'en souviens bien. Mais ça me dérangeait pas vraiment. Je faisais pas attention à ça.

Et dans la suite de ta scolarité, as-tu rencontré des personnes métisses ?

Fabrice : Au cycle, je crois que j'étais toujours le seul black... Enfin, je suis pas sûr. Je crois que je me rendais pas trop compte si j'étais le seul métis. Ça ne m'a pas trop perturbé ; ça ne m'est même pas resté en tête.

Ton cercle d'amis était alors composé de personnes blanches majoritairement…

Fabrice : Oui, je me suis fait pas mal d'amis blancs. Mais j'ai quand même rencontré des black, même maintenant j'ai aussi des amis black. Mais je fais pas vraiment attention à la couleur de la personne ; c'est pas ce que je regarde chez quelqu'un en tout cas. Je vois tout de suite si je vais m'entendre avec la personne qu'elle soit blanche, noire, jaune, etc.

Avec tes amis, est-ce que cela vous arrive de parler de vos origines ?

Fabrice : Non pas vraiment…en fait, on parle quasiment jamais des différentes origines. Moi je parle jamais du Sénégal en tout cas avec mes potes.

Lorsque que je te dis bicultuturelle, suisse-africain, à quoi cela te fait-il penser ?

Fabrice : Noir - blanc ; chaud – froid. (Il rigole)

Te sens tu plus africain que suisse ou vice-versa ?

Fabrice : Je me sens comme un Suisse bronzé. Pour moi, je suis suisse à 100% car je connais que ce pays. Je connais en tout cas très mal le Sénégal, voire pas du tout. Je suis suisse même dans ma manière d'être.

Souvent lorsque tu rencontres de nouvelles personnes, elles essayent de deviner d'où tu viens, elles pensent que tu es d'origine indoue. Que ressens-tu à ce moment-là ? Te sens-tu vexé ou cela te fait-il sourire ?

Fabrice : Alors j'aime pas du tout qu'on me dise ça. Il me semble que j'ai pas une tête d'indou, non ?! Je préfère qu'on ne voie pas ce détail. Pour moi, être black, c'est un détail. J'aimerais qu'on me voie moi… Pour moi, je suis Florian avant tout.

Comment gères-tu ta biculturalité dans ton quotidien ? Cela te pose-t-il des problèmes ?

Fabrice : Non, ça me pose pas vraiment de problème. Une fois, au hockey, un adversaire m'avait insulté. J'avais reçu des insultes racistes. Mais ça m'avait juste trop énervé ; ça ne m'avait pas vraiment blessé plus que ça. J'ai continué mon match après, et je me suis bien défoulé et ma colère est passée.

Que ressens-tu à être métissé ? Cela t'interroge-t-il ? Te réjouit-il ? Ou te laisse-t-il indifférent ?

Fabrice : Je suis plutôt content car comme je suis métis on peut pas vraiment tout de suite savoir d'où je viens. Tout le monde se demande d'où je viens et les gens se posent des questions ; je trouve ça marrant.

Qu'est-ce que tu leur réponds alors ?

Fabrice : Ben...Je leur dis que…Je suis ni vraiment l'un ni vraiment l'autre, ni vraiment noir, ni vraiment blanc. Ça entraîne des questions et des discussions intéressantes.

As-tu envie, ressens-tu le besoin de découvrir ton pays d'origine ainsi que toute ta famille africaine ?

Fabrice : Oui bien sûr, ce sera sûrement très intéressant.

Mais ce n'est pas vraiment un besoin ou un manque sinon j'y serais déjà allé. Mais comme avec papa on n'en parle jamais, je ne m'en suis tout simplement pas intéressé.

Pour l'instant, je n'ai pas de regrets d'y avoir jamais été car je connais pas.

11.4 Entretien avec Roxanne

Je vais commencer par te demander si tu es née à Genève ?

Roxanne : Oui, je suis née à Genève.

Raconte-moi d'où tu viens, quelles sont tes origines…

Roxanne : Ma mère est née à Adelboden, en Suisse allemande, et mon père vient du Kenya, tout près de la côte. Ils se sont rencontrés à Genève et moi je suis née à Genève.

Donc tu as passé toute ta scolarité obligatoire à Genève...

Roxanne : Oui, j'ai fait tout ici.

Dans quel quartier étais-tu ?

Roxanne : Durant toute ma scolarité, enfin, enfantine, primaire et cycle, j'étais à Meyrin. Et après, pour le collège, je me suis rapproché de la ville, et j'étais à Rousseau.

Gardes-tu des bons souvenirs de ces moments passés à l'école ?

Roxanne : Alors…en enfantine et en primaire, c'est des périodes dont je me souviens pas vraiment ; en tout cas s'il y a eu des mauvais moments, ils ne sont pas restés gravés dans ma tête. Au cycle… (elle réfléchit) j'ai un peu moins de souvenirs…ouais, je me rappelle un peu moins des anecdotes de l'école primaire. Je n'ai pas de récits dramatiques. Et au collège, oui, je crois que j'ai trop adoré le collège.

Pourquoi est-ce que tu as trop adoré le collège ?

Roxanne : Alors quand j'y étais, je détestais. (elle rigole) Je n'aimais pas y aller.

Qu'est-ce que tu n'aimais pas ?

Roxanne : Je trouvais qu'il y avait tout le temps beaucoup trop de travail à faire, les profs ne me convenaient pas, il y avait des gens que je n'avais pas forcément envie de voir. J'ai seulement aimé le collège pour les gens que j'ai rencontrés et le groupe de copines qu'on était. Avec quelques de copines, on est carrément parties en voyage à l'Ile Maurice. C'était l'été de la troisième à la quatrième ; c'était vraiment trop cool.

Le groupe de copines avec qui tu étais au collège, tu ne les connaissais donc pas d'avant ?

Roxanne : Alors, Angélique, je l'ai connue avant, à l'école primaire. Vlora, du cycle. Et Amélia et Shubra, je les ai connues au collège.

Parmi ce groupe de filles, y en a-t-elles qui ont des origines autres que suisses ?

Roxanne : Oui, Angélique.

Avec Angélique que t'as connu à l'école primaire, vous avez le même âge ?

Roxanne : Oui, on a le même âge. On a été dès la 4P dans la même classe.

Et d'où vient-elle ?

Roxanne : Elle est rwandaise. Elle est née ici, à Genève, mais elle est de deux parents rwandais.

Que ce soit à l'école primaire, au cycle, au collège ou à l'uni, te rappelles-tu si les personnes que tu côtoyais ou côtoies toujours étaient ou sont d'origines culturelles diverses ?

Roxanne : En tout cas, en enfantine, si je me rappelle bien, j'étais la seule personne métissée. Et il y avait une noire si je me souviens bien. Et à l'école primaire aussi, c'était plus des personnes soit italienne, espagnole, portugaise, kosovars. Et après, il y a eu Angélique en 4P, donc on était les deux seules et je crois dans la classe parallèle, il devait y avoir une indienne ; mais ce n'était pas forcément nos amis. Et du coup, j'étais plus avec des personnes d'origine européenne. J'ai pas non plus vachement affirmé…je n'ai pas revendiqué mon appartenance à la communauté noire. Mais c'est venu plus tard, en fait. Quand j'étais petite, j'étais vachement plus à me dire : « Oh, j'aimerais des cheveux lisses, des cheveux qui tombent et quoi soient longs. » Ça m'embêtait quoi.

Du fait d'être la seule personne métisse à l'école primaire, comme tu dis, qu'est-ce que ça te faisait ? Cela te perturbait-il ? Te dérangeait-il ?

Roxanne : Alors ça me faisait rien car j'étais toujours bien intégrée aux autres, je rigolais avec tout le monde, je n'avais pas problème avec mes amis. Mais par exemple, au moment où on commence à avoir des petits amoureux, et tout ça, je sentais que les garçons allaient plus vers ce qu'ils leur ressemblaient ; et un peu moins vers les gens comme moi, qui serait de peau métissée ou la peau plus foncée, de style aussi indienne. Mais t'es pas marginalisée quand même, ce n'est pas comme si aux booms on dansait jamais mais voilà….je le sentais comme ça. Mais ce n'était pas au point où je me disais que j'avais plus envie d'aller à l'école. Donc, c'était un constat, mais pas un constat qui me faisait peur.

Et ensuite, après l'école primaire, est-ce qu'il y a eu d'autres rencontres avec des personnes métissées ou de peau foncée ?

Roxanne : Au cycle, non pas vraiment, j'ai peut-être rencontré une personne black, mais sinon j'étais toujours avec Angélique. Mais sinon, en dehors de l'école, j'ai rencontré mon amie Aminata. Ça c'était par mon père, car il connaissait sa maman. Au début, on se détestait, et ensuite on s'est lié d'amitié. C'est quand on est parti au Kenya qu'on est devenu amie. Parce qu'ils étaient aussi là-bas dans le même hôtel que nous. A ce moment-là, je me suis peut-être plus rapprochée de ma culture, mais elle, elle n'était pas à fond là-dedans. On se disait : « Ah ce serait bien qu'il y ait un pays que pour les métis, parce qu'on les trouvait beaux. » (elle rigole) On se disait qu'ils auraient le droit d'avoir un passeport et puis les autres, non.

A ce moment-là tu as commencé à t'intéresser à ta culture…

Roxanne : Oui, je pense que c'est aussi parce que j'habitais avec ma maman. Mes parents se sont divorcés et puis à l'école primaire et au cycle, ça, ça ne jouait pas trop. Mes parents s'entendaient pas, il y avait des conflits, j'étais obligée d'aller un week-end sur deux chez mon père alors que je n'avais pas vraiment envie. Je ne sais pas…mais je me suis jamais dit : « Maintenant, je dois m'intéresser à ma culture ! » Mais je pense que ça vient aussi du fait que tu sois proche ou pas avec tes parents. Et après vers l'époque du collège, mes parents sont devenus plus proches, et ça s'est apaisé, on fêtait les Noël ensemble, on se voyait, etc. Ah mais attends… (elle réfléchit) Ah oui ! Au cycle, j'étais déjà partie au Kenya avec mon père. Donc, j'ai vachement adoré, je voulais retourner là-bas, mais je me disais pas : « Faut que j'aie un rapprochement avec ma culture. » Je ne sais pas mais c'est vrai que quand t'es à l'école primaire, les enfants, ils s'en fichent, non ?! Les petits enfants, je veux dire. J'aurais plutôt eu envie d'être comme tout le monde, plutôt que d'être un peu différente et tout. Et puis après, ça a changé. Au collège, en tout cas, je me rappelle que j'étais vachement contente d'être métisse, d'avoir un papa qui vient du Kenya et ma mère est suisse allemande. Mais sans jamais renier le fait d'être suisse allemande non plus.

Tu saurais expliquer pourquoi ce changement…

Roxanne : Mmm…je pense qu'en grandissant on réalise qui on est et on a envie de s'affirmer et puis de savoir d'où l'on vient. Enfin, moi je trouve que ce n'est pas facile d'être métis. Alors oui, le fait d'être métis c'est vachement beau, c'est enrichissant, et tout ça, mais ce n'est pas facile non plus. Je pense que quand tu es métis, sauf si tu as

des parents qui vivent avec toi et qui te transmettent chacun la culture…leur culture personnelle de manière égale, je trouve que c'est difficile…. (elle réfléchit)….de connaître les deux cultures aussi bien l'une que l'autre. Après, ça dépend aussi de ton envie, je ne sais pas…quelle relation tu as avec tes parents, à quelle fréquence on retourne dans les pays d'origine, où le lieu d'origine de nos parents, etc. Est-ce qu'on parle la langue ou pas. Moi, personnellement, je ne parle pas…enfin, je parle le suisse allemand, et j'habite en Suisse et que même si j'habite à Genève, je sais que c'est pas du tout pareil qu'à Adelboden. Je connais bien Adelboden, j'y vais chaque année. Même avant, on y allait deux ou trois fois par année. Je connais bien et je sais que quand je veux, je peux y retourner ; je saurais parler, je saurais m'adapter, etc. Mais comme pour le Kenya, je ne sais pas parler la langue, c'est plus compliqué. Et donc, l'année prochaine, je vais faire une année sabbatique et je vais aller là-bas. Voilà, c'est mon projet personnel.

Tu as besoin d'aller là-bas, tu as besoin d'y aller toute seule…

Roxanne : Toute seule, alors je ne crois pas forcément, mais j'ai besoin de rester un moment là-bas, pour apprendre le swahili, et puis même après, si je l'utilise pas, rien que le fait de savoir que je suis allée quelques moi là-bas, pour voir, pour m'imprégner de la culture, un peu plus que pendant les vacances. Ce ne sera pas forcément ce que mon père m'aura transmis.

Comme tu le disais avant, c'est au cycle que t'as fait ton premier voyage au Kenya…

Roxanne : Oui, je crois bien. Bon, j'avais été quand j'étais toute petite, avec mon père et ma mère, mais je m'en souviens plus. Mes parents sont aussi allés souvent là-bas ensemble. Mes parents se sont ensuite divorcés quand j'avais quatre ans et donc là, je ne suis plus retournée mais j'allais voir mon père fréquemment et il m'a transmis un peu des brides de cultures. Il m'a appris plein de petits trucs sur la culture kenyane mais depuis ici. Et ensuite, je suis partie une première fois, oui, c'était au cycle et mon frère devait être à l'école primaire. Et là, on est parti mon père, mon demi-frère, mon frère, ma belle-mère et moi. Ma belle-mère, elle est restée une ou deux semaines et ensuite on est resté que nous. Et après ça, on allait fréquemment chaque année, chaque été.

Donc, vous avez des contacts avec la famille de ton père au Kenya…

Roxanne : Oui, mais ils ne parlent pas anglais. On a un contact assez limité. Ouais, ben, disons qu'on allait lui rendre visite, chez lui, mais évidemment, mon père et mon

grand-père parlaient ensemble. Mais même si on ne peut pas parler, il y a de l'affection. Je me réjouissais d'y aller.

Comment vis-tu le fait que tu as de la famille au Kenya, que tu as l'occasion de les voir mais que tu ne peux pas parler avec eux ?

Roxanne : Je ne me sens pas frustrée parce que je ne connais pas la langue, parce que je sais que j'ai l'occasion d'aller l'apprendre si j'en ai envie ; donc ça ne dépend que de moi. Maintenant, je me dis que ça aurait facilité les choses si ma mère m'avait parlé en suisse allemand et si mon père m'avait parlé en swahili. Mais bon voilà, c'est comme ça, maintenant à moi de savoir ce que je veux. Je peux ne pas y aller non plus, au Kenya ; parce que là-bas, on parle anglais et je me débrouille. Mais, il y a juste mon grand-père, qui habite en dehors de la ville…en plus comme c'est des personnes âgées, ils ne savent pas parler anglais. Mais c'est vrai que mon oncle, il sait parler anglais, donc ça, ça facilite aussi. Il peut traduire si j'ai envie de dire un truc. (Elle réfléchit) Oui, si je parlais swahili, ça faciliterait, mais je ne me sens pas frustrée, en tous les cas.

Tu as ton oncle et ton grand-père qui vivent au Kenya ; mais avec le reste de la famille, vous n'avez pas de contacts ?

Roxanne : Il y a aussi d'autres membres de la famille, mais on n'est pas très lié. En fait, quand on va au Kenya, c'est en partie pour voir mon grand-père et mon oncle. Avec les autres frères de mon père, on s'est un peu éloigné, donc on les voit comme ça.

Tu as alors des cousins que tu ne connais pas…

Roxanne : Non, je ne les connais pas. Mais si on se voit, c'est pour profiter de me demander un Ipod ou autre, alors je n'ai pas envie de ce genre de relation.

Quelle relation entretiens-tu avec ton père, maintenant ? En écoutant ton récit, j'ai le sentiment que ça a évolué…

Roxanne : J'ai une très bonne relation avec mon père. On est vachement complices et je pense qu'on l'a toujours été. Et quand j'étais petite, quand il y a eu le divorce, j'étais hyper proche de lui ; j'étais encore très attachée à mon papa. Après ça s'est un peu dégradé avec tout ce qui s'est passé durant le divorce et tout ça. Donc, pendant un long moment on s'est pas trop vu…mais je m'en souviens pas…c'est comme si…c'est comme si j'avais tout effacé de ma mémoire. On n'est pas fusionnel, mais…je ne sais pas…si, par exemple, je dois annoncer un truc à mon père et que je sais que ça ne va pas lui plaire, ça va ma travailler, etc. Lui et moi on a une relation

particulière ; je pourrais dire qu'elle est plus forte qu'entre lui et mes frères et sœurs. Oui, lui et moi, on a un truc particulier…tous les deux…enfin, oui, c'est mon père.

Est-ce que ton père vit à Genève ?

Roxanne : Oui, il vit à Genève. Il vit même à Meyrin, maintenant. Vu qu'il vivait aux Pâquis auparavant et que maintenant il voulait être plus près de nous.

Tu le vois souvent ?

Roxanne : Ah oui, je peux aller le voir quand je veux.

Et puis avec ta maman, ça se passe comment ?

Roxanne : Ça se passe bien maintenant mais ça n'a pas toujours bien été parce que j'habite avec elle, donc ça n'a pas toujours été facile. J'étais vachement plus en conflit avec ma mère qu'avec mon père, bien évidemment. Avec mon père, il me disait un truc…en fait, non il n'avait même pas besoin de le dire…En même temps, quand j'allais chez lui, ce n'était pas pour avoir des disputes. Mais avec ma mère, vu que je vivais avec elle, c'était beaucoup plus tendu, des fois ; on ne s'entendait pas trop. Mais maintenant, depuis que je lui parle de tout, depuis trois ans environ, je lui raconte plein de trucs. Et disons que quand je ne la vois pas et que je ne peux pas lui raconter un truc, elle me manque. Je me réjouis de lui raconter et elle, elle se réjouit d'écouter mes histoires, d'écouter ce qui s'est passé durant ma journée, etc. Donc, non, maintenant je m'entends trop bien avec ma mère, on est sur la même longueur d'onde. Et avec mon père, je m'entends aussi très bien, mais ce n'est pas pareil.

Si je te demandais de te décrire, qu'est-ce que tu me dirais ?

Roxanne : Alors je dirais que j'aime rigoler, je suis assez ouverte, j'aime manger, j'aime voyager. Je pense que si je devais me décrire à une personne qui ne me voyait pas, je lui dirais que je suis métisse et que je suis originaire de la Suisse alémanique et du Kenya.

Donc, tu préciserais que tu es métisse…

Roxanne : Oui, je pense que ça fait partie de moi. Je le précise souvent, d'ailleurs et j'aime bien le préciser.

Rencontres-tu parfois des personnes intriguées et qui te questionnent sur tes origines ?

Roxanne : Alors oui, des fois, quand je dis que je suisse allemande…si on pose la question qui est suisse allemande dans la salle, et que je lève la main, si on voit que je suis colorée, les gens vont forcément me dire : « Oui, mais bon tu viens d'où vraiment ? Il n'y a pas que ça. »

On te pose alors souvent la question de ta provenance…

Roxanne : Ouais assez souvent. Les gens tentent de deviner et disent que je viens du Brésil, les îles, etc.

Est-ce que ça te dérange ce jeu de devinettes sur tes origines ?

Roxanne : Alors pas du tout. Après je rectifie et je dis de quelle origine je suis. Alors non, je n'ai vraiment pas de soucis avec ça.

Tu m'as dit avant que tu n'avais jamais eu des difficultés d'intégration ou de problèmes liés au racisme ?

Roxanne : Moi, jamais mais je connais des gens qui en ont eu ; mais c'est des personnes bien plus âgées.

Nous parlions avant du fait d'être de deux origines différentes et le fait de jongler entre ces deux. Toi, te sens-tu appartenir plus à l'une qu'à l'autre ?

Roxanne : Je déteste cette question. On me la pose souvent et je ne sais jamais quoi répondre. Je pourrais dire que pour certaines choses, j'ai un état d'esprit qui appartient plutôt à une culture africaine. De l'autre côté, je me qualifierais plus de suisse dans ma manière de penser. Mais on entend toujours les gens dire que quand on est métis, on a "le cul entre deux chaises". Mais quand je suis au Kenya, on va dire de moi que je suis blanche et quand je suis ici, on me dit que je suis noire. Mais en fait…enfin, moi, je ne dis jamais que j'ai "le cul entre deux chaises" parce que je sais qui je suis et je n'ai pas besoin que quelqu'un me dise que je suis noire ou que je suis blanche ; je m'en fiche, en réalité. Et moi, je me sens…je sais que je suis née, ici, à Genève et je sais que Genève, ce n'est pas mes origines. Mes origines, elles sont suisse alémanique et kenyane.

Il y a certains points qui font que c'est dommage que je ne connaisse pas chaque culture aussi bien que l'autre mais si je devais dire que je suis plus suisse qu'africaine, je dirais…je ne sais pas…je dirais simplement que je suis moi, que je suis les deux en même temps et le fait d'être les deux en même temps, ça me

constitue moi. Mais je ne pourrais pas dissocier car j'ai l'impression que ça se mélange et que c'est comme ça.

Par rapport à ton projet l'année prochaine, tu as l'intention de partir quatre mois au Kenya ?

Roxanne : Oui, je voulais partir…je me laisse une durée de quatre mois, je n'ai pas envie de partir plus longtemps, vu que j'ai aussi envie de faire un long remplacement avant et gagner des sous, et ensuite de partir. Je pense que je partirais aux alentours du mois de janvier jusqu'à mars, avril. Dans un premier temps, j'irais dans une école pour apprendre le swahili ; parce que si je vais là-bas et que je me dis que je vais l'apprendre dans la rue, de toute façon en quatre mois, j'ai largement le temps de l'apprendre. Mais ça ne marcherait pas, car j'aurais toujours envie de parler anglais, c'est plus simple. Donc, je vais aller dans une école et prendre des cours et à côté, je voulais faire quelque chose qui m'intéresse, m'investir dans un projet pour le développement ou en rapport à l'éducation. Au début janvier, je vais partir deux semaines pour voir quelles sont les possibilités. Et si je vois qu'il y n'a pas trop de possibilités parce que je ne parle pas swahili, et qu'il n'y a rien de constructif que je puisse faire, j'irais deux mois juste pour la langue.

Tu vas loger chez ta famille ?

Roxanne : Non, je n'ai pas envie. J'ai envie de….non j'ai pas envie car ce côté…D'abord, j'ai pas envie dans un premier temps, car mon grand-père, il habite trop loin, trop excentré de la ville. Et pour une fois, j'avais quand même envie de visiter la ville parce que quand je viens en vacances, je suis éloignée, vers la côte. Et surtout, j'ai vraiment envie de faire les choses par mes propres moyens et non dépendre de quelqu'un. Et admettons que je travaille dans un orphelinat, je préfère rester et dormir à l'orphelinat ; et que quand j'ai envie d'aller voir ma famille que je puisse y aller mais sans me sentir obligé d'être tout le temps chez eux, de me sentir enfermée et de devoir rendre des comptes à quelqu'un. Parce que je sais que si je vais chez mon grand-père, ça va se passer comme ça et je ne pourrais pas faire ce que je veux. Et j'ai quand même été élevée en Suisse, où on a une certaine liberté.

Une autre question : est-ce qu'avec tes amis qui viennent de différentes cultures, vous parlez souvent de vos provenances, de vos pays d'origine, du fait d'être métis ?

Roxanne : Des fois…des fois, mais ce sont des petites choses qui sortent avec tout ce qui se passe autour de nous. Une amie pourra parler du Rwanda quand il y a quelque chose qui lui fait penser à son pays d'origine. On est assez intéressé les uns par rapport aux autres. Alors oui on en parle, mais comme je pourrais en parler avec n'importe qui.

Voilà, nous arrivons à la fin de l'entretien. Je te remercie d'avoir pris le temps pour cette discussion.

Roxanne : C'était avec plaisir.

11.5 Entretien avec Amina

Je vais te demander tout d'abord de me raconter ton parcours jusqu'à maintenant ; ton lieu de naissance, tes origines, ton parcours scolaire,…

Amina : Ok. Je suis née à Genève, ma mère est suisse-allemande, mon père est sénégalais. J'ai fait toutes mes écoles ici, à Genève. J'ai la plupart de ma famille assez proche vers Genève, en tout cas ma famille maternelle ; ma famille paternelle, je ne la connais pas. Et donc j'ai fait tout mon parcours à Genève que ce soit au niveau scolaire ou professionnel, maintenant.

Dans quel quartier de Genève as-tu vécu ?

Amina : J'ai tout fait au Grand-Saconnex.

Est-ce que tu en gardes des bons souvenirs ? Que ce soit par rapport à ta scolarité ou de manière générale ?

Amina : Bons souvenirs, oui, mais de par mon âge, j'ai 24 ans, c'est un peu une rareté d'être une métisse. Parce qu'au Grand-Saconnex, il n'y en avait pas, j'étais la seule. Donc j'étais un peu la curiosité, mais gentiment. On ne m'a quasiment pas embêté. On m'a peut-être plus embêté vers le cycle. Mais au primaire, c'était plus : « Oh ! Tu as les cheveux crépus ! » Et tout le monde voulait les toucher. Mais c'était donc gentil ; ils étaient très intrigués. Mais pas de rejet ni rien ; au contraire, j'étais toujours bien intégrée comme les autres, mais, mine de rien, j'étais toujours un peu la curiosité.

Donc tout ça se passait quand tu étais à l'école primaire…

Amina : Oui exactement.

Tu t'y sentais quand même bien malgré cette curiosité…

Amina : Oui, parce que c'était la plupart du temps, si je m'en souviens bien, toujours gentil. Je n'ai jamais eu de critiques par rapport à ça.

Et ensuite au cycle…

Amina : Alors oui, au cycle, il y avait déjà beaucoup plus d'origines, c'était plus tard, on était plus grand, il s'est pas passé grand-chose. Peut-être une ou deux remarques, mais rien de très important.

Après le cycle, quel a été ton parcours ?

Amina : J'ai fait une année de collège, après j'ai quitté et j'ai fait un apprentissage et l'Ecole de Commerce, à côté.

Et pour cette période, tu en gardes des bons souvenirs ?

Amina : Ah oui, là, il n'y a même pas à parler par rapport à ça ; il y a eu absolument rien du tout.

Je reviens maintenant à tes origines. De quel endroit au Sénégal ton père vient-il ?

Amina : Il vient de Dakar, même.

As-tu des frères ou des sœurs ?

Amina : Non, non. Je suis fille unique. Mes parents ont divorcé quand j'avais quatre ans et j'ai grandi qu'avec ma mère.

Tes parents vivent-ils à Genève ? As-tu souvent l'occasion de les voir ?

Amina : Oui, alors ils vivent les deux à Genève. Ma mère, je la vois régulièrement, même si je n'habite plus chez elle. Et mon père, je le vois à l'occasion, peut-être une fois par mois. Il est souvent au Sénégal, en fait. Il fait la navette entre les deux villes, Genève et Dakar, et il partira y vivre d'ici une année.

Parmi tes connaissances que ce soit à l'école primaire, après ou maintenant, y avaient-ils des personnes de différentes cultures ?

Amina : Alors à l'école primaire, de la 1ère enfantine à la 6ème primaire, on était pratiquement tout le temps les mêmes enfants dans la classe ; des métis, il n'y en avait pas. Il y avait des espagnols, des italiens de parents. Mais ça restait assez européen. De temps en temps, il y avait peut-être un ou deux qui avaient d'autres origines, mais je me rappelle surtout d'enfants d'origines européennes.

Et ensuite, au cycle et à l'Ecole de Commerce, il y avait déjà plus de mélanges donc, mais mes amis proches ou mes connaissances étaient vraiment principalement suisses, français, espagnols, portugais ; proches de la Suisse, en fait.

Comment te sentais-tu dans ta peau en tant que métisse, avec les cheveux crépus comme tu disais avant ? Je vois maintenant d'ailleurs que tu as les cheveux lisses…

Amina : Alors en primaire, je me souviens que j'en jouais beaucoup, c'était un peu ma marque de fabrique ; j'aimais bien être différente des autres. Après au cycle, c'était déjà plus mitigé et je m'affirmais moins en tant que métisse. A un moment donné, je reniais mes origines et d'autres moments, je voulais me faire des tresses et tous les accessoires qui faisaient penser que j'étais africaine. Mais maintenant, c'est plutôt reniement qu'affirmation dans ce sens.

Arriverais-tu à expliquer ces changements, cette évolution ?

Amina : C'est surtout par rapport aux gens, je dirais. Parce qu'en primaire, par exemple, j'aimais bien parce que j'étais un peu une sorte de mascotte, parfois, donc ça c'était assez cool. Au cycle et collège, c'était assez mitigé. Et au jour d'aujourd'hui, je me rends compte que c'est encore assez négatif. Donc c'est pour ça que je dis que c'est par rapport aux gens que ça change, en fait.

Alors si je reprends, tu n'as pas réellement d'amis avec une couleur de peau foncée…

Amina : Non…en fait, ce n'est pas vrai mais j'en ai qu'une seule, je pense. C'est une histoire un peu marrante. Le père de mon amie - elle s'appelle Rachel - connaissait ma mère, car ma mère tenait une agence de voyage à l'époque spécialisée dans le Kenya, d'où vient le père de Rachel, donc. Il passait alors par elle pour organiser ses voyages. Et à un moment donné, on est tous partis ensemble, donc j'ai rencontré Rachel et sa famille au Kenya, en fait.

(Elle rigole) Ce qui me fait rire, c'est qu'avec elle, on voulait créer un pays rien que pour les métis, triés sur le volet.

Tu m'as dit, au début de notre entretien, que tu étais aussi d'origine suisse allemande. Connais-tu cette région de la Suisse ?

Amina : Oui. Oui et beaucoup plus que le Sénégal. Oui, la Suisse allemande, j'ai tout ma famille là-bas…enfin entre la Suisse romande et la Suisse allemande, il y a l'essentiel de ma famille. C'est une grande famille, du côté maternel, donc. Ma mère a plusieurs frères, sœurs, demi-frères et demi-sœurs. Donc ça fait un grand nombre, au final.

Et tu y vas souvent ?

Amina : Donc, j'ai de la famille dans les Grisons, essentiellement, et aussi vers Zürich. Et oui, j'y vais assez régulièrement. En tout cas, une fois par année, j'essaye ; quelques jours pour les vacances, histoire de voir les grandes tantes et compagnie.

Et tu aimes bien y aller ?

Amina : Oui, j'aime bien y aller, j'y suis attachée, en tout cas.

Et puis par rapport au pays de ton père, quels sont tes attachements ?

Amina : Alors j'en ai peu même pas du tout. Parce que j'y suis allée la première fois de ma vie à l'âge de 18 ans. Et j'y suis allée que deux fois en tout. J'y suis allée avec ma mère, jamais avec mon père, et en touriste en plus.

Comment ça se fait qu'à 18 ans tu aies entrepris ce voyage avec ta mère ?

Amina : Quand j'étais petite, mon père me promettait chaque année d'y aller et on y est jamais allé, en fait. Et un jour, j'ai vraiment eu envie d'y aller et j'y suis allée avec ma mère parce qu'elle voulait aussi découvrir la région. Ma mère n'y était donc jamais allée même quand elle était avec mon père.

J'imagine que tu connais peu ta famille sénégalaise…

Amina : Non je ne la connais pas du tout ; je ne les ai jamais vus.

Quand tu as fait tes deux voyages au Sénégal tu n'as pas eu l'occasion de les voir ?

Amina : Non, je ne les ai pas rencontrés. Comme j'étais avec ma mère aussi, c'était différent. C'était vraiment un voyage pour découvrir un peu les paysages et le pays, donc, mais vraiment pas pour voir la famille. Et je n'ai pas réellement cherché à rentrer en contact avec eux. Je n'en avais pas envie.

Te rappelles-tu comment tu t'es sentie là-bas, dans ce pays qui fait partie de tes origines ?

Amina : Je me sentais un peu comme lorsque je fais un quelconque voyage ; rien de plus. Je n'ai pas vraiment senti que c'était mes origines. J'y suis allée, j'ai trouvé sympa, les gens cool, un joli pays, mais sans plus.

Avec ton père, as-tu gardé une bonne relation ?

Amina : Oui, j'ai gardé une bonne relation, de manière générale. Je vivais donc avec ma mère ; mon père, je ne le voyais pas tellement souvent mais mes parents sont toujours restés en bon terme. Donc à mon anniversaire, si je voulais les réunir les deux, c'était avec plaisir. Ça les gênait pas de se voir ; au contraire, il le faisait pour moi, de toute façon. Mon père, ces temps, je le vois encore plus que lorsque j'étais petite. Depuis mes 18 ans, je le vois plus régulièrement.

Ton père te parlait-il souvent de son pays, le Sénégal ?

Amina : Alors oui, il m'en parlait pas mal, surtout par rapport à sa famille, ce qu'il se passait dans la famille. Mais bon, je ne les connaissais pas, alors…ce n'était pas super parlant pour moi. A part son frère qui habite à Genève, tous les autres, ils sont au Sénégal. Ceux que je ne connais pas, je ne les considère pas comme ma famille, mais mon oncle et mes cousines qui sont là, à Genève, oui. Mais bon, je les vois seulement pour Noël…ou une fois pas année. Mais eux sont ma famille, oui.

Quand mon père parlait de sa famille, c'était parfois en termes positifs parfois en négatifs ; c'était les deux. Il parlait beaucoup des membres de la famille, des petites

histoires de famille, et c'était autant positif que négatif. Il critique pas mal aussi. (elle rigole)

Si je reprends ce qui a été dit avant, comment t'es venu l'envie d'aller au Sénégal ?

Amina : J'avais envie mais sans plus…. (elle réfléchit)…Je pense j'aurais insisté, mon père m'aurait emmené. Je me disais que je voulais bien y aller mais c'était toujours de la musique d'avenir pour moi.

Et tu y allé deux fois donc…

Amina : Oui, une fois à 18 ans et l'autre fois vers les 20 ans, je crois. Les deux fois en tant que touriste, avec ma mère toujours, et à chaque fois, j'y ai découvert une autre région.

Quels sont tes contacts avec la culture sénégalaise, en as-tu ?

Amina : Alors je ne parle absolument pas un des dialectes ou une des langues du Sénégal, ou peut-être que deux ou trois mots. Je ne recherche pas vraiment à avoir des contacts avec la culture sénégalaise, en fait. Je ne suis pas contre mais…En fait, je vais jamais dans les communautés africaines, ni même en soirée, ni rien. J'y vais jamais, mais si une copine me demandait d'y aller, j'irais, je pense. Mais je n'y pense pas spécialement autrement.

Si je te demandais de te décrire, que dirais-tu ?

Amina : Je ne sais pas réellement comment me décrire…. (elle réfléchit)…Je suis assez sociable, je dirais, je m'intéresse assez aux gens ; pas forcément par rapport à leurs origines, mais j'aime bien connaître un peu leur parcours, ce qui les intéresse. Mais en même temps, je suis assez solitaire, je pense du fait que je suis enfant unique et que j'ai grandi qu'avec ma mère. C'est peut-être aussi pour ça que je n'ai pas cet esprit communauté africaine. Ça aurait été peut-être différent si j'avais plusieurs frères et sœurs. Mais je n'ai pas du tout ce côté-là qui est très présent dans les pays africains. Quand je pense à leur mode de vie, parfois, je me dis que je ne pourrais vraiment pas…ce n'est pas réellement pour moi tout ça…être entouré tout le temps de gens…non, je suis vraiment quelqu'un de solitaire.

Dans ce que tu me dis, je ressens plus la culture européenne qu'africaine…

Amina : Ah oui, complètement, à 100% même.

Ressens-tu une plus grande transmission de culture de la part de ta mère que de ton père ?

Amina : Tout à fait. J'ai la culture suisse à 100%. Je n'ai rien de la culture sénégalaise ; c'est juste l'apparence, mais au-delà de ça, il n'y a pas grand chose.

Spécifierais-tu la couleur de ta peau dans ta propre description ? Est-ce que c'est important pour toi de le souligner ?

Amina : Non, non. Je ne le précise jamais.

Pourquoi ?

Amina : Je ne sais pas… (elle réfléchit)…Je ne ressens pas le besoin de le spécifier. Je pense que quand un italien, un espagnol ou un grec se décrit, il n'a pas besoin de le préciser, alors moi non plus, je n'ai pas plus besoin de le dire.

Comment te sens-tu par rapport à ces deux cultures, suisse et africaine ?

Amina : Moi, personnellement, je me sens plus suisse, mais bon maintenant en tant que métisse en Suisse…Bof ! Et en tant que métisse au Sénégal, bof aussi. Le cul entre deux chaises à 100%, alors.

Au Sénégal, tu ne t'es pas forcément sentie plus à l'aise car tu as la peau métissée…

Amina : Non, non, parce que je trouve qu'ils ont quand même un regard sur nous en tant que métisse. Donc, on ne se sent pas plus à l'aise, en tout cas c'est ce que j'ai ressenti. Je dirais même l'inverse. On se sent mieux à Genève avec toutes les origines qu'au Sénégal.

A Genève, tu ne te sens pas gênée, par exemple, en tant que métisse…

Amina : Ah, non. Moi, personnellement, je n'ai aucun problème, mais, bon, des fois, c'est plus les gens. Mais moi, je ne me sens pas du tout mal à l'aise ou quoique ce soit.

A quel pays te sens-tu le plus appartenir ?

Amina : Ben, clairement la Suisse.

Pour terminer est-ce que tu as des questions à me poser ?

Amina : Non, non ; tout est clair, tout va bien. Merci.

Merci à toi pour m'avoir donné un peu de ton temps.

11.6 Entretien avec Alice

Alors je vais commencer par te demander de te présenter ?

Alice : Alors je m'appelle Alice, j'ai 10 ans, je suis née le 3 décembre, en 1998. Et je suis en 4P.

Est-ce que tu as toujours habité, ici, à Vésenaz ?

Alice : Non. J'ai habité à Veyrier, c'est vers Carouge et après on a déménagé ici. Parce qu'où on habitait avant, c'était trop sombre, parce que le jardin, il était du côté des montagnes et puis ma mère, elle aime bien le soleil.

Je comprends. Tu es née à Genève alors ?

Alice : Oui, je suis née à Genève.

Quel est le membre de ta famille qui est africain ?

Alice : C'est mon papa. En fait, il vient de deux pays, mais je sais pas lequel entre les deux parce que son père, il est congolais, et sa mère, elle est sénégalaise. Et puis, on a deux maisons: une au Congo, à Brazzaville et une au Sénégal, à Dakar.

Et tu sais où est née ton papa ?

Alice : Oui, il est né au Congo.

Et ta maman, tu sais d'où elle vient ?

Alice : Et ben… ma mère, elle est… elle vient de Suisse, mais elle est aussi italienne et suisse allemande; mais c'est suisse, donc.

Je vais maintenant te laisser un peu parler de tes années passées à l'école. Donc, au début, tu étais à Veyrier ?

Alice : Non, j'ai commencé l'école ici, à Vésenaz. Quand j'étais à Veyrier, j'étais toute petite. On a déménagé ici, j'avais peut-être un an.

Et ça te plaît de vivre ici, d'aller dans cette école ?

Alice : Ouais… ça me plaît bien. Sauf que… enfin là, c'est bien parce qu'il y a des copines et tout ça, mais… parfois à l'école, s'il y en a qui disent des choses sur moi, du genre : « T'es quoi?! T'es du jus de poubelle ?! » Des trucs comme ça, tu vois. Alors moi… j'aime pas trop être métisse. Tout le monde me dit dans ma famille que c'est joli et tout ça, mais des fois on me traite de genre comme j'ai dit et j'aime pas trop.

Et qui est-ce qui te traite de cette manière ?

Alice : Ben… c'est des enfants à l'école.

Et c'est des personnes que tu connais ou non ?

Alice : C'est des gens que je connais parce qu'ils sont dans ma classe donc on s'est jamais vraiment parlé.

Même quand tu étais plus petite, tu n'aimais pas être métisse ?

Alice : Non.

Tu arriverais à m'expliquer pourquoi ?

Alice : Ben… je sais pas… parce que quand j'étais petite, on me rejetait et tout ça. Parce que j'étais comme j'étais et puis ben j'aimais pas.

Et maintenant? Tu n'aimes toujours pas être métisse ?

Alice : Ben maintenant… ben, il y en a qui sont plus sympas avec moi et tout ça. Mais il y en a toujours qui disent des choses méchantes comme : « Caca de chien! »

Et qu'est-ce que tu leur réponds à ces enfants ?

Alice : Ben, je m'en fiche parce que je suis comme je suis et puis je peux pas changer, donc… Je les regarde et puis, je les regarde un peu d'une manière… euh… ils sont un peu bête et après ben je pars.

Tu en as déjà parlé avec ta maîtresse ou a d'autres adultes ?

Alice : Non, parce qu'en fait le truc c'est que quand je dis à quelqu'un, ils font [les enfants] : « Ah! Mais c'est pas vrai. J'avais pas dit ça et tout ça. » Mais bon… de tout façon, je m'en fiche parce que puisque… parce que je ne peux pas changer, donc qu'ils me disent ça ou pas, ben… voilà, quoi.

Malgré tout ça, tu t'es quand même fait des amis à l'école ?

Alice : Ouais. Et je m'entends bien avec elles. Il y a Camille, Olivia, Sarah, Sarah, Justine, Laura… euh… et puis voilà.

Et elles sont toutes avec toi dans la même classe ?

Alice : Euh… non, il y a que Camille qui est avec moi dans la même classe. Les autres, elles sont aussi à Vésenaz, mais elles sont chez une autre maîtresse.

Ça fait déjà donc six ans que tu es à l'école. Est-ce qu'il y a une période que tu as préférée ?

Alice : Ouais, ben… en première enfantine, ça allait. Après, en deuxième aussi mais après en 1P, 2P et 3P, c'est là où ça a commencé… mes amis, ils étaient plus grands. Donc, ils

commençaient à me traiter comme un chien où je ne sais plus trop quoi. Et après, ben c'est ce début d'année, c'est celui-là que j'ai préféré parce que… ben, maintenant on a un peu grandi, donc on se rend compte des erreurs qu'on a fait avant et tout ça. Mais par contre il y en a des qui sont toujours aussi bêtes.

Il y en a qui ne grandissent pas…

Alice : Non, pas du tout.

C'est parmi les filles ou parmi les garçons ?

Alice : Ben, c'est plus… c'est plus avec les garçons.

Dans ta classe ou dans ton école, est-ce qu'il y a beaucoup d'enfants métis ou noirs ?

Alice : Il y en a que deux de métis. Mais il y en a qui sont blancs mais ils sont aussi quand même un peu foncé. Mais c'est pas métis, c'est blanc assez foncé. Et puis de métis, ben… il y a un garçon qui est noir et moi je suis métisse. Et puis donc on est que deux. Ah… Et puis, il y a aussi une fille qui est plus grande, je crois qu'elle est en 6P et elle, elle est noire.

Est-ce que tu apprécies qu'il y ait d'autres enfants de couleur ou ça t'est à égal ?

Alice : Ben, en fait… euh… ce n'est pas… c'est pas par rapport aux autres ou à moi que je me sens mal ou pas. Par exemple, celle qui est en 6ème, ben elle est… ben il y a personne… enfin, il y a tout le monde qui est sympa avec elle. En fait, c'est au niveau des autres comment ils te trouvent. Par exemple, il y a un garçon qui me trouve moche mais moi, j'en ai un peu rien à faire et il dit que je suis du *caca de chien*.

Et ces autres enfants métis ou noirs, est-ce que tu les connais bien, est-ce que tu discutes parfois avec eux ?

Alice : Ben au garçon noir, je lui parle des fois, même s'il est pas dans ma classe. Il est en 5P. Il est sympa mais on se parle pas non plus tout le temps, tout le temps. Mais des fois sur le chemin de l'école, il me dit: « C'est vrai que tu veux devenir chanteuse ? » Et puis moi je dis oui et puis voilà.

Ah ! Tu veux devenir chanteuse…

Alice : Ouais. J'aime bien chanter.

Et tu chantes souvent ?

Alice : Ben, je chante souvent mais dans ma chambre et puis… voilà.

Quel genre de chansons ou de musique tu aimes bien ?

Alice : J'aime bien Pink… sinon, j'aime bien chanter des choses comme ça… qui me passent dans la tête, qui me sortent de la tête comme ça.

Et tu aimes d'autres genres de musique que Pink ?

Alice : Alors ouais. J'aime bien la nouvelle chanson de Britney Spears ; elle s'appelle *Womanizer*.

Et la musique africaine ? Tu as déjà entendu ?

Alice : Ben oui, j'ai dansé des fois sur cette musique parce que mon père, avant, il était chanteur.

Ici en Suisse ?

Alice : Non, au Sénégal. Et puis, il a fait des CDs et tout ça. Donc je l'ai déjà entendu chanter et puis après, il a été docteur et puis maintenant, il est styliste.

Et tu appréciais ce qu'il chantait ?

Alice : Ouais. Je trouve que c'est original. C'est pas comme… c'est pas comme tous les trucs. Par rapport aux chansons qu'on écoute, ici, en Suisse. Comme Pink et tout ça ; c'est quand même pas la même chose. Et quand j'entends la musique africaine, j'ai envie de danser un peu… un peu folle.

Alors tu danses parfois sur la musique africaine ?

Alice : Ouais. Mais je fais n'importe quoi, je fais comme ça (elle me montre). Je m'en fiche, c'est juste pour rigoler et m'amuser.

Je vais revenir à la discussion qu'on avait avant sur tes amies. Est-ce qu'elles sont toutes suisses ou elles viennent d'autres pays ?

Alice : Ah non ! Elle sont pas toutes suisses. Elles viennent d'autres pays. Il y a une amie qui est suédoise, il y en a une autre qui est italienne et il y en une autre qui est anglaise… (elle réfléchit)… et c'est tout. Les autres, elles sont suisses.

Entre vous, est-ce que parfois vous parlez de votre pays ou du pays de vos parents ?

Alice : Ouais, c'est vrai qu'on parle des fois de ça. Et puis, on se raconte nos vacances là-bas et si on de la famille proche, de la grand-mère, enfin je sais pas. (elle rigole)

Est-ce que tu as déjà été au Congo ?

Alice : Oui, j'y suis déjà allée.

Mais souvent ?

Alice : Ben, en fait, au Congo, j'y ai été trois fois, je crois. Et au Sénégal, je suis aussi allée et avant, on y allait tous les étés. Et puis maintenant, comme mon père… il habite toujours au Sénégal ou au Congo, mais il est plus en Suisse, ben voilà, on y va moins.

Pour que je comprenne bien, tu as de la famille au Congo et au Sénégal ?

Alice : Oui, dans les deux pays. Ben, en fait, du côté de ma grand-mère, je les ai au Sénégal et du côté de mon grand-père, je les ai au Congo. Mais mon grand-père, il est mort le 3 décembre.

Il n'y a pas longtemps ?

Alice : Non, non c'était quand je suis née.

Ton papa a alors gardé des contacts avec sa famille dans les deux pays…

Alice : En fait, il y a mes oncles au Congo et tout ça, au Sénégal aussi. Donc c'est un peu… on a un peu des maisons familiales. Et on y va quand on veut et tout ça.

Quand est-ce que c'est la dernière fois que tu y as été, dans l'un ou l'autre des pays ?

Alice : C'était il y a trois ans, je pense. Et c'était au Sénégal.

Et tu aimes bien y aller ?

Alice : Ouais… parce qu'avec ma soeur c'était marrant. On attrapait des crabes et on les mettait sous le sable et moi, quand j'étais petite, j'avais mis les doigts dedans. Et il y a un crabe qui m'a pincé et après j'ai pleuré et je faisais comme ça. (elle secoue sa main)

Est-ce que tu as des endroits que tu préfères dans ces deux pays ?

Alice : Ouais. Dakar, en fait… parce qu'on fait pratiquement huit pas… et puis c'est devant la mer… et puis moi, chaque matin, eh ben… même si mes parents ou personne est réveillé ou comme ça, je laisse un mot sur la porte… parce que ma mère… parce qu'une fois, je suis partie à la mer et ma mère, elle savait pas où j'étais et tout ça. Alors elle a écrit un mot, et chaque fois que j'allais à la mer, je devais le laisser sur la table. Et puis après, j'allais nager. Et puis des fois, mon père, il était stressé parce que j'allais loin dans la mer parce que j'aime bien nager… et puis après, il se retournait et puis il avait peur car dès fois, j'étais vraiment loin. Le truc aussi c'est que je nage vite. Mais après j'étais de nouveau là… sur la plage… près de mon papa. Et puis après, il me grondait quand même parce qu'il avait peur pour moi.

Et tu as une grande famille au Sénégal ou au Congo ?

Alice : Ben en fait, au Sénégal et au Congo, tous les gens qu'on connaît c'est un peu une tantine ou euh… quelqu'un de la famille, en fait.

Et tu t'entends bien avec eux ?

Alice : Ouais. Il y aussi des cousins… enfin, c'est un peu des gens de mon âge, en fait.

Et comment ça se fait que tu ne sois plus retournée depuis trois ans ?

Alice : Ben parce que mon père il habite ici, et enfin… maintenant, il habite ici et tout ça… et moi j'aime bien voir mon père et tout ça. Et après, il y a un autre contact qu'on peut faire sur l'ordinateur et on peut se voir en caméra et tout ça. Avec ma cousine et tout ça, on se parle par l'ordinateur. Et puis, en fait… euh… mes parents, ils sont divorcés…

Tu habites avec ta maman mais ton papa, il habite aussi à Genève ?

Alice : Ouais, il habite vers Carouge. C'est pas très loin.

Et tu peux le voir souvent ?

Alice : Ben… j'y vais pratiquement à peu près tous les week-ends. J'aime bien le voir tous les week-ends.

Comme tu me dis que tu aimes bien le voir souvent, j'imagine que tu t'entends bien avec ton papa…

Alice : Mmh… Enfin, des fois, il me gronde pour des choses et tout ça mais bon… je m'entends quand même bien. Mais en même temps, il me gronde pas souvent parce qu'on se voit que les week-end, donc on a pas que ça à faire les week-ends.

Qu'est-ce que vous faites quand vous êtes ensemble ?

Alice : Alors on va en ville, on regarde parfois des films… (elle réfléchit)… ben… on s'occupe, quoi. Et c'est bien parce que je vois que mon papa, on est seulement tous les deux. Parce qu'il y a mon frère et ma sœur qui sont partis à Paris. Mon plus grand frère, il a 23 ans et ma sœur qui est partie à Paris, elle a 17 ans. Ma sœur qui est ici, elle a 14 ans et mon autre frère, il est… je sais pas vraiment comment ça s'appelle, mais c'est à… en fait, c'est un truc… c'est parce qu'il est là-bas, parce qu'il a pas trop travaillé et tout ça. Donc après on l'a envoyé là-bas pour qu'il ait un CFC, un truc du genre. Et lui, il va avoir 18 ans. Et il reste toute la semaine là-bas et il rentre le vendredi soir et il est là que le week-end.

Et tous tes frères et sœurs sont aussi métis ?

Alice : Ouais… enfin, ils sont plutôt noirs. En fait, c'est parce qu'ils ont pas la même maman que moi. C'est ma belle-mère en fait, leur maman. En fait, mon papa, il était d'abord avec ma belle-mère et après, il était avec ma maman. Et ma mère, elle s'est d'abord mariée avec le père de mon frère et ma sœur qui sont ici, parce qu'ils sont blancs et après, et ben, ils se sont divorcés et elle s'est mariée avec mon père.

Tu t'entends bien avec tous ces frères et sœurs ?

Alice : Ouais, sauf qu'avec ma sœur qui a 14 ans on se dispute beaucoup. En fait, quand j'étais petite, ben on jouait tout le temps ensemble mais maintenant qu'elle est adolescente, eh ben, elle parle plus avec ses copains et tout ça. Et moi quand j'étais petite, je voulais pas admettre qu'elle me laisse un peu comme ça. Et ma mère, elle m'a dit que c'était parce qu'elle était adolescente et que ça allait revenir plus tard, quand elle sera plus grande.

Et avec ceux qui habitent à Paris ?

Alice : Alors des fois, ils reviennent ici pour quelques jours, pendant les vacances et tout ça. Pour voir leur papa. Et avec eux… ils sont plus grands alors ça va mieux entre eux et moi. Mais je les vois pas non plus trop souvent.

Est-ce que tu parles la langue du Sénégal ou du Congo ? Les dialectes, en fait…

Alice : Alors j'ai déjà entendu, ça c'est sûr mais je sais dire quelques mots. Mais au Sénégal, on parle plutôt marocain…

Comment ça ?

Alice : Ben, par exemple pour dire bonjour, au Sénégal, on dit plutôt *salamaleïkoum*.

C'est vrai que les musulmans se disent bonjour de cette manière, au Sénégal.

Tu connais deux ou trois mots, mais est-ce que ton papa t'as un petit peu appris la langue ?

Alice : Non, pas vraiment. Peut-être quand même deux ou trois mots. Je sais quand même un peu parler. Mais je pourrais pas faire une phrase. Mais des fois quand je parle avec mon père et qu'il y a du monde autour pour pas qu'ils comprennent eh ben je dis des mots en sénégalais ou en congolais et puis, je fais des phrases un peu en français, congolais, sénégalais.

Tu arriverais à me dire quelque chose dans une des deux langues ?

Alice : (elle rigole) …. euh, ouais, mais je sais pas trop quoi dire.

Finalement tu te débrouilles quand même avec ces deux langues ?

Alice : Ouais, en fait je connais deux ou trois mots et avec, je forme des phrases et comme ça.

Tu connais quoi comme mots par exemple ?

Alice : Alors en congolais : (elle me dit *bonjour, oui, l'eau* dans un des dialectes du Congo).

Ça te plaît de connaître un peu ces deux langues.

Alice : Ben ouais. Je trouve original. J'aime bien aussi le suédois.

C’est complètement autre chose, alors… (je rigole)

Alice : Euh, oui. En fait, j’apprends deux ou trois mots parce que ma meilleure amie, eh ben, je vais allée la voir à Noël. Et puis, je vais partir avec son beau-père qui habite au premier étage, en bas. Puisqu’il va voir sa famille, parce qu’ils ont déménagé en Suède et lui, il est resté ici pour son travail. Et puis, je vais aller avec lui pour voir ma meilleure amie ; elle est suédoise. Elle habite là-bas, à Stockholm.

Quel âge elle a ?

Alice : Elle a 12 ans. Mais elle est grande, mais elle est super sympa.

Tu l’as connue comment ?

Alice : Ben en fait, elle a déménagé ici de Suède et puis ben, elle a été de la troisième à la sixième à l’école de Vésenaz, de la Californie et puis après, elle est repartie, parce que je crois que son père habitait là-bas et elle le voyait pas souvent. Et puis, elle a toute sa famille là-bas.

Elle avait envie de les voir, je peux comprendre. Et toi, tu aurais envie d’habiter en Afrique, où il y a une grande partie de ta famille ?

Alice : Ouais, peut-être je me verrais habiter en Afrique mais je pourrais habiter en Suisse et en Afrique. Comme ça, je pourrais déménager, bouger…

Ça te plairait bien ?

Alice : Ouais parce qu’en même temps, la Suisse, je la vois tout le temps et quand j’étais petite, je me souviens pas forcément du Sénégal et tout ça. Je me souviens parce qu’on avait une grande maison là-bas. Et puis, je me souviens pas forcément d’autres choses là-bas et puis, ça pourrait me faire des souvenirs si j’allais y habiter. Parce que mon père, il a tout mis à mon nom parce qu’il va bien un jour mourir, donc le terrain et la maison, ce sera vendu et tout ça. Puisque c’est une maison familiale, je ne veux pas trop.

Si un jour tu as envie d’habiter là-bas, ce sera tout à fait possible…

Alice : Ouais, exactement.

Si je te demande de te décrie, qu’est-ce que tu dirais ? Que ce soit au niveau du caractère ou physiquement.

Alice : Ben, je lui dirais que je suis métisse, que j’ai les cheveux bouclés mais que je les aime pas, que j’ai 10 ans, que j’ai un caractère que parfois je m’énerve sur des choses, que j’aime bien rigoler, que j’aime bien parler parce que je parle tout le temps, donc voilà.

Pour toi, ce serait important de dire que tu es métisse ?

Alice : Ben ouais… Mais bon pas forcément que j'aime être métisse mais je dois le dire parce que je le suis, donc voilà.

Ici, à Genève, il y a beaucoup de personnes de cultures différentes. Mais la majorité de la population est quand même blanche ; qu'est-ce que ça te fait d'être métisse dans un tel pays ?

Alice : Alors ça ne me dérange pas vraiment parce que je suis pas la seule.

Tu es une enfant métisse avec deux cultures différentes ; est-ce que tu te sens plus proche d'une de tes deux cultures ou pas forcément ? Comment tu vis le fait d'être de deux cultures différentes ?

Alice : Bon je pense plus suisse parce que… bon ma mère et mon père, ils se sont mariés au Sénégal, je crois… ou peut-être au Congo, je sais plus maintenant. Et puis moi, je suis née en Suisse. Je pense que je suis plus suisse, mais j'aimerais être plus un peu congolaise parce que c'est pas un pays qui ressemble à tout le monde, en fait. Parce que la Suisse, c'est pas comme New-York, mais il y a des immeubles, il y a… voilà. Mais moi par exemple, je connais les immeubles et tout ça et puis la mer j'y vais pas souvent et tout ça, donc…voilà.

J'arrive au bout de mes questions, alors est-ce que tu en as toi pour moi ?

Alice : Euh… oui. Comment tu te sentais toi quand t'avais mon âge par rapport à tout ce que tu m'as dit-là et des questions que tu m'as posées ?

(Je souris) … Alors… quand j'étais à l'école primaire, je n'aimais pas beaucoup ma couleur de peau ; je détestais. Je voulais avoir les cheveux longs, les cheveux lisses comme mes copines. Je voulais être la plus blanche possible. Je ne m'en rappelle pas bien, mais j'ai peut-être eu aussi des moqueries des autres enfants par rapport à ma couleur de peau ; mais je n'arrive pas à m'en souvenir : alors soit il n'y en a jamais eu soit j'ai voulu oublier ; je ne sais pas trop… Mais c'est vrai que je me sentais vraiment mal malgré le fait que j'avais un groupe de copines que j'adorais.

Mais au cycle, c'était encore une autre histoire ; c'était encore pire, en fait. C'était seulement quand j'étais à la danse que je me sentais à l'aise dans mon corps. Sinon, j'étais un fantôme. Je m'habillais d'une façon où j'étais le moins visible possible.

Et après, petit à petit, ça a changé… mais seulement vers la fin du collège ; où j'ai commencé à aimer à être métisse. Jusqu'au collège, j'étais vraiment que suisse pour moi. Je ne voulais pas entendre parler du Sénégal et j'osais à peine dire que mon papa était noir.

Alice : Ok… Mais heureusement que ça a quand même changé…

Ah c'est sûr…. Merci en tout cas de m'avoir confié toutes ces choses sur toi et ceux qui t'entourent…

Alice : Ben… de rien…

11.7 Entretien avec Linda

Je vais te demander tout d'abord de me raconter ton parcours jusqu'à maintenant ; ton lieu de naissance, tes origines, ton parcours scolaire,…

Linda : Ma mère est française, déjà. Mon père est zaïrois, donc Congo ou RDC, je précise. Je suis née en Suisse, à Saint-Imier, je viens du Jura. J'ai toujours fait l'école au Jura ; j'ai commencé l'école au Jura et je suis venue à Genève pour faire l'uni.

A l'école primaire, c'est là où j'ai eu le plus de problème. On était la première famille métissée dans le village. J'étais toute seule, déjà. Jusqu'au collège, j'étais pratiquement la seule noire dans la classe. Après, au collège moins, parce qu'il y a plusieurs jeunes de différentes villes qui y viennent… mais sinon, j'étais toujours la seule.

A l'école primaire, j'étais vraiment exclue ; j'avais seulement une amie. Une amie dont les parents étaient américains, donc c'était différent car elle venait d'un autre pays, avec une autre culture. C'était donc ma seule amie parce que les autres c'était vraiment : « Mais pourquoi tu ne deviens pas blanche ? Tu mets des crèmes pour devenir blanche ? Quand est-ce que tu seras comme nous ? ». J'étais tellement traumatisée, qu'il y a des jours où je n'avais même pas envie d'aller à l'école. Quand on me demandait d'où venait mon père, je disais qu'il était blanc. Pour finir, j'étais convaincue par ce que je disais, tellement j'étais traumatisée. Ça a pris une telle proportion que mes parents, ils ont demandé à ma maîtresse d'intervenir ; il y a eu une réunion de parents. Après ça, ça allait mieux. Mais je dirais que je me suis sentie à l'aise vraiment en cinq et sixième années, seulement. Avant j'étais à l'aise, je veux dire, mais je me sentais bien plus frustrée… mais au final, tu te sens toujours différente des autres. Alors que maintenant pas du tout. J'ai totalement changé, je suis fière de mes origines. Tu grandis alors tu côtoies le milieu [africain].

L'endroit d'où tu viens est vraiment un petit village… Ce contexte aurait-il eu une influence sur l'intégration de ta famille ?

Linda : Oui, je pense que ça a quand même une influence. Parce que quand je parle avec des gens de Genève ou de Lausanne, rares sont ceux qui ont eu des problèmes par rapport à ça. Qu'ils soient portugais ou espagnols, ils n'ont jamais eu de problèmes par rapport à ça. Ils ont peut-être eu un petit peu, mais pas comme moi, je pense. Je pense pas qu'ils aient été traumatisés à ce point-là.

Donc oui, je pense c'est parce que c'était un petit village et qu'on était les premiers métis.

Mes parents se sont mariés dans le micro-village de ma mère en France, encore pire que le mien, et il y avait beaucoup d'africains venus pour le mariage et c'était le spectacle pour tous les habitants. Tout le village à la fenêtre. Ils n'avaient jamais vu autant de noirs. Et mon père, durant les premiers mois où il allait dans les petits commerces du coin au Jura, tout le monde le regardait et disait : « Ah, regarde, c'est lui ! ». C'est lui le Noir !

Mais bon après ça s'est vite tassé avec l'arrivée d'autres familles métisses ou noires.

Comment ça se fait que tes parents aient choisi le Jura ?

Linda : Alors je ne suis pas certaine pour mon père, mais je sais que ma mère, elle a fait son école en France et comme il n'y avait pas de travail, elle est venue en Suisse. Mon père, je pense que c'était aussi pour des raisons professionnelles ; mais en fait, il avait déjà fait toutes ses études en Europe, mais pas en Suisse.

As-tu des frères et sœurs ?

Linda : Alors oui, j'ai un petit frère métis, il a 20 ans, et sinon un grand frère et une grande sœur, mais demi, si tu veux…Les demi-frères et sœurs, c'est du côté de mon père. En fait, mon père quand il était jeune, quand il était à l'uni, avait une copine avec qui il a eu deux enfants.

Et vous vous entendez bien ?

Linda : Ah oui, super bien, même. Donc mon demi-frère et ma demi-sœur sont noirs et leur mère, après s'être séparée avec mon père, est retournée en Afrique. Mon père a gardé les enfants, donc depuis six ou sept ans, ils habitent avec mon père et ma mère. Ils ont grandi avec nous. Ils ont 37 et 38 ans.

Je reviens à ton parcours scolaire et la période de l'école primaire où ça se passait pas vraiment bien… Ton école se situait dans ton village ?

Linda : Oui, et ce jusqu'à partir au collège ; c'était tout dans le même village.

Et qu'est-ce qui te faisait sentir vraiment différente par rapport aux autres enfants ?

Linda : Alors les autres enfants me le faisaient beaucoup remarquer. Par exemple, quand on avait la gym et qu'on faisait des équipes, t'es toujours la dernière à être appelée, personne te veut. Ou alors beaucoup dans les vestiaires aussi. Les filles me posaient beaucoup de question et me regardaient. Quand je me déshabillais, elles disaient :

« Ah, mais ton ventre aussi, il est noir ?! » Je ne savais pas vraiment quoi répondre. Pour moi, c'était quelque chose d'évident et pas pour elle.

Ces enfants n'avait jamais vu des enfants métis ou noirs…

Linda : Non, je ne pense pas qu'ils en avaient déjà rencontrés.

Penses-tu que c'était de la curiosité ou simplement des remarques blessantes ?

Linda : Je pense que ça dépend. Il y a toujours un peu des deux, selon moi. Avec les curieux, on devient plus vite ami avec eux.

C'est étonnant car tu te souviens encore assez bien de tout cette période… tu avais quel âge ?

Linda : Je pense que ça a été de 5 à 8 ans.

Tu as eu donc à un moment donné parler avec tes parents de tout ce qu'il se passait ?

Linda : Ben oui, même si je me souviens plus vraiment de ça, je pense que je leur en parlais, ils étaient donc au courant. Je pense que la maîtresse leur disait aussi ce qu'il se passait à l'école. Mais je pense que mes parents essayaient aussi un peu de me protéger. Une fois, je me souviens qu'on avait la course scolaire, et moi j'étais en short et quand on est arrivé au rendez-vous, mon père a vu que tout le monde était en pantalon ; alors il m'a fait vite faire demi-tour à la maison pour me mettre aussi un pantalon. Sinon, ça aurait été toute la journée : « Oh ! T'as les jambes nues ! » Donc même pour des petites choses comme ça, j'avais le droit à des commentaires et à des moqueries. J'étais un peu le bouc-émissaire.

Avec les enseignantes est-ce que tu rencontrais aussi certains problèmes ?

Linda : Non, pas vraiment. C'était surtout avec les enfants.

Et avec les habitants du village avez-vous, ta famille et toi, eu des remarques blessantes ?

Linda : Alors avec les adultes, non je ne pense pas, par rapport à ce dont je me rappelle. Les adultes sont plus du genre à la penser mais ils ne le disent pas ; en tout cas pas à la personne directement.

C'était surtout les enfants qui disaient ce qu'ils pensaient…

Linda : Oui, mais bon les enfants ça reflète aussi les parents et ce qu'ils leur disent à la maison.

Précédemment, tu m'as dit qu'il y a eu, à un moment donné, une réunion de parents de ta classe…

Linda : Oui, parce que mes parents, au début, ils me disaient de répondre à ces remarques blessantes en disant qu'ils sont bêtes de dire ça et de penser comme ça et que c'est comme ça, c'est la vie. A un moment donné, je n'arrivais tellement plus à me défendre

que la maîtresse, elle a dû intervenir mais aussi, parce qu'elle ça la blessait parce qu'elle avait des enfants adoptés, des indiens. Donc elle comprenait un peu ma situation ; ces enfants vivaient peut-être la même situation que la mienne. Je pense que j'ai eu de la chance d'avoir une maîtresse comme ça ; sinon ça ne se serait pas arrêté aussi vite.

La réunion s'est déroulée avec les enfants ou qu'avec les parents ?

Linda : Non, je crois que c'était qu'avec les parents.

Et après cette réunion ça s'est mieux passé…

Linda : Oui tout à fait. Mais pas avec tout le monde ; mais avec la plupart, ça s'est mieux passé. Mais après quand tu vas…enfin, tu restes dans la petite école jusqu'en deuxième année et après tu vas dans la grande école où tu vas jusqu'en sixième année. Et là, il y avait des autres gens qui ne sont pas forcément…en fait, il y a deux écoles enfantines, donc après dans la grande, on est mélangé. Donc à ce moment-là, j'ai eu moins de soucis ; il y a plus de gens et c'est plus diversifié.

Le problème de l'intégration a été surtout jusqu'en deuxième enfantine, finalement…

Linda : Après j'ai commencé à faire mon travail sur moi-même.

La fille dont tu étais proche à l'école enfantine était aussi métisse ou noire ?

Linda : Non, pas du tout. Sa mère était américaine et son père, suisse. Mais ils ont vécu longtemps aux Etats-Unis et après ils sont venus en Suisse et là d'ailleurs, ils sont repartis.

Tu es toujours contact avec elle ?

Linda : Non, non. Je ne la vois plus depuis longtemps.

Pendant un long moment, tu étais la seule enfant métisse dans l'école…

Linda : Dans les classes, oui. Mais pas dans l'école car on devait être deux ou trois.

Et tu avais des contacts avec ces autres enfants métis ?

Linda : Non, pas trop car ils étaient plus jeunes.

J'imagine que par la suite tu as connu d'autres personnes et tu as eu ton propre groupe d'amis. Est-ce que c'était des personnes de toutes les cultures ou un groupe assez homogène ?

Linda : Alors il y avait des suisses, forcément, des italiens, des albanais et moi. Mais pas forcément des enfants de couleur. Pas dans mon groupe d'amis, en tout cas. Jusqu'au

cycle, j'étais vraiment la seule métisse ou black, dans mon groupe d'amis et dans mes classes.

Et dans ce groupe d'amis est-ce que parfois tu avais des remarques ou des commentaires sur ton origine ?

Linda : Ça allait, mais je pense qu'ils me considéraient comme une blanche. Du fait qu'on a toujours été à l'école ensemble. Vu qu'il n'y a pas beaucoup d'écoles dans le village et dans la région, jusqu'au collège, t'es avec les mêmes gens. Vu qu'on a grandi ensemble et qu'après ça s'est amélioré, je pense qu'ils me considéraient comme une blanche et ne voyaient même plus ma couleur de peau.

A partir du collège, tu te sentais mieux ?

Linda : Ah ben oui, parce qu'au collège, il y a déjà un seul collège pour tout le canton, donc t'as tout le monde qui se retrouve là. Il y a des gens de Delémont, de Saint-Imier, de Porrentruy, de partout. Donc là, il y avait beaucoup de Noirs et de Métis.

Passons maintenant à ton pays d'origine, le Congo. Le connais-tu bien ?

Linda : Ben en fait, je n'y suis jamais allée. Mais oui, je connais. Alors déjà nous, on est très famille. Je parle la langue depuis que je suis toute petite, le lingala.

Ton père te l'a apprise…

Linda : Non pas mon père en fait ; c'est ma grand-mère qui nous gardait quand on était petit et c'est comme ça qu'on le parle. Elle ne nous l'a jamais vraiment apprise mais comme elle le parlait avec mon père et mes tantes, ben on a écouté et donc on le parle les deux, mon frère et moi.

La mère de ton père vit dans le Jura aussi, alors…

Linda : Oui, à Bassecourt, dans le vieux village. Et du coup, elle nous a toujours gardés et c'est pour ça qu'on parle le lingala et on s'y est fait. Mais à la maison on ne parle le lingala avec mon père ; on le parle seulement avec ma grand-mère. Ou alors des fois entre nous, entre mon père et moi, mais c'est vraiment rare.

Ton père ne veut pas parler avec vous, ton frère et toi, le lingala ?

Linda : Non, ce n'est pas qui voulait pas mais c'est aussi…enfin, comme ma mère, elle est française, tu parles français ; ils parlent français entre eux. Donc nous, on a toujours parlé français à la maison. Mais des fois, avec mon père, ça arrive qu'on parle le lingala. Par exemple si t'es au restaurant et qu'il y a beaucoup de gens et qu'il veut nous dire un truc secret ou des choses comme ça…alors là, il nous parle en lingala.

Mais sinon, c'est surtout avec ma grand-mère. Mais avec mes tantes, on parle plus le lingala que le français. Oui, parce qu'elles nous voient jamais et on est les seuls métis de la famille, mon frère et moi, qui parlent le lingala alors ça les fait marrer. Elles aiment bien nous entraîner.

C'est tes tantes du côté de ton père qui n'habitent pas en Suisse…

Linda : Oui, c'est du côté de mon père et elles habitent au Canada.

La famille est un peu dispersée…

Linda : Si tu veux mon père… dans sa famille, ils sont sept enfants. Il y en a deux au Jura, en comptant ma grand-mère, et tout le reste est au Canada. Mais avant, ce n'était pas comme ça ; il y en avait en Italie, en Allemagne… mais après tout le monde est allé au Canada parce que c'était plus facile… pour avoir la nationalité.

Ils ont tous voulu partir du Congo…

Linda : Ah oui ! Ça a fait un qui est parti en premier et après il a dit aux autres de venir, c'est bien, c'est facile au niveau de l'intégration.

Et ça se passe bien pour eux, alors…

Linda : Ah oui ! Bien sûr ! Ils sont bien installés ; ça doit faire au moins dix ans, maintenant. Même le premier, plus encore.

Et tu vas leur rendre visite quelques fois ?

Linda : Oui, oui. Ils viennent, on y va. Mais on ne se voit pas chaque année mais je dirais maximum tous les deux ans.

Et tes tantes, ta grand-mère et ton père retournent parfois au Congo ?

Linda : Non, non. Personne.

Tu sais pourquoi ?

Linda : Ben, tout simplement parce qu'on a plus de famille là-bas. Mon grand-père est décédé et vraiment le seul cousin de mon père qui était là-bas est décédé aussi. Ma grand-mère est ici, en Suisse. Alors oui, il reste leurs parcelles, comme ils disent mais je pense que ce n'est pas en très bon état et en plus mon père, si tu veux, après avoir fini ses études, il est reparti, au Congo, pour faire médecin-militaire et après il a déserté… donc pendant tout le régime de Mobutu, il pouvait plus y retourner. Alors petit à petit, il s'y est fait et il n'y est plus jamais retourné.

Penses-tu que son pays de naissance lui manque ?

Linda : Oui, je pense un peu… mais je pense que ça doit être difficile pour lui… il y retourna peut-être en vacances… il ne retournera pas… enfin là, il y est retourné pour un décès, mais juste quatre jours et puis c'est difficile car tu ne connais plus personne, la plupart

de tes amis sont en Europe ou ailleurs. Et t'as plus d'habitation et c'est difficile d'habiter chez les gens… c'est difficile pour ceux qui t'accueillent d'avoir quelqu'un à la maison ; c'est beaucoup de frais.

Je pense que ça lui manque car ça restera toujours chez lui, mais je pense que ça lui manque moins parce qu'il y a toute sa famille ici. Il se sent chez lui, il a ses amis, ici.

Et toi tu aurais envie d'y aller ?

Linda : Oui, j'aimerais bien y aller une fois. Alors, oui, je suis déjà allée en Afrique ; mais si je vais là-bas, ce sera quand même chez moi, alors ce sera différent. Mais je ne pense pas que tant que ma grand-mère vivra, on ira… Elle ne veut pas y retourner. Elle y est retournée juste à la mort de mon grand-père mais aussi seulement quatre ou cinq jours… mais non, elle serait incapable… de toute ma famille, je pense qu'il n'y aurait personne encore capable d'aller vivre en Afrique. Ben oui ! C'est un peu le jour et la nuit.

Tous se sont habitués à vivre en Europe…

Linda : Ah oui, c'est ça mais aussi parce que tous sont venus aux alentours de 18 ans. Ils étaient tous dans une école française, au Congo, et avec le bac, tu as un concours, je crois, et ils ont tous eu des bourses pour aller en Belgique ou Italie. Donc, ils ont tous fait leurs études ici, en Europe.

Avec ta famille, je comprends que tu gardes de bons contacts…

Linda : Ah oui, ça c'est sûr. On est tous intégrés, aussi. Enfin, je dirai que mon grand frère, lui, il fait vraiment partie de la communauté zaïroise de Genève. Il connaît tout le monde, il va qu'en discothèque africaine ; tu vois, il est vraiment dans le milieu. Mon petit frère, il a aussi cette tendance ; ma sœur et moi, peut-être un peu moins. Mais ça n'empêche pas que j'écoute de la musique africaine, on fait des fêtes entre nous…

Tu aimes bien retrouvé cette ambiance africaine…

Linda : Ah oui, totalement.

Ton père t'a inculqué certaines valeurs africaines…

Linda : Ah bien sûr, totalement. Tu vois, je parle la langue, je connais toutes les coutumes ; et personnellement, il y a certaines coutumes que j'aimerais respecter et d'autres pas… mais certaines oui, par respect pour mon père.

Lesquelles par exemple ?

Linda : Ben… par exemple, je pense que tu connais la dote. Donc ça c'est peut-être un truc qui ne me dit pas trop mais par respect pour mon père, je le ferai. Ou alors, il y a des trucs ″chous″ ; comme ma grand-mère, pour elle, on dit que mon petit frère c'est son mari, tu vois. Et mes neveux, c'est les maris de ma mère. S'il arrive quelque chose à mon père, ce sera à mes frères d'entretenir ma grand-mère, tu vois. Et toute cette hiérarchisation de la famille, je trouve ça cool. Ça fait qu'on reste toujours soudé, finalement.

Les liens familiaux sont très forts, même avec ceux qui vivent au Canada…

Linda : Ah oui, bon ce n'est pas autant que ceux qui sont en Suisse, mais on a des nouvelles par mon père et même avec mes cousins.

Comme tu étudies à Genève, est-ce que tu retournes souvent dans le canton du Jura, chez toi ?

Linda : Ah oui quand même. On va dire deux fois par mois. Mais il y des périodes plus longues, où non, je n'y vais pas. Mais là, vu que j'ai mon copain qui est là-bas, alors oui j'y vais plus souvent. Mais avant… on va dire que le maximum que j'aie fait sans rentrer, c'est deux mois. Mais c'est aussi parce que tu as des attaches, finalement. Tu n'as pas les mêmes amis ici que là-bas. T'as tes amis d'enfance, ce n'est pas la même chose. Et puis eux, ils ne peuvent pas toujours venir non plus.

Dans le Jura, est-ce qu'il y aussi une communauté africaine qui s'est créée ?

Linda : Oui, mais moins qu'ici à Genève. Il n'y a pas toutes ces infrastructures, tu vois. Tu n'auras jamais… Je crois qu'il y a un ou deux magasins africains, mais il n'y aura jamais comme ici. Il n'y a pas, par exemple, de coiffeur comme aux Pâquis. Là-bas, il n'y a pas tout ça. Ils vont tous à Lausanne ou à Bienne. Il y a une petite mais pas aussi grande qu'à Genève.

Rentre en compte aussi peut-être la taille de la ville et le nombre de personnes africaines…

Linda : Ben oui, c'est sûr. Mais il y en a pas mal, maintenant ; beaucoup plus ces dernières années, en tout cas.

Avec ton père, quel genre de relation entretiens-tu ?

Linda : … (elle réfléchit)… Alors, je dirais que dans le passé, on a eu de bonnes relations ; j'étais un peu sa chouchou, comme toutes les petites filles avec leur papa. Mon père c'est pas quelqu'un qui va venir te faire un bisou et te dire qu'il t'aime… d'ailleurs, je ne sais même pas si j'ai dit à mon père que je l'aimais… enfin, si, peut-être dans une lettre ou dans un message mais pas comme ça, directement. Chez moi, on n'est pas vraiment bisous, câlins et tout ça. Par contre, on est très famille et si on parle pas assez… mais mon père, il était… on ne va pas dire très sévère, mais surtout… tant que l'école ça allait, tout va bien. Et puis après, quand j'ai commencé à grandir, je suis devenue adolescente et forcément, là, tu as des conflits avec les sorties et tout ce qui va avec. Et moi, j'avais beaucoup de mal à accepter… je ne sais pas si chez toi c'était comme ça… la phrase : « Oui, mais lui, c'est un garçon ! » Alors je me disais que ce n'était pas possible, surtout moi avec mon caractère. J'avais vraiment beaucoup de mal à accepter ça. Du coup, je suis devenue un peu la rebelle. C'est toujours moi qui ouvre ma bouche à table, c'est toujours moi qui vais dire : « Non, mais ça va pas ! » (elle rigole) Du coup, je pense qu'il a appris à accepter que je sois comme ça ; mais je pense que c'est bien parce qu'en même temps on n'a pas de non-dits et je pense que ça aide à avoir une bonne relation. Mais il y certaines choses, je sais que c'est non ; c'est intransigeant. Par exemple, pour amener mon copain chez moi, enfin mon premier copain, j'ai eu beaucoup de mal, ça m'a pris beaucoup de temps ; parce qu'avec mon père, c'était non. Et puis, même aujourd'hui, moi mon copain… bon lui, il est aussi métis, alors il sait comment ça se passe… mais je sais que lui n'acceptera jamais de dormir chez moi s'il y a mon père. Ma mère, oui, mais même moi, je me sens mal à l'aise… mais, c'est quand même pas bien… le matin, je ne suis pas très à l'aise parce que je sais que ça ne se fait pas et que je sais que maintenant, mon père va faire une concession en ma faveur. Mais dans ma famille, ils sont quand même assez ouverts ; moi, mes oncles, mes tantes, ils trouvent ça normal qu'à 20 ans, tu ramènes ton ami à des fêtes ou comme ça ; mais ça veut pas dire qu'on va se marier. Mais à un moment donné quand t'as une relation avec quelqu'un, t'as envie de lui faire partager ta culture et puis, voilà.

Sinon, oui… à part qu'on ne discute pas beaucoup… mais sinon ça va.

Tu aimerais plus, toi…

Linda : … (elle réfléchit) … non, pas forcément… je sais comme il est et en même temps on se comprend. T'as pas besoin non plus de faire toujours des grandes discussions, on se comprend et l'essentiel on se le dit.

Et avec ta maman ?

Linda : Alors point de vue caractère, j'ai pris bien plus de ma tante avec ce caractère fort… de la sœur de mon père mais ma mère, je ne pense qu'elle n'y soit pour rien du tout. Elle a aussi son caractère et elle parle aussi comme moi, de manière franche, mais… c'est peut-être aussi parce que je suis jeune. Mais, moi si je me rebelle, je peux m'énerver jusqu'à en pleurer, tellement ça m'énerve. Alors que ma mère, elle est plus âgée et elle arrive mieux à prendre du recul par rapport aux choses. Peut-être que je deviendrais comme ça. Alors que mon père, il est calme et posé ; il va toujours essayer de régler le problème alors que moi, je vais m'enflammer pour rien.

Ton copain est aussi métis, alors…

Linda : Oui, alors il n'est pas métis européen-africain mais sa mère est mauricienne et son père, il est suisse.

Ton père a vécu jusqu'à 18 ans environ au Congo et est-ce qu'il te parle parfois de ces années là-bas ?

Linda : Oui, enfin, juste des anecdotes mais pas son ressenti, non. Mais je ne pense pas qu'il a dû ressenti puisque c'est chez lui, en fait. A part des anecdotes où il nous dit qu'il faisait telle ou telle chose quand il était petit, où nous raconter comment c'était quand il était petit.

Tu m'as dit que petit à petit, tu étais plus ouverte par rapport à ta culture…

Linda : Oui, je pense que c'est vachement du fait que j'ai été frustrée à l'école. Donc, après, même si tu ne le veux pas forcément, tu essayes de tout faire comme une blanche. Tu essayes de paraître comme eux et tu te fermes peut-être à ta culture, mais d'un autre côté, je ne me fermais pas totalement parce qu'on avait toujours des fêtes, on était toujours en famille, donc non. Mais je pense qu'à l'école, oui.

Ça ne devait pas être évident de jongler entre le contexte scolaire, où tu mettais de côté ta culture africaine, et le contexte familial où tu la mettais en avant…

Linda : Ah, c'est sûr. Par exemple, avant je ne parlais jamais de ce qu'il se passait à la maison et de tout ce qu'on faisait avec la famille. Je ne racontais jamais rien à personne. Tandis que maintenant, oui, j'ose en parler. Mais je ne pense pas que j'essayais de me changer quand j'étais à l'école ; je racontais tout simplement moins que maintenant et j'étais moins comme maintenant.

Est-ce que tu as plus d'amis métis ou noirs qu'avant ?

Linda : Ah oui, beaucoup plus ! Mais je ne pense pas que c'est par rapport au fait que j'aie été frustrée quand j'étais petite ; je pense que c'est juste qu'il n'y en avait pas avant. Quand il y a plus d'africains qui sont arrivés à Delémont, on a tout de suite été… enfin, tu les connais forcément, tu vois. Mais aussi parce qu'au lieu d'avoir une communauté zaïroise, camerounaise, etc., à Delémont, ils sont plus tous ensemble ; donc tout le monde se connaît et finalement tu les connais vite.

Et la communauté congolaise ou africaine, tu la côtoies, ici, à Genève ?

Linda : Par mes frères, oui ; mais pour les fêtes, si je ne connais pas, je n'y vais pas. Mais par mes frère, oui ; j'aime bien aller au Calypso. Moi, je suis du genre à rester en famille plus qu'à aller en communauté. Mais ce n'est pas pour ça que je n'aime pas aller à une manifestation ou à une fête.

Je passe complètement à un autre registre, mais si je te demandais de te décrire, qu'est-ce que tu me dirais ?

Linda : Ben, franchement, maintenant, je crois que je dirais que je suis métisse à 100%. C'est-à-dire apparence, caractère, je pense aussi… quand je dis métisse, je veux dire mélange, donc. Et puis, culturellement aussi. Il y a des trucs que j'adhère de mon côté européen, d'autres de mon côté africain ; idem, il y a des trucs que tu refuses. Et je pense que ceux qui viennent de Suisse-Suisse ou de France-France, de par leurs parents, je pense qu'ils ne sont pas aussi ouverts que nous, tu vois. Peut-être ouvert d'esprit, il y en a beaucoup, mais je pense que tu restes toujours moins ouvert que quelqu'un qui est métissé ou de culture différente. Parce que dès que tu nais, tu es dans un bain où forcément tu seras obligé de partager différentes cultures et d'apprendre diverses choses. Peut-être aussi parce que moi je viens d'une famille où la famille de ma mère, ils acceptent très bien la famille de mon père et vice-versa. Tu vois quand on

fait des fêtes, genre à la communion où à mon baptême, il y a toujours les deux côtés. Ils s'entendent très bien. Il n'y pas franchement… enfin, dès fois, il faut le dire, il y a du racisme du côté des africains par rapport aux Blancs, mais là, dans ma famille, je crois qu'on accepte bien ça. Mais je pense aussi c'est parce que mes parents sont ensemble depuis longtemps.

Il y a eu très peu alors de problèmes par rapport à la famille de ta mère et l'acceptation de son mari…

Linda : Oui, peu mais il y en a quand même eu. Ma grand-mère, du côté de ma mère, donc, nous a jamais caché qu'au début, elle était totalement contre cette union, que ma mère se marie avec un africain. Ben déjà, ils en avaient jamais vus, je crois ; parce que ma mère vient d'un très très loin village, paumé en France. Et mon père, il pense que le fait qu'il ait été médecin, ça a beaucoup fait aussi, dans l'acceptation. Parce que même s'il était noir, il avait quand même un statut social ; c'est vrai que ce sont des réalités qui jouent beaucoup. Mais maintenant, non, c'est fini tout ça.

Ma grand-mère paternelle, tu vois, c'était la même chose, pas avec ma mère mais avec ma tante. Le frère de mon père est marié avec une italienne ; ils se sont mariés très jeunes et ma grand-mère paternelle, elle était aussi totalement contre. Elle ne voulait pas qu'il y ait de Blancs dans la famille. Alors que maintenant, trois sur quatre de ses fils sont mariés avec des femmes blanches.

Au jour d'aujourd'hui, qu'est-ce que tu ressens à être métis, dans un pays où la majorité de la population est quand même blanche ?

Linda : Bien, oui, je me sens bien. Bon, au Jura, tu peux avoir encore quelques problèmes de racisme, on va dire ; à Genève, aussi, mais moins. On va dire qu'à Genève, tu te fonds dans la masse, en fait. Mais au Jura… Non, mais on va dire que maintenant, je me sens bien chez moi. C'est clair que tu auras toujours deux ou trois personnes que tu sens qu'elles sont un peu réfractaires, mais ça ne me dérange pas et je suis là… bon tant pis pour elles. En fait, tu es habituée, je crois. Ça ne me passe pas complètement au-dessus, mais ça ne me blesse pas. Mais après, je suis totalement d'accord, il y a des trucs qui m'énervent … qu'est-ce que je peux donner comme exemple ? Genre, il y a des Noirs qui se font remarquer et après on dit et on entend que certains n'aiment pas les Noirs. Mais à un moment donné, c'est un peu comme ça. T'arrive dans un pays où t'es étranger et si tu veux parler que le lingala, manger qu'africain et si tu veux aller que dans des endroits africains, tu vois, ben… à un moment donné, il faut aussi te

demander pourquoi on t'aime pas. C'est la même chose si tu commets des vols ou des crimes, tu vois.

Avec ce que tu dis, c'est aussi comment en tant que métis ou noir tu parviens à t'ingérer…

Linda : Alors pour moi c'est différent parce que pour moi la Suisse c'est chez moi et je ne vois pas pourquoi je devrais essayer de m'y intégrer puisque c'est mon pays. Je suis née ici, tu vois. Je ne connais rien d'autre. Donc, je suis née ici, c'est chez moi. Mais c'est clair que c'est différent et qu'il faut te conduire différemment. Mais moi, je me sens chez moi. Je ne vais pas forcément me comporter en fonction de ce que les autres pensent de moi.

Souvent lorsqu'on est métis, on dit qu'on est ni vraiment l'un ni vraiment l'autre ; et toi tu situes de quelle manière ? Te sens-tu plus appartenir à une culture qu'à une autre ?

Linda : … (elle rigole)… Alors déjà, je ne me sens pas suisse, même si je veux me faire naturaliser. Je suis française et c'est vrai qu'il y en a beaucoup qui pensent que comme je suis née en Suisse, et ben je suis suisse, mais non. Chez moi, c'est quand même la culture française pour beaucoup de choses, tu vois. Et c'est quand même encore différent de la Suisse. On ne dirait pas mais il y a beaucoup de choses qui sont différentes. Et puis, je dirais que je suis plus française mais je pense que je suis un tout petit moins africaine (elle rigole) mais pas beaucoup. Mais je ne pense pas que… enfin, je pense que je parlerais toujours d'abord du côté français parce que voilà… parce qu'on m'a toujours montré ça… mais je pense que jamais je n'oublierais mon côté africain.

Tu as quand même en toi certains traits africains…

Linda : Oui bien sûr. Et puis moi, j'ai envie d'élever mes enfants quand même aussi un peu à l'africaine, jamais je n'arrêterai de manger africain, jamais je… chez moi, j'aime bien la ″déco″ africaine, tu vois ; il y a plein de choses comme ça.

Mais je pense que côté esprit, je suis plus française. Mais non, je suis fière de mes racines et jamais je n'abandonnerai ce côté. Alors qu'il y en a qui sont… enfin, chez moi, on les appelle ″les frustrés″ (elle rigole). Il y en a qui font tout pour paraître blanc alors qu'ils ne le sont pas. Moi, j'essaye toujours justement de concilier les deux pour essayer d'être au milieu même si ce n'est pas possible, mais tu vois ce que je veux dire.

Quand tu rencontres de nouvelles personnes, est-ce qu'elles te demandent assez souvent d'où tu viens ?

Linda : Oh, oui toujours. Elles essayent toujours de deviner. Alors c'est souvent indienne… beaucoup indienne et aussi maghrébine. Je pense que c'est aussi beaucoup à cause de mes cheveux parce que j'ai les cheveux de ma mère. Même si j'ai les cheveux frisés à la base, ce n'est pas comme mes cousines qui ont vraiment les cheveux d'africaine, même si elles sont métisses. Un peu comme toi, en fait, aussi. Mes cheveux sont bouclés mais la texture, elle est européenne.

Et qu'est ce que tu ressens quand il y a ce petit jeu de devinettes autour de ta culture d'origine ?

Linda : Ça ne m'indigne pas, je ne vais pas m'énerver pour ça, voilà c'est normal. Moi, ça m'arrive aussi de dire à quelqu'un qu'il est japonais mais en fait il est vietnamien. Et quand la personne est métisse ce n'est justement pas évident puisqu'il y a un mélange.

Une dernière question : est-ce que tu sais comment ton frère a vécu tout ça ?

Linda : Mon frère, lui, on l'a aussi embêté à l'école mais quand même moins. Et je pense que ça l'a moins atteint parce que lui c'est un garçon. Donc lui, il allait se battre ou il allait… il prenait vachement plus de recul par rapport à ça. Et puis, il a vécu quand même aussi deux ans plus tard et il faut dire que ça change vite. Et je vois que lui, il a eu de la chance d'être à l'école avec plus d'Africains ; donc lui, il a plus d'amis africains que moi. Et puis, ils font plein de choses ensemble ; ils se comprennent et tout. Mais il a quand même beaucoup d'amis blancs. Mais je pense qu'il a appris à plus se détacher et il n'a pas souffert comme moi dans sa jeunesse car il réagissait autrement, en fait. Et puis moi, je n'allais rien dire et me laisser toucher alors que lui il allait se battre et répondre aux personnes. Et maintenant, il suit beaucoup son grand frère, forcément, ben du coup, lui, il est vachement aussi africain, mais pour beaucoup de choses aussi, il reste français. Il est plus intégré du côté africain que moi. Mais depuis qu'il est tout petit, il a toujours comme fan des personnes noires. Je pense qu'il a plus pris du côté africain que moi mais pour d'autres trucs, non.

Alors, on bout de notre discussion, si tu n'as pas de questions, je te remercie d'avoir bien voulu parler de toi, de tes cultures et tout ce que ça englobe.

11.8 Entretien avec Angie

Je vais te demander tout d'abord de me raconter ton parcours jusqu'à maintenant ; que ce soit au niveau scolaire ou autre…

Angie : Bon, mes origines : mon père est angolais, maman est suissesse… je suis née près de Zürich, à Schlieren. J'ai vécu deux années… enfin, on est parti en Angola… j'ai vécu deux années en Angola, ensuite on est revenu pour des raisons politiques. On est revenu à Zürich, donc j'ai grandi à Zürich. Je suis venu, ici, à Genève, pour mes études et j'y suis restée. Voilà…

Tu es venue ici pour tes études universitaires ?

Angie : Oui, exactement.

Comment ça se fait que tes parents se soient installés à Zürich ?

Angie : Ben, ma maman, elle est à la base romande, donc mes grands-parents sont romands, en fait ; ma grand-mère d'Yverdon, mon grand-père, de Fribourg. Et pour des raisons de travail, mon père a dû déménager à Zürich. Ma mère a alors grandi à Zürich… mais d'origine fribourgeoise, comme moi…

Tu parles très bien le français ; tu l'as appris à l'école ?

Angie : Comme mes grands-parents étaient romands, ma mère a toujours parlé français à la maison… et comme les suisses allemands n'aiment pas trop parler l'allemand d'Allemagne, la langue de communication entre ma mère et mon père était le français. Donc, finalement, on a toujours tous parler le français à la maison.

Le français est donc ta langue maternelle…

Angie : Oui et en même temps ça m'a permis de ne pas avoir l'accent…

Sinon tu parles bien le suisse allemand, j'imagine…

Angie : Oui, oui.

Tu as des bons souvenirs de Zürich lorsque tu y as vécu ?

Angie : Euh, oui… J'ai passé mon enfance là-bas. J'ai pas de souvenirs spécifiques de mon passage à l'école… je sais qu'au début ça surprenait parce que j'avais une couleur de peau différente que les autres mais comme je me suis assez défendue en première enfantine…

Ah déjà ? Tu t'en souviens bien ?

Angie : Oui, oui, je me souviens de ces moments-là.

Tu as des anecdotes en tête ?

Angie : Ben… je sais pas… on m'appelait chocolat et moi, je répondais fromage puant… des choses comme ça. Et comme j'ai gardé le même groupe assez longtemps, après ça j'ai eu… j'ai plus vraiment eu des soucis au niveau scolaire.

Donc c'était plus au tout début de l'école primaire où tu as rencontré quelques problèmes ou des confrontations…

Angie : Oui, voilà. Mais je ne sais pas si c'était des confrontations. En tout cas, ça ressortait, ben parce qu'il voyait bien que j'étais différente, en tout cas de couleur de peau. Mais ils ont très vite compris que… qu'il n'y avait pas vraiment d'autres différences. Mais je pense que ça m'a aidé d'avoir le même groupe pendant en tout cas tout l'école primaire où j'ai pratiquement eu la même classe. On était un bon noyau.

C'est aussi sympa de garder un même groupe comme ça…

Angie : Oui… pour autant que ça se passe bien…

Ah oui, ça c'est clair. Et ces remarques qu'on te faisait provenaient surtout des enfants ou il y avait aussi des personnes plus âgées ?

Angie : Ce que je n'aimais pas quand j'étais petite c'est qu'on me touchait les cheveux et d'ailleurs jusqu'aujourd'hui, c'est quelque chose que je déteste. Quand on vient vers moi et qu'on me dit : « Ohh ! C'est tout doux, c'est joli !! » C'est oui… si on ne me demande pas… c'est quelque chose qui m'est resté jusqu'à maintenant. Donc, ma première réaction est de sursauter quand une main s'approche de mes cheveux. Oui, parce que je trouve que ça fait vraiment un peu l'attraction… « Qu'est-ce qu'elle est chou ! »… en suisse allemand, en plus, on… il y a le neutre, donc… voilà… c'est ce qui accentue la petitesse de la personne… je sais pas si tu vois ce que je veux dire… alors voilà. Pour les petites filles, on utilise le neutre…

Tes cheveux, c'est surtout de ton papa ou…

Angie : Non, c'est un mélange. Mais ils sont quand même crépus. J'ai un grand frère et une petite sœur et des trois, c'est moi qui ai les cheveux les plus crépus.

Ok. Alors, j'en reviens à ce qu'on disait. Tu m'as dit avoir vécu deux ans en Angola ; mais c'était à quelle période de ta vie ?

Angie : C'était durant mes deux premières années. On est parti j'avais cinq mois et on est revenu, j'avais deux ans.

Il doit te rester peu de souvenirs puisque tu étais très petite…

Angie : Oui c'est vrai que j'en ai peu ; je ne m'en souviens pas très bien. C'est plus ce qu'on m'a raconté, en fait.

Par rapport à ce qu'on t'a raconté justement, est-ce que ce sont des bonnes choses qui restent ou non ?

Angie : Oui, oui c'est assez positif. Surtout par rapport à l'entourage, d'être en famille… il y a des bons retours, en tout cas. Sinon ce n'était pas évident étant donné que la situation politique était pas du tout stable, là-bas. Mon frère a plus de souvenirs ; il a des souvenirs, des moments où les soldats sont venus chez nous, fouiller… enfin des choses comme ça. Mais moi, je n'ai pas ses souvenirs-là.

Et c'était pour des raisons professionnelles de ton papa que vous êtes partis là-bas ?

Angie : Non… c'était plus un souhait de la part de mon père de retourner en Angola. Il voulait toujours… il est venu en Europe pour étudier et aussi pour des raisons politiques… Oui, il est revenu, en Angola, pour un peu organiser la révolution, si tu veux… enfin la révolution… pour l'indépendance, en fait, de l'Angola. Donc certains pays ont appuyé ses démarches de personne qui voulait déclarer l'indépendance de l'Angola. Et c'est comme ça, par le Portugal, l'Allemagne… qu'il a pu arriver en Suisse.

Ta maman était assez ouverte à l'idée de partir de la Suisse pour vivre en Angola ?

Angie : Oui. Pas de soucis. C'était une grande aventure. Oui, elle, elle a gardé d'assez bons souvenirs aussi. Et voilà… s'il n'y avait pas eu la situation politique compliquée, je pense que j'y serais encore…

Ah, vous y seriez restés…

Angie : Oui, puisque le projet de départ était d'y rester vivre. Donc, mes parents avaient tout amené là-bas, je ne sais pas combien de tonnes (elle rigole)… en Angola, et voilà.

Ah ouais, j'imagine… C'est un geste fort de la part de ta maman d'être d'accord de partir définitivement…

Angie : Ah oui c'est sûr. Elle connaissait pas du tout, elle ne parlait pas le portugais et elle a appris.

Et toi, ton papa, il t'a un peu appris la langue de son pays ?

Angie : Alors oui. On a toujours côtoyé de la famille angolaise… bon comme c'était pas possible d'aller en Angola, on est allé chaque année au Portugal où il y avait de la famille, aussi. Et par ce biais et certainement par les deux années où j'étais en Angola même si j'ai peu de souvenirs, ça m'a aidé d'apprendre cette langue. Du coup, je communique tout à fait en portugais aussi.

Avec ce que tu me dis, je comprends que tu as des contacts avec ta famille angolaise ?

Angie : Alors oui. Là, je viens de quitter, justement, un cousin qui vient de l'Angola. Et là, par Amsterdam, il retourne en Angola. Donc c'est vrai que j'ai des bons contacts.

Eux aussi alors viennent en Suisse…

Angie : Oui, ça arrive. Mais c'est plus rare quand même.

Et c'est une grande famille ?

Angie : Alors le concept de famille est différent ; il n'est pas le même là-bas qu'ici. Donc, la famille au sens suisse, elle n'existe plus… Mes grands-parents, je ne les ai pas connus, les frères ou sœurs de mon papa… enfin, le frère, dont son fils était ici, je ne l'ai pas connu non plus. Mais bon après la famille, c'est aussi les cousins de mon père, etc. Je crois qu'il y a des demi-sœurs mais je ne les connais pas. Si bien, je connais bien les cousins de mon père, des tantes… enfin, des cousines qu'on appelle quand même tantes, etc.

Donc c'est une grande famille, finalement…

Angie : Ouais… j'y suis allée pour la première fois en tant qu'adulte (elle rigole) en 97… je devais avoir dans la vingtaine…

Et là, c'était la première fois que tu y retournais depuis que tu y avais été quand tu étais encore bébé…

Angie : Exactement… En fait, pendant longtemps, mon père ne pouvait pas y aller comme il était réfugié… et puis, juste pour l'anecdote, je suis née réfugiée… enfin, à l'époque, on prenait la nationalité du père et mon père était réfugié, donc j'ai été quelques mois réfugiée jusqu'à ce que la… dans un sens, c'est un peu absurde.

Mais maintenant, le statut de ton papa, il a changé…

Angie : Oui, il est suisse et angolais, maintenant.

Je t'ai interrompu avant, tu disais que tu étais retournée en Angola en tant qu'adulte ? Tu as été avec ton papa ?

Angie : Alors non, lui il a été une année avant. C'était à ce moment-là le grand moment pour lui mais moi, depuis tout le temps, j'ai eu cette envie, en fait, d'y aller parce que c'est quand même… c'est quand même une partie de moi. Donc c'est vrai que c'était important. Et puis comme je disais, mon père, il a vraiment… enfin, c'était pas intentionnel, cest pas qu'il prêchait les valeurs ″angolaises″ mais voilà, il était comme il était et puis, donc on a toujours eu beaucoup de monde à la maison, par exemple ; ça a toujours été un lieu ouvert que ce soit des amis mais aussi de toutes cultures, en fait.

Mais je pense que c'est quand même un côté très angolais que d'accueillir du monde, voilà. Ces valeurs-là, elles m'ont été transmises. Finalement, je cherchais un peu à compléter cette image, cette appréciation en y allant… voilà, c'était quand même un autre pas. Donc c'est pour ça que j'y suis allée après le bac, j'ai travaillé et j'y suis allée et c'était en effet, une très bonne expérience… bon parce que déjà, j'avais beaucoup d'appréhension étant donné que… enfin, au sens suisse, je ne connaissais personne ; il y avait de la famille mais je ne les connaissais pas, voilà.

Durant cette longue période où tu n'étais pas allée, tu avais eu des contacts ?

Angie : Alors oui, j'avais eu des contacts avec des cousins qui avaient un peu mon âge, heureusement, au Portugal. Donc, je les ai retrouvés là-bas et j'ai pu loger chez une de mes tantes… je pense qu'il faut que je dise si je parle au sens suisse ou angolais… (elle rigole)…

Tu l'as spécifié avant donc c'est bon je comprends.

Angie : Et voilà, j'ai connu beaucoup de gens et puis c'était… et je me suis à aucun moment sentie comme étrangère, donc ça c'était très agréable comme expérience. Au bout des six mois, je crois, que j'ai fait là-bas, j'avais l'impression d'être… d'avoir la famille partout dans la ville au point où je conduisais une voiture là-bas… donc une fois elle est tombée en panne et je me suis dit que c'était pas grave car là il y avait un oncle, un peu plus loin, pour pouvoir m'aider. C'est vraiment… donc, j'étais à la capitale Luanda.

Je voulais justement te poser la question…

Angie : Et, ouais c'était un très beau sentiment pour moi. En tant que métisse… j'aime pas beaucoup ce terme, mais je sais pas ce qu'il faudrait utiliser comme autre terme pour l'instant, donc je vais quand même l'utiliser… euh, mon expérience première qui m'a beaucoup frappée, c'était de pas avoir ce regard des autres sur moi… Je crois que j'ai de la chance, de par mes origines, qu'en Angola, la population est vraiment très mélangée. Donc, il y a beaucoup de Blancs, de Métis, il y a vraiment… il y a des Noirs, bien sûr…

De par la colonisation, certainement…

Angie : La colonisation a été profonde, je ne sais pas si c'est une bonne chose mais pour moi, ça m'a permis vraiment de me sentir à la maison. Et de pas avoir ce regard extérieur, ce que j'ai toujours en Suisse. Donc, en Suisse, t'as toujours le regard, t'es toujours perçu comme étrangère, quoi… même si… au-delà de la couleur de peau et tout ça. T'es quand même à prime abord perçue comme étrangère. Et là-bas, eh ben non ; je

peux me promener dans les rues même si on m'arrêtait c'était pas parce que j'avais une autre couleur de peau, mais c'est peut-être parce que j'étais belle (elle rigole) ou je sais pas… c'est parce qu'on m'avait jamais vu ou … enfin, voilà ; donc ça, c'était quand même un poids, au fait, qui me tombait des épaules, donc ça c'était vraiment super. Et là, j'ai d'autres copines qui ont aussi des parents d'Europe et d'Afrique qui ont pas du tout cette même expérience, comme au Nigeria où la population est beaucoup plus noire que mélangée. Enfin, là-bas aussi, finalement, elles sont étrangères, du coup, elles n'ont aucun lieu où elles se sentent vraiment chez elles.

Je veux encore ajouter que finalement on a quand même de la chance d'être à plusieurs endroits à la maison. Comme toi, par exemple, j'ai été à Cuba ben là, on te prend pour une cubaine, j'ai été au Brésil, là on te prend pour une brésilienne. Et souvent même des personnes qui t'accostent ici, ben ils te demandent : « Ah, tu viens d'Ethiopie ? » ou même, ils te parlent en tigrinya et t'es là : « Ben…non ! » Mais ça montre que même tu pourrais être de leur pays, alors du coup, au lieu d'en être que d'un ou de deux, ben on est finalement, on pourrait être à la maison partout.

Et ça, c'est aussi une bonne expérience, je trouve que j'ai faite. Je suis allée au Brésil avec une copine suisse, aussi, et c'est drôle parce qu'ils pensaient que j'étais la guide ou autre. Alors on a vraiment jamais eu de soucis à ce niveau-là. C'est vrai que si tu parles un peu portugais ça se voit et ça s'entend. Donc, ils s'apercevaient tout de suite quand je parlais que je n'étais pas de là-bas. Mais c'est sympa comme sentiment d'appartenance, finalement, quand tu vois que ça peut s'élargir, en fait.

Donc toi, ça ne te dérange pas vraiment quand quelqu'un essaye de deviner d'où tu viens…

Angie : Non, non… De toute façon, il peut pas vraiment savoir. Et puis, chez les angolais, il y a tellement de population. Même moi, si je vois un angolais, je peux pas forcément dire qu'il est de là-bas. Si t'as pas parlé, c'est difficile à dire, je trouve.

Tu es partie durant une longue période en Angola, alors ?

Angie : Oui, environ six mois.

Et qu'est-ce que tu as fait pendant ton séjour ?

Angie : Alors, j'ai surtout fait connaissance avec ma famille, j'ai beaucoup dansé, je suis allée à la plage… c'était vraiment m'imprégner du lieu. J'aurais voulu apprendre une langue locale, mais dû à la colonisation qu'il y a eu en Angola, c'était plus difficile d'apprendre le kimbundu qui est la langue locale. C'était plus facile d'apprendre l'allemand, là-bas, que le kimbundu, donc c'est dommage. Mais oui, j'ai fait… je me

suis un peu enracinée, là-bas, quoi. J'avais envie de confirmer tout ce que j'avais pu ressentir avant.

Tu en gardes des bons souvenirs, j'imagine…

Angie : Ah oui, oui. C'était une bonne expérience.

Tu sentais que tu avais besoin d'y aller ?

Angie : Ben, ouais… ça clôt ou ça ouvre un chapitre, je crois. On peut le voir dans les deux sens.

Et depuis, tu y retournes de temps en temps ?

Angie : Oui, quand j'ai l'argent et le temps.

Et pas forcément avec ton père ou ta mère ?

Angie : Non, on est allé une fois tous en famille… mais sinon, non, pas forcément.

Tu te sens alors assez bien et libre d'y aller toute seule…

Angie : Ah oui, tout à fait.

Et tes frères et sœurs, ils ont aussi eu le désir d'y aller ?

Angie: Ouais, ouais ; ils y sont aussi allés. Justement, je pense que mon père nous a quand même, finalement, transmis beaucoup de choses même s'il nous a jamais dit qu'il fallait absolument aller là-bas. Ouais, ça s'est fait naturellement pour chacun de nous.

Durant tes années de scolarité et même après, ton groupe d'amis étaient composés de personnes de toutes cultures ou que de Suisses ?

Angie : Alors, oui, c'était les cultures qu'il y avait à ce moment-là. Donc, je sais pas… à l'époque, il y avait des yougoslaves, des italiens, des suisses. Il y avait quand même plus de Suisses que maintenant. Mais bon, c'était à Zürich, aussi, donc c'est un peu différent.

Genève est très internationale… Est-ce que comme à Zürich, ici à Genève, tu te sens aussi étrangère ?

Angie : Même à Genève, je ne suis pas perçue comme suisse, donc à ce moment-là, je suis perçue comme une étrangère, forcément. Donc, voilà, il y a souvent la question : « Tu viens d'où ? » Et il y a la réponse : « Je suis suisse. » et après c'est les : « Ah, bon !!! » Enfin voilà, je pense que tu vois ce que je veux dire.

Et avec tes amis, vous parlez souvent de vos pays respectifs ?

Angie : Non, pas forcément, c'est pas beaucoup… non je ne crois pas, comme j'ai été là [à Zürich], j'étais suisse et c'était tout. J'avais les mêmes habitudes qu'eux, finalement.

Et puis maintenant ? Tu en parles plus ?

Angie : En fait chez moi, ça n'a jamais été un tabou, en fait. C'était pas quelque chose de séparé. C'était un tout. D'ailleurs, je préfère dire que je suis 100% angolaise et 100% suisse, ça fait 200%, que de dire moitié-moitié parce que… parce que pour moi, ça veut rien dire d'être une moitié… et une moitié de quoi ?! T'es pas une moitié, t'es une personne à part entière, quoi. Donc, voilà, ça a toujours été un tout et puis, je pense que… c'est vrai que j'ai des amis de tout horizon et forcément t'es amené à échanger par rapport à ta personne suivant les situations. Donc t'es pas forcément amené à en parler, je veux dire que… non, c'était pas chez moi des époques où je faisais des découvertes parce qu'heureusement, mon père, il a toujours répondu à ces questions sans nous faire des leçons. C'était naturel et on a grandi avec. Je sais que ça peut arriver autrement mais pour moi, les deux sont ma culture, quoi. Donc, il n'y a pas cette différence-là.

Pour toi, alors, ce n'est pas deux moitiés qui s'assemblent pour ne faire qu'un tout…

Angie : Non… tu prends le meilleur des deux ! (elle rigole)

Quand ça t'arrange suivant les événements (je rigole). J'avais justement une question : on dit souvent que les personnes métisses – bon, toi, tu n'aimes pas utiliser ce terme – mais on dit qu'elles ont le cul entre deux chaises. Tu ne ressens pas alors ce sentiment d'être entre deux univers ?

Angie : Non, non, pas du tout.

Question un peu plus brute ; si je te demande de te décrire, qu'est-ce que tu dirais ?

Angie : (elle réfléchit)… c'est dur comme question… ça dépend énormément du contexte. Si tu me demandes pour un entretien où je dois me présenter pour avoir un boulot ou si c'est même à titre personnelle… Bon, si je ne la connais pas, je m'intéresserai à savoir ce qu'elle est elle, en tant que personne… mais je n'aurai pas de problème à dire que je suis métisse. Moi je pense que ça dépend beaucoup de la situation si c'est pour un entretien de travail eh ben je ne mettrai pas en avant que je suis métisse parce que c'est pas forcément un atout, donc voilà. Si c'est pour rencontrer quelqu'un et que je n'ai jamais vu alors pour faciliter la rencontre, je dirai que je suis métisse parmi d'autres choses, comme je suis habillée, par exemple. C'est pas quelque chose que je cache, en tout cas. Ça se voit alors autant… tant mieux… mes formes généreuses, je ne les cache pas non plus et puis, voilà. Je suis comme ça, c'est comme je suis.

Est-ce que tu parviens à bien gérer tes deux cultures ?

Angie : Non, je pense que ça se passe bien. Je le vois plus comme un atout aussi pour approcher d'autres personnes. J'ai toujours des préjugés mais je pense que, j'en ai quand même moins que… par rapport à d'autres personnes ; je serais comment me comporter dans différentes situations si tu rencontres quelqu'un dont tu ne connais pas la culture, ben… je sais pas, il y a certaines manières de faire qui, que j'ai apprises… dont je sais que la sensibilité peut être plus heurtée en faisant d'une manière ou d'une autre, donc je crois que c'est un atout que j'ai. Donc, ouais… le rapport avec les autres personnes… ça m'aide beaucoup d'avoir ces deux cultures… en poche. (elle rigole)

Est-ce que tu as déjà eu des problèmes de racisme ou d'intégration ?

Angie : Oui, oui. C'est… à tous les niveaux ; ouais vraiment. Alors ça va de prostituées à : « Mais t'es noire, alors t'es peut-être pas solvable ! » Et l'expérience la plus marquante c'était quand on s'est fait arrêter par la police… Alors pour remettre dans son contexte, on faisait un trajet entre Lausanne et Fribourg et on conduisait une BMW rouge…

Avec tes parents ?

Angie : Non avec des amis. Et en sortant de l'autoroute, on s'est fait arrêter par la police à… ils étaient armés, ils pointaient leur arme sur nous… ils nous ont demandé de sortir de la voiture avec les mains derrière la nuque… ils nous ont pris chacun dans une autre voiture de police… ils nous ont amenés à un poste de police… ils nous ont mis à nu sans jamais rien nous expliquer… c'était… je voulais savoir pourquoi ils nous emmenaient et on me répondait : « Ouais, mais tu devrais savoir ! » Voilà… t'es pris comme des criminels… et après quand ils ont vu qu'ils avaient fait une erreur, c'était : « Oui, merci, au revoir ! » Et puis c'était fini…

Ils ne vous ont pas expliqué pourquoi ils vous avaient arrêtés ?

Angie : Bon, après, on a creusé un peu… enfin, moi j'ai creusé un peu parce que c'était quand même gros… et, finalement on a su qu'il y avait, en effet, une annonce comme quoi ils recherchaient une voiture rouge mais qui n'était pas du tout une BMW, je sais pas du tout te dire quelle marque parce que je ne connais pas, mais je pense qu'en tant que policier faudrait quand même savoir les marques de voitures et pas se fier uniquement à la couleur ; mais bon, ils cherchaient deux Noirs… qui correspondaient pas non plus à la description des deux amis qui étaient devant. Donc, voilà… c'était très marquant…

Et ça s'est passé il y a longtemps ?

Angie : C'était il y a quatre ans ou cinq ans.

Quand même assez récent…

Angie : Ouais et j'en doute pas que ça, ça existe toujours. De toute manière… d'ailleurs… enfin, à ce niveau-là, il y a toujours du racisme… il y a jusqu'à aujourd'hui beaucoup d'amis qui me racontent ce genre de choses. Que ce soit près de la gare… enfin, voilà… c'est quelque chose qui est encore très très présent.

Vous auriez pu porter plainte dans cette affaire, non ?

Angie : Ben, on a essayé mais on nous a dit qu'ils ont fait les procédures soi-disant légales et puis qu'on ne gagnerait pas. Donc, du coup, on a laissé tomber mais on a quand même fait un article dans le journal, c'est passé à la presse. On a eu l'occasion de rencontrer le chef de police du poste, là, où on nous avait arrêtés. Et, ouais… je te dis ça parce qu'on n'a pas rien dit parce que sinon il n'y aurait rien eu qui aurait été fait. Il y aurait juste eu un au revoir et c'est tout.

C'était le plus gros… Mais bon, j'aurai bien voulu faire mon mémoire là-dessus mais c'est très délicat comme sujet et puis, il faudrait plusieurs heures d'observation. J'avais laissé tomber mais je ne doute pas que ça existe toujours… à l'école, par exemple.

Entre enfants ?

Angie : Non, je parle plus des enseignants que des enfants. C'est pas une généralité mais c'est vrai que ça existe. Il y a beaucoup de l'incompréhension de l'autre, je trouve. On parle souvent des petits noirs, par exemple, au lieu de dire le nom… les autres, on les appelle par leur prénom. C'est des petites choses comme ça auxquelles je suis plus sensible, étant donné mes origines.

Quand tu as postulé à l'enseignement est-ce que tu as rencontré des problèmes ?

Angie : Non, je n'ai pas eu de problèmes à ce niveau-là.

Et avec les parents d'élèves ?

Angie : Le statut d'enseignant aide beaucoup, je trouve. Donc, je n'ai jamais eu de problèmes au niveau… par rapport à des parents. Au contraire, ça m'est plus arrivé que des parents soient contents que je sois de deux origines car ils s'identifiaient, il y a la communication qui se fait plus facilement notamment avec des parents musulmans, pourtant je ne suis pas musulmane… et d'origine africaine, donc.

Dans quel quartier tu enseignes ?

Angie : A Onex-Parc.

Ok. Il y a une certaine mixité culturelle qui favorise peut-être ton intégration dans ce contexte…

Angie : Oui, c'est sûr. Tout à fait. Mais je me vois mal aussi enseigner dans un quartier où je n'ai rien à voir. (elle rigole) C'est ce qui m'intéresse aussi finalement dans ce métier ; toutes ces différentes cultures et comment elles peuvent se rencontrer.

Tu enseignes en division élémentaire ?

Angie : Oui, oui. J'ai tout fait et là je recommence. (elle sourit)

La division moyenne ne t'intéresse pas ?

Angie : En fait, ça m'était un peu égal mais comme une amie à moi – on voulait commencer ensemble – et elle avait la préférence pour l'élémentaire, donc j'ai commencé là. Finalement, ça me correspond bien, en fait. C'est un peu dommage… bon, je le fais quand même, mais l'allemand n'est pas dans le programme encore… enfin, il y est mais c'est encore très latent… alors je leur apprends quand même un peu l'allemand, mais ça me manque quand même un peu par rapport à la division moyenne.

Je reviens à un point intéressant que tu m'as dit tout à l'heure ; tu n'aimes pas trop l'appellation métis, alors comment te qualifierais-tu ?

Angie : C'est… enfin, mes frères et sœurs, ils se sont beaucoup plus penchés sur la question, si tu veux. Mais c'est vrai que métis à la base, ça vient… il me semble… des croisements d'animaux. Donc, on croisait le cheval avec l'âne et c'était des métissages. Et c'est resté pour les êtres humains. En même temps, je n'ai, pour l'instant, pas d'autres termes (elle rigole) à proposer, donc voilà, c'est surtout pour ça.

Alors on arrive au bout… merci beaucoup.

Angie : J'espère que j'ai été clair dans mes réponses et que c'est bon…

Oui, oui. Ne t'inquiète pas. Merci encore.